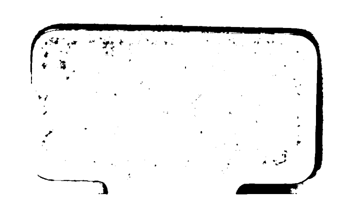

TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


UNS 108
E 30



LA RUSSIE

SOUTERRAINE

Pseudonym of a
Russian living in London.
~~[illegible]~~ [ie Krantschinski
= Kravčinski]

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

STEPNIAK

LA RUSSIE
SOUTERRAINE

Avec une Préface de Pierre LAVROFF

TRADUCTION FRANÇAISE
DE
HUGUES LE ROUX

PARIS
JULES LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1885

PRÉFACE

Le mouvement socialiste et révolutionnaire russe ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'Europe occidentale. Il ne faut donc pas s'étonner que toutes les langues européennes possèdent, sur ce grand sujet, d'assez importants travaux. Quelques-uns de ces ouvrages se proposent simplement de relater les faits; d'autres, pénétrant plus avant, s'efforcent de découvrir la cause de la révolution actuelle. Je laisse de côté toute une catégorie d'écrits, nouvelles, romans, feuilletons, dont les auteurs ont cherché à peindre d'une façon attrayante les aventures et les types de la société nihiliste, sans autre

préoccupation que de frapper l'imagination de leurs lecteurs.

Il faut le reconnaître, pour la plupart, ces essais sont dénués de valeur.

Les écrivains ne connaissent pas les faits dont ils parlent, ils les tiennent de seconde et de troisième main, ils n'ont pas la possibilité de vérifier l'authenticité de leurs sources, — car ils sont dans une extrême pauvreté de tous documents publiés en langues européennes ; — enfin ils n'ont point la moindre connaissance des hommes qui ont joué des rôles aussi éclatants que prépondérants dans ce grand drame de la révolution russe. Ainsi, dans la foule des livres écrits par des étrangers sur le « nihilisme », il est très difficile d'en indiquer un seul qui puisse donner une idée voisine de la vérité, et qui ne laisse à désirer, sinon de tout point, du moins en quelque partie.

Je ne pourrais signaler un seul ouvrage de ce genre qui ne contienne des erreurs ou des sottises grossières.

Quant au travaux publiés jusqu'à ce jour en langue russe, —travaux peu nombreux et presque inconnus de l'Europe, — ils sont bien

loin d'édifier suffisamment. Voici pourquoi.

Les auteurs qui écrivent pour la presse russe, c'est-à-dire sous la férule impériale, sont obligés, pour des considérations de sécurité personnelle, de peser chaque parole, chaque phrase qui sort de leur plume. Quand ils écrivent sur le « nihilisme », ils savent qu'il faut bon gré mal gré passer sous silence une multitude de questions liées à la révolution autant qu'à l'organisation politique et sociale de la Russie. Ils doivent, par exemple, soigneusement cacher leurs relations avec les chefs du parti et représenter ces hommes, non tels qu'ils sont, ou qu'ils étaient, mais tels qu'ils doivent être dépeints dans un ouvrage composé par un fidèle sujet du czar. On sait de reste que ce fidèle sujet, pour une parole imprudemment échappée, est menacé d'exil ou de déportation.

Ajoutez enfin que tout ce qui paraît sur le nihilisme en Russie, — presque tout, sans exception, — est écrit par ses ennemis les plus acharnés, par ceux qui, de bonne foi, le considèrent comme un crime épouvantable, ou une monstrueuse folie.

Ces auteurs, par suite de leur situation

même, n'ont pas vu ou ne veulent pas voir la cause des développements du nihilisme. Quant aux nihilistes eux-mêmes, ils ne les connaissent que par les rapports des juges d'instruction, les réquisitoires des procureurs, et ils ne les ont jamais vus que sur les bancs des accusés.

Ainsi, au point de vue philosophique et historique, tout ce qui, en Russie, a été écrit sur le nihilisme a bien peu de valeur. Vous n'y trouverez certainement pas les absurdités dont regorgent les livres des étrangers ; mais les réticences, les *erreurs volontaires*, apparaissent innombrables.

Et j'entends bien qu'on ne s'abstient pas non plus de la calomnier, la vie des révolutionnaires.

On peut attendre quelque chose de plus des partisans de la révolution qui habitent la Russie ou qui ont émigré.

Effectivement, les publications des révolutionnaires qui, depuis trois ans, sont sorties tant des presses étrangères que de l'imprimerie clandestine de Pétersbourg, offrent une riche source d'informations sur le mouvement révolutionnaire moderne. Mais tous ces ma-

tériaux, publiés en langue russe, ou ukrainienne, n'ont pu servir qu'en bien petit nombre à la composition des travaux écrits dans les autres langues et ils sont demeurés presque entièrement inconnus à l'Europe.

En petit nombre, les membres de l'émigration russe ont composé des travaux destinés à exposer au public européen l'histoire et la cause du mouvement révolutionnaire russe; mais, là encore, on s'est limité à des opuscules de peu d'étendue, qui ne pouvaient tout mettre au clair et traitaient des questions spéciales.

Quant aux rares Européens instruits qui connaissent la langue russe, les documents fournis par la presse révolutionnaire sont tout à fait insuffisants pour les mettre en garde contre de grandes erreurs. Il leur manque la connaissance parfaite de la Russie et de la condition du peuple russe; — ce sont choses qu'un étranger ne peut acquérir. Puis il est nécessaire d'avoir suivi, pas à pas et de près, les progrès du mouvement révolutionnaire, pour, comprendre la rapidité de son développement, la transformation des questions théoriques et pratiques dont les

conditions changent du jour au lendemain.

Les questions qui tenaient le parti divisé en différents groupes disparurent complètement en 1880. L'année 1878 marqua dans le mouvement révolutionnaire une crise dont la conséquence fut un bouleversement complet dans les divisions du parti et les rapports des groupes. Les modes d'action, le type du révolutionnaire, ont changé. Les défauts et les qualités des personnages, qui, il y a peu d'années, étaient à la tête du mouvement, ont fait place à des défauts et à des qualités d'un genre tout différent, qui caractérisent le révolutionnaire russe de la période moderne.

Ainsi les personnes mêmes qui ont pris aux événements une part active, mais qui ont abandonné la patrie depuis longtemps, ou qui se sont appliquées à quelque spécialité trop exclusive, peuvent commettre de graves erreurs, quand elles jugent les faits actuels et donnent leurs pronostics.

Seul un homme qui, pendant beaucoup d'années, aurait assisté à tous les événements, joué un rôle immédiat dans toutes les phases traversées par le mouvement révolutionnaire russe, connu de près les personnages qui ont

dirigé ces événements, — seul, dis-je, un tel homme, racontant ce qu'il a vu de ses propres yeux, pourrait donner aux lecteurs européens une idée presque conforme à la vérité, relativement à la forme et à la nature de la révolution russe.

Ils sont en petit nombre dans notre parti, les hommes qui possèdent assez de talent, pour exprimer leurs idées, dans une bonne forme littéraire.

Aussi j'ai été très heureux d'apprendre qu'un de ces rares écrivains s'était proposé de représenter, en une suite de vivantes peintures, les portraits des principaux révolutionnaires russes et le tableau des faits auxquels lui-même a pris une part active.

Je me rappelle avec quel enthousiasme, à Londres, les jeunes gens réunis dans l'imprimerie du journal « En Avant » lisaient quelques pages de ses écrits de jeunesse. D'autres raconteront les différents épisodes de son odyssée, lorsqu'il faisait de la propagande dans les campagnes, lorsque cette propagande réunit la plus grande partie des forces révolutionnaires sans distinction de parti. Il fut un des principaux rédacteurs de la presse

révolutionnaire russe, lorsque, après avoir reconnu l'insuffisance des journaux qui fonctionnaient à l'étranger, le parti révolutionnaire établit ses organes dans la capitale même du czar.

Certes, parmi ces écrivains, un des plus énergiques que les révolutionnaires aient à citer est celui qui se présente au public européen sous le pseudonyme de Stepniak. Je dis au public européen et non pas français, car, j'en suis persuadé, le livre que Stepniak va publier en français trouvera dans les autres langues des traducteurs empressés.

Le public européen aura donc définitivement un tableau fidèle de la révolution.

Il verra de près. Cette classe populaire, privée de vie politique, écrasée par un esclavage séculaire, volée par le gouvernement et ruinée par la dépendance économique des classes dirigeantes, a conservé dans la Russie septentrionale la *commune rurale*, avec la conviction profonde et inébranlable que la terre lui appartient, et que, tôt ou tard, arrivera « le partage des terres ». Le Sud au contraire est resté fidèle aux traditions de la commune cosaque.

Un autre vice inhérent au despotisme, c'est un esprit étranger à tout devoir, capable de sacrifier à des intérêts privés ou à des caprices personnels les intérêts de l'État et du peuple. Cet esprit se révèle dans l'administration par des actes de concussion honteuse, par une vénalité asiatique, sans précédent dans aucun temps ni dans aucun pays ; dans la classe bourgeoise des spéculateurs de bourse et des chevaliers d'industrie, ce sont des hauteurs de corruption inconnues dans les deux mondes. Entre ces deux catégories nous verrons paraître, comme chefs de l'opposition littéraire et politique, comme successeurs des nouveaux publicistes radicaux et des premiers apôtres du socialisme en Russie — Herzen et Tchernichevsky — cette nouvelle phalange de combattants qui, depuis dix ans, stupéfient l'Europe par leur énergie et leur dévouement.

Des centaines et des centaines de ces fils du privilège descendent dans le peuple, pour porter l'évangile socialiste, dont le but est la destruction même des privilèges de ces classes dont ils sont sortis. Chaque nouveau procès ne fait que mettre plus en lumière leur

héroïsme et leur mission patriotique. Le gouvernement russe recourt à des mesures extrêmes de répression... Il soumet toute la Russie à l'état de siège, la couvre de potences.

Il a réduit des propagateurs inoffensifs à recourir à des défenses meurtrières et à commencer la lutte de terreur qui s'éternise.

Personne ne dira certainement que la victoire est demeurée au gouvernement, puisque ses mesures ont eu pour résultat le meurtre d'un empereur, la séquestration volontaire de son successeur et l'ébranlement général de tout l'édifice social russe.

Mais voici un fait peut-être plus significatif encore.

La révolution date de dix ans, la lutte avec le gouvernement n'est engagée que depuis cinq, et déjà un important changement s'est ouvertement opéré dans le recrutement du parti militant : la majeure partie des accusés qui comparaissent devant les tribunaux, dans les procès de terrorisme, ne sont plus ces apôtres qui portaient au peuple des idées écloses en dehors de lui : ce sont des hommes sortis du sein du peuple même, de ce peuple qui, (on le répétait encore dans ces derniers

temps), ne prenait aucune part à la propagande et à l'agitation révolutionnaire.

Le parti révolutionnaire russe est très jeune, et pourtant il a déjà su se conquérir une place dans l'histoire.

Les lecteurs du livre de Stepniak apprendront par quels moyens est parvenu à se former un parti qui peut dire : L'avenir est à nous.

Les recrues populaires qui sont venues grossir ses rangs sont un gage certain de sa victoire.

Londres, 4 mars 1882.

P. LAVROFF.

LA RUSSIE

SOUTERRAINE

AVANT-PROPOS

I

C'est le romancier Tourgeneff, dont le nom et les écrits vivront certainement bien des générations, qui a inventé le nom de « nihilisme ».

Dans le principe, ce terme fut employé avec une pensée de mépris, mais, comme il est arrivé si souvent, depuis, le parti l'a fait sien, avec orgueil.

Cet avertissement serait inutile, si l'Europe n'avait déjà baptisé de ce nom, non pas le parti que l'on désigne ainsi en Russie mais bien un autre qui en diffère de tout point.

Le véritable nihilisme fut un mouvement philosophique et littéraire, qui remonte aux premières années de la libération des serfs et se développa de 1860 à 1870. Aujourd'hui il est abso-

lument terminé; et ses traces dernières s'effacent chaque jour.

Dans ces derniers temps, en effet, l'agitation fébrile de la vie russe a fait d'un lustre de dix ans l'équivalent d'une période de trente ou cinquante années.

Le nihilisme fut un effort pour affranchir l'homme intelligent de toute dépendance et, corollaire naturel, les classes laborieuses de tout esclavage.

Le principe fondamental du nihilisme proprement dit fut l'individualisme absolu. C'était la négation, au nom de la liberté individuelle, de toutes les obligations imposées à l'individu par la société, la famille, la religion. Le nihilisme fut une réaction puissante et passionnée, non pas contre le despotisme politique, mais contre le despotisme moral, qui pèse sur la vie privée, intime, de l'individu.

Il faut que je l'avoue, nos prédécesseurs, au moins dans les premiers temps, apportèrent à cette lutte toute pacifique le même esprit de rébellion et presque le même fanatisme que les nihilistes d'aujourd'hui.

C'est la caractéristique, perceptible dès le prélude, de ce grand drame dont les derniers actes s'élaborent sourdement dans l'Empire de la Nuit.

La première bataille fut livrée sur le terrain de

la religion, mais elle ne fut ni longue ni acharnée. La religion fut vaincue, pour ainsi dire, en un seul assaut, car la Russie est le pays du monde où le sentiment religieux a le moins de racine dans les classes cultivées. La génération précédente était chrétienne par habitude, à demi athée par éducation. Mais, une fois qu'il eut reçu le choc des jeunes écrivains, pleins de talent, de feu, d'ardeur prosélytique, armés des sciences naturelles et de la philosophie positive, — le christianisme s'écroula comme une vieille masure vermoulue, qui tenait encore debout parce qu'on n'y touchait pas.

La propagande matérialiste se faisait par deux moyens, qui s'entr'aidaient et se complétaient. Indirectement, par l'imprimerie. En traduisant, en écrivant des livres qui fournissaient des arguments irréfutables contre tous les systèmes religieux, la théorie du libre arbitre, le surnaturel. Pour éviter les ciseaux de la censure, les allusions s'enveloppaient des obscurités de la forme. Cette difficulté même donnait du relief aux idées, pour tout lecteur attentif et passionné.

La propagande orale, usant des arguments développés par les savants, tira les conséquences logiques, sans s'embarrasser des réticences imposées aux écrivains.

L'athéisme passionnait comme une religion nouvelle.

Les fervents allaient à la recherche des âmes pour les laver « de l'abomination du christianisme », comme de véritables missionnaires.

De plus on imprimait un peu en secret. C'est ainsi que fut imprimé et lithographié le livre de Büchner: *Force et Matière*, où le philosophe allemand attaque directement la religion chrétienne. Ce livre, distribué clandestinement, non sans un certain péril, eut un succès immense. — Quelques fanatiques poussaient l'ardeur jusqu'à prêcher les petits écoliers des gymnases.

Il me tomba un jour dans les mains une lettre publique de B. Zaizeff, un des rédacteurs du *Russkoie et Slovo*, journal très populaire dans ce temps-là.

Dans cette lettre, destinée à l'imprimerie clandestine, l'auteur, parlant de son époque et des accusations lancées contre les nihilistes d'alors par les nihilistes d'aujourd'hui, disait :

« Je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré que nous n'étions pas des égoïstes, comme vous le dites. Je le sais, nous étions dans l'erreur, mais nous avions la profonde conviction de combattre pour la félicité du genre humain. Chacun de nous aurait souffert la potence, et aurait donné sa tête pour Moleschott ou pour Darwin. »

La phrase me fit sourire. Peut-être fait-elle sourire le lecteur lui-même.

Elle est pourtant profondément sincère.

Si les choses en étaient venues à une pareille extrémité, le monde aurait vu ce spectacle à la fois tragique et comique : le martyre pour soutenir que Darwin a raison et que Cuvier a tort. — C'est ainsi que, il y a deux siècles, le prêtre Abbaccum et ses disciples ont soutenu, en dépit du bûcher et de la potence, qu'il fallait écrire « Jésus » avec un I, au lieu de deux (*Iisus,* orthographe grecque), et chanter l'alleluia trois fois et non pas deux comme le prescrit la religion d'État.

C'est en effet un trait caractéristique de l'esprit russe.

Il se passionne jusqu'au fanatisme au sujet de questions qui sont chose de simple approbation ou réprobation pour un homme d'Occident.

Mais, dans le cas présent, la réaction se fit d'elle-même. Il n'y avait personne pour défendre les Dieux. Heureusement pour nous, le clerc n'a jamais eu aucune influence spirituelle; d'une ignorance absolue et marié, il est absorbé par ses affaires de famille.

Que pouvait faire le gouvernement contre un mouvement purement intellectuel, qui n'avait pas de manifestations extérieures?

La bataille fut gagnée sans fatigue, presque sans

effort, mais définitivement, absolument. Aujourd'hui, en Russie, dans les classes instruites, un homme qui ne se déclarerait point matérialiste, matérialiste pur, serait le merle blanc.

Cette victoire est très importante.

L'athéisme absolu est le seul héritage qu'aient recueilli les nouvelles générations. Je n'ai pas besoin d'insister pour démontrer quel profit en a tiré le mouvement révolutionnaire moderne.

Mais le nihilisme n'a pas seulement déclaré la guerre à la religion ; il s'est attaqué à tout ce qui n'avait pas pour base la raison pure et positive.

Cette tendance, très juste au fond, fut exagérée par les nihilistes jusqu'à l'absurde.

L'art, manifestation de l'idéalisme, fut absolument nié par eux, avec tout ce qui est capable d'exciter le sentiment du beau.

Ce fut une des luttes les plus acharnées du vieux nihilisme.

Un enragé lança son aphorisme célèbre : « Un cordonnier vaut mieux que Raphaël, car l'un fait des choses utiles, et l'autre des choses qui ne sont bonnes à rien. » Pour un nihiliste orthodoxe, la nature ne fut plus qu'un simple fournisseur de matériaux chimiques et technologiques.

Je laisse de côté une foule d'autres exagérations semblables, dont l'énumération semblerait fastidieuse.

II

Mais il y eut une autre matière où le nihilisme rendit de grands services à son pays.

Ce fut dans l'importante question de la femme.

Le nihilisme la reconnut l'égale absolue de l'homme et lui accorda tous ses droits.

L'intimité des relations telles qu'elles existent en Russie, où il n'y a ni cafés, ni clubs, où les salons sont, par force, le lieu unique de réunion, peut-être encore la nouvelle situation économique faite à la noblesse par l'émancipation des serfs, — tout cela contribua à donner à la question de l'émancipation féminine un développement universel et prépara le triomphe presque complet de la femme.

La femme est assujettie par le moyen de l'amour. Il est donc naturel que, toutes les fois qu'elle revendique ses droits, elle commence par demander la liberté de l'amour.

On l'a vu dans les temps antiques, en France au dix-huitième siècle, et à l'époque de George Sand.

On le voit aujourd'hui en Russie.

Mais, chez nous, la question de l'émancipation de la femme ne fut pas restreinte au droit mesquin de « l'amour libre », qui, au fond, n'est que le droit de choisir son maître. Bien vite on laissa la question de l'amour à l'appréciation individuelle, et l'on revendiqua purement et simplement la liberté. Or, comme il n'y a pas de liberté sans indépendance économique, la lutte, changeant d'aspect, devint la revendication du libre accès à tous les enseignements supérieurs ainsi qu'aux professions exercées par l'homme instruit.

Le combat fut long, ardent, à cause de la résistance de notre famille, encore moyen-âgeuse et barbare.

Nos femmes le menèrent vaillamment et lui donnèrent l'allure passionnée qui caractérise presque toutes nos dernières luttes sociales.

A la fin la victoire leur resta. — Le gouvernement lui-même dut s'incliner devant le triomphe des femmes.

Alors aucun père ne menaça plus sa fille de la tirer par les tresses, quand elle voulut aller à Pétersbourg étudier la médecine ou suivre d'autres cours de sciences supérieurs. La jeune

fille ne fut plus obligée de fuir la maison paternelle, et les nihilistes n'eurent plus besoin de recourir au « mariage fictif » pour la rendre maîtresse d'elle-même.

Le nihilisme a vaincu sur toute la ligne.

Le nihiliste n'a plus qu'à se reposer sur ses trophées. Les deux premiers chefs de sa trinité idéale, prescrits par le « Que faire? », c'est-à-dire l'*indépendance d'esprit et une compagne intelligente*, sont à portée de sa main. Le troisième : *une occupation de son goût*, lui manque encore, mais, comme il est intelligent et comme la Russie manque d'hommes instruits il la trouvera facilement.

« — Et qu'arrivera-t-il après? » demandait un jeune homme plein d'ardeur, accouru du fond d'une province éloignée, pour visiter son ancien maître.

« — Je suis heureux, » répondit l'autre.

« — Oui, » reprit-il, « tu es heureux, je le vois. Mais comment peux-tu l'être quand ton pays meurt de faim, quand le gouvernement vole au peuple jusqu'à son dernier sou et le réduira à mendier un morceau de pain. Tu ne le sais pas peut-être? Et, si tu le sais, qu'as-tu fait pour tes frères? N'est-ce pas toi qui m'as dit, il y a déjà des années, que tu voulais combattre « pour la félicité du genre humain »?

Et ce nihiliste modèle, un type de Tourgeneff,

demeura troublé par le regard implacable du jeune homme, car l'enthousasme, la foi qui l'avaient animé aux premières années de la lutte s'étaient évanouis avec la victoire.

Ce n'était plus qu'un épicurien intelligent et raffiné, dont le sang circulait lentement à fleur de chair grasse.

Et le jeune homme s'en alla, plein de tristesse, en répétant avec un accent désespéré la terrible question : « Que faire? »

Et voici l'année 1871 !

Grâce à ces inventions merveilleuses qui font que l'homme est présent partout, il assista au spectacle d'une cité immense soulevée pour revendiquer les droits du peuple.

Il suivit palpitant les péripéties du terrible drame qui se déroulait sur les bords de la Seine. Il vit couler le sang, il entendit les cris déchirants des femmes et des enfants mitraillés sur les bastions.

Pourquoi ces gens-là souffraient-ils?

Pourquoi mouraient-ils?

Pour l'émancipation de l'ouvrier, pour la grande Idée Sociale.

Et, en même temps, arrivait à ses oreilles la complainte navrée du paysan russe, pleine de gémissements et de lamentations, où semblent s'être concentrés tant de siècles de souffrance. Il

le voyait lui-même, mourant de faim, brisé à la peine, éternel esclave des classes privilégiées, qui travaillait, travaillait, travaillait, sans trêve, sans espérance de rachat. Le gouvernement le tenait dans une ignorance profitable, tous le volaient, tous le foulaient, personne ne lui tendait une main secourable !

Personne ?

Eh bien, non ! il savait maintenant, ce jeune homme, il savait « ce qu'il y avait à faire » !

Ce serait lui qui lui tendrait la main !

Ce serait lui qui lui montrerait le chemin de la liberté et du bonheur.

Son cœur s'enflamma pour ce pauvre disgracié qui ne savait que pleurer. La flamme de l'enthousiasme illumina son front, et, l'œil brillant, il fit dans son cœur le serment solennel de consacrer sa vie, toutes ses forces, toutes ses pensées à l'affranchissement de ce peuple qui sue le sang, tandis que lui, Benjamin du privilège, étudiait, s'instruisait, vivait à l'aise.

Et il déchira les vêtements délicats qui lui brûlaient la chair. Il mit le rude sayon du paysan, ses sabots d'écorce. Il abandonna le somptueux palais paternel, dout le souvenir lui donnait des remords, et il alla se mêler au peuple dans quelque province perdue. Là, débile et frêle descendant d'une race de nobles, il accomplit la besogne

pénible du paysan. Il supporta toutes les privations, pour propager la parole de rédemption, l'évangile de son siècle, — le socialisme.

Que lui importait que les gendarmes lui missent la main au collet! Que lui importaient l'exil, la Sibérie, la mort!

Tout plein de son idée sublime, éblouissante, splendide, féconde comme le soleil du Midi, il méprisa la souffrance et contempla la mort en souriant, l'enthousiasme dans les yeux!

Voilà comme naquit le socialisme révolutionnaire en 1872-74.

Voilà comme naquirent ses précurseurs de 1866. les malheureux Karakosoviens — petit noyau d'intelligences d'élite qui se développa sous l'influence immédiate et naissante de l'*Internationale*, mais dont l'existence éphémère n'a pas laissé de traces.

Voilà les deux types qui personnifient le mouvement intellectuel russe.

L'un a régné dix ans (1860-1870).

Le second date de 1871.

Quel contraste!

Le nihiliste recherchait son bonheur propre à tout prix. Il le plaçait dans un idéal de vie « raisonnable et réaliste ».

Le révolutionnaire cherche le bonheur des autres. Il le veut à tout prix. Il lui sacrifie le

sien. Son idéal, c'est une vie pleine de souffrance, et une mort de martyr.

Et pourtant la fatalité a voulu que les premiers, comme il fallait s'y attendre, enfermés dans leur propre pays, n'ont pas laissé de nom en Europe — tandis que les autres, après avoir acquis une renommée de terreur, ont été baptisés du nom de ces prédécesseurs inconnus.

Ironie!

LA PROPAGANDE

I

Le mouvement révolutionnaire russe, je l'ai dit à la fin de ma préface, fut le résultat des exemples et des idées de l'Europe occidentale, sur les esprits de la jeunesse russe. La condition spéciale de la Russie disposait à les accueillir avec la plus grande faveur.

A présent je veux indiquer le détail de ces influences, leurs modes d'action respectifs.

Quand on a découvert la source et l'embouchure d'un grand fleuve, on veut connaître encore son cours précis, et les affluents qui l'ont fait si majestueux.

Il est facile de signaler les modes d'action très

simples, très élémentaires de l'influence européenne.

La communion d'idées est demeurée constante entre la Russie et l'Europe, malgré les mesures préventives de la censure.

Les livres défendus, tels que les œuvres de Proudhon, de Fourier, d'Owen et des autres anciens socialistes, s'introduisirent toujours secrètement en Russie, même sous le despotisme asiatiquement féroce et soupçonneux de Nicolas Ier.

Mais la difficulté était très grande pour se procurer ces précieux volumes, la langue les rendait inaccessibles à la foule des lecteurs et ils ne pouvaient exercer directement une influence décisive.

On vit alors toute une troupe d'ingénieux écrivains s'inspirer des idées socialistes et les rendre abordables à tous.

A leur tête se placèrent les plus belles intelligences dont la Russie s'enorgueillisse : Tchernichewsky, profond penseur, économiste d'un savoir immense, romancier, polémiste incisif, qui couronna sa noble mission par le martyre; Dobroliuboff, critique de génie, mort à vingt-six ans, après avoir couvert la Russie d'écrits immortels; Micailoff, professeur et publiciste, condamné aux travaux forcés pour un discours aux étudiants — et tant, et tant d'autres — Herzen et Ogareff, directeurs du premier journal libre publié en langue

russe, le *Kolokol* de Londres, — qui, de l'extérieur, apportèrent à la révolution leur précieux concours.

Voilà les vrais apôtres de la nouvelle doctrine, ceux qui préparèrent le terrain au mouvement moderne en élevant dans les idées socialistes, la génération de 1870.

Avec la Commune de Paris, qui eut un si formidable retentissement dans le monde entier, le socialisme russe entra dans sa phase belligérante.

Des cabinets et des cercles, il passa aux ateliers et aux villages.

Un grand nombre de causes déterminèrent la jeunesse russe à accepter avec empressement l'idée du socialisme révolutionnaire proclamée par la Commune.

La malheureuse guerre de Crimée avait cruellement fait voir l'écroulement de l'édifice social russe. Il fallait le plus vite possible procéder à son relèvement.

Cette œuvre de régénération, entreprise par un empereur autocrate qui voulait tout conserver : d'abord, « ses droits sacrés », la première chose à détruire, puis les prérogatives des classes nobles, sur lesquelles il s'appuyait dans la crainte de la révolution, ne pouvait aboutir qu'à un remaniement manchot, hypocrite, contradictoire, — à un avortement.

Je ne ferai pas la critique inutile de ces réformes.

Aujourd'hui tous les journaux, même la *Gazette Officielle*, répètent sur tous les tons les observations de ces socialistes si décriés.

Ils démontrent l'insuffisance absolue des réformes d'Alexandre II.

L'émancipation affamée des serfs n'a fait, matériellement, qu'accroître leur misère. Par suite de l'énormité du droit de rachat fixé pour les lopins de terre qu'on leur abandonne.

La condition affreuse et tous les jours plus navrante des paysans devait faire sérieusement réfléchir quiconque avait souci de la patrie et de son avenir.

On s'ingénia à trouver des remèdes, et il est évident que les esprits se seraient rangés à des mesures légales et pacifiques, si l'empereur, après avoir d'affranchi les paysans de leurs seigneurs, avait affranchi la Russie de lui-même, s'il lui avait donné l'ombre d'une constitution, s'il l'avait faite arbitre de ses destinées, ou si, du moins, il lui avait laissé l'espérance de l'être un jour.

Mais il fut prouvé qu'il ne voulait rien entreprendre dans cette voie.

L'autocratie fut maintenue dans toute sa vigueur et il ne resta plus qu'à espérer du bon vouloir de l'empereur.

Cet espoir même diminua d'année en année. Les velléités réformatrices d'Alexandre II durèrent peu.

L'insurrection de la Pologne, étouffée avec la barbarie que l'on connaît, fut le signal d'une réaction tous les jours plus féroce. Il n'était plus temps d'espérer dans des mesures légales et pacifiques. Il fallut se résigner à tous les tourments ou chercher pour la patrie une autre voie de salut. Tous ceux qui sentaient un cœur battre dans leur poitrine se préparèrent à recourir aux dernières extrémités.

Alors l'effervescence révolutionnaire crut à côté de la réaction. Les sociétés secrètes pullulèrent dans toute les grandes villes. Cela finit par le coup de revolver de Karakosoff.

C'était un terrible avertissement pour Alexandre II. Il ne voulut pas l'entendre, et, après 66, la réaction redoubla de fureur. En peu de mois toutes les réformes demi libérales qui avaient marqué les premières années du règne disparurent.

Ce fut une véritable danse macabre, une terreur blanche.

II

Après 66 il fallut être aveugle ou hypocrite pour croire encore à la possibilité de réformes obtenues sans violence.

Le ferment révolutionnaire se développait à vue d'œil. Il ne manquait plus qu'une étincelle, pour changer les aspirations latentes en un mouvement général.

Cette étincelle, je l'ai déjà dit, ce fut la Commune de Paris.

Immédiatement après, à la fin de 71, se formèrent, à Moscou, la Société des Dolguchinzi; en 72, à Pétersbourg, celle très importante, des Tchaikovzi, qui eut des ramifications à Moscou, à Kieff, à Odessa, à Orel, à Taganrog.

Toutes n'avaient qu'un but :

Faire de la propagande socialiste et révolutionnaire dans les milieux campagnards et ouvriers

Je ne parle pas des centres moins importants, qui se développèrent dans les provinces, non plus que des nombreux individus qui se « simplifièrent » pour aider à la propagande. Le mouvement fut spontané. Il eut pour cause les conditions organique de la Russie et l'impulsion de la Commune de Paris, vue à travers le prisme des idées socialistes, acclimatées chez nous par Cerniscevsky et Dobroliuboff.

Bien vite, à ce courant indigène, s'en joignit un autre, qui, celui-là, venait de l'extérieur.

Ce fut l'Internationale.

On sait qu'il atteignit son plus grand développement dans les années qui suivirent la Commune de Paris.

Il faut encore ici distinguer deux voies de transmission différentes : l'une littéraire, l'autre personnelle et immédiate.

Deux écrivains — le célèbre Michel Bacunin, le génie de la destruction, principal fondateur de l'Internationale anarchiste et fédérale—et M. Pierre Lavroff, publiciste et profond penseur, rendirent par leurs écrits de grands services à notre cause. Le premier écrivit un livre sur la révolution et le fédéralisme, où, avec une clarté et une puissance inimitable, il développa ses idées sur la nécessité d'une révolution populaire et immédiate. Le second, directeur du Journal *En Avant!* (Vperiod!),

grâce à un savoir et à une étude infatigables, fit plus encore. — Bien qu'en désaccord sur des points particuliers (Bacunin étant un défenseur passionné du parti extrême de l'Internationale, et M. Lavroff disposé en faveur des idées plus moderées), ces deux écrivains considéraient la révolution populaire comme l'unique moyen de changer la condition intolérable du peuple russe.

Mais l'Internationale eut une influence directe sur le mouvement russe.

Il me faut ici revenir sur mes pas, car le mouvement révolutionnaire rencontre à cet instant le courant individualiste du nihilisme proprement dit, celui dont j'ai parlé dans mon « Avant-propos ».

La lutte pour l'émancipation de la femme s'était transformée en revendication du droit à l'enseignement supérieur; or, il n'existait en Russie ni collèges ni universités qui acceptassent les femmes comme étudiantes.

Elles résolurent d'aller demander aux pays étrangers la science que leur patrie leur refusait.

La Suisse, libre État qui ne ferme à personne sa frontière (1) et ses écoles, fut le but favori de ces nouveaux pèlerinages. La fameuse Zurich devint leur Jérusalem. De toutes les parties de la Russie,

(1) Ecrit avant l'expulsion de Pierre Krapotkine.

des plaines du Volga, du Caucase, du fond de la Sibérie, des jeunes filles de seize ans à peine, seules, avec un petit bagage et bien peu d'argent, partirent pour un pays inconnu, amoureuses de cette science qui seule pouvait leur assurer une indépendance désirée. Toutefois, dans ce pays de leurs rêves, elles trouvèrent non seulement des écoles de médecine, mais encore un grand mouvement social que beaucoup d'entre elles ne soupçonnaient même pas.

Voici encore un exemple qui rendra évidentes les différences qui distinguent le vieux nihilisme du socialisme moderne.

« — Quel est donc le but de ta science? » demandait la nouvelle venue. « Est-ce un moyen pour acquérir une position plus avantageuse dans ces classes privilégiées dont tu es sortie? Qui donc, excepté toi, en tirera avantage? — Et alors, si ton savoir n'est profitable à personne, quelle différence entre toi et cette tourbe, qui vit de la misère et des larmes de ton malheureux peuple? »

Et la jeune fille désertait la médecine. Elle suivait les séances de l'Internationale, elle étudiait l'économie politique, les œuvres de Marx, de Bacunin, de Proudhon et de tous les fondateurs du socialisme européen.

C'est ainsi qu'en peu de temps, Zurich, d'une ville d'études qu'elle était, devint un vaste club

siégeant en permanence. Le bruit s'en répandit dans toute la Russie ; des centaines d'hommes et de femmes affluèrent. — Alors le gouvernement impérial, par excès de prudence, rendit le stupide et inqualifiable ukase de 1873, qui déclarait presque hors la loi tous les Russes qui n'abandonneraient pas immédiatement la terrible cité de Zurich.

C'était mettre le feu aux poudres.

Toute cette jeunesse nourrissait, plus ou moins, la pensée de retourner un jour faire dans la patrie de la propagande internationaliste. L'ukase eut ce résultat que, au lieu de rentrer un à un, les étudiants revinrent en masse.

Accueillis avec empressement par leurs frères, ils s'appliquèrent avec plus de passion que jamais à la propagande internationaliste.

III

Mais déjà, à la fin de l'hiver 1872, dans une masure aux portes de Pétersbourg, un groupe d'ouvriers se réunissait autour du prince Pierre Krapotkine, qui leur expliquait le socialisme et les idées révolutionnaires. Le riche cosaque Obuchoff, phtisique et mourant, faisait de même aux bords du Don, dans son pays. Un officier, Léonidas Chiko, travaillait comme tisserand dans une fabrique de Pétersbourg, pour servir la propagande. Deux autres membres de la même société, l'officier Démétrius Rogaceff et un de ses amis, se rendirent dans la province de Tver, en qualité de scieurs de long, pour faire de la propagande dans les campagnes. Lorsqu'en 1873 ils furent dénoncés par un propriétaire du pays, les campagnards les aidèrent à s'évader des mains de la police et ils vinrent à Moscou, pour faire de la propagande dans la jeunesse.

Là ils trouvèrent deux femmes qui arrivaient de Zurich, avec les mêmes intentions.

C'est ainsi que les deux courants — l'indigène et l'étranger, — se rencontrèrent en un point de l'espace, et désormais tous les efforts concoururent au même résultat. — Les livres disaient : « L'heure de la destruction du vieux monde bourgeois a sonné. Une nouvelle société, basée sur la fraternité de tous les hommes, une société sans misères, sans larmes, va naître sur ces débris. A l'œuvre! A la révolution! puisque c'est l'unique moyen de réaliser cet idéal doré. »

Les hommes et les femmes revenus de l'étranger enflammèrent les imaginations, par les récits de la grande lutte entreprise par le prolétaire en Occident, par les peintures de l'Internationale et de ses illustres chefs, par les histoires de la Commune et de ses martyrs. Et ils se préparaient, entraînant avec eux leurs nouveaux prosélytes, à descendre « dans le peuple » pour mettre leurs théories en pratique.

Tous s'adressaient anxieusement aux frères, qui, en petit nombre alors, s'étaient déjà occupés de propagande. Et ils leur demandaient quelle chose puissante et mystérieuse était ce peuple, que leurs pères leur avaient enseigné à redouter, et qu'ils aimaient déjà, eux, sans le connaître, de tout l'élan de leurs jeunes cœurs.

Et ces frères, qui avaient connu ces mêmes défiances, ces mêmes appréhensions, leur dirent, pleins de joie, que ce terrible peuple était bon, simple, confiant comme un enfant; qu'il ne se défiait pas d'eux, qu'il les accueillerait au contraire à bras et à cœur ouverts; qu'il recevrait leur parole avec la plus grande sympathie; que, jeunes et vieux, après une longue journée de fatigue, se réunissaient dans quelque masure enfumée, éclairée, en guise de chandelle, par une torche de résine, et que là, tous éveillés, ils écoutaient parler sur le socialisme, ou lire quelques-uns des rares ouvrages de propagande qu'on leur apportait.

Les assemblées communales s'interrompaient quand on venait dans un village, parce que les paysans abandonnaient la réunion pour aller écouter ces enseignements.

Et après avoir peint les terribles souffrances de ce peuple disgracié, ils racontaient de petits faits, des signes, exagérés peut-être par leur imagination, qui montraient le peuple, non point abattu sans retour, comme on le croyait, mais qui étaient l'indice, la vague rumeur que la patience populaire était à bout et qu'une terrible tempête montait à l'horizon.

Toutes ces robustes influences, agissant sur le caractère impressionnable et enthousiaste de la

jeunesse russe, produisirent, dans leur ensemble, le vaste mouvement de 1873-1874, qui inaugura la nouvelle ère de la révolution russe.

On n'avait jamais rien vu, on ne verra de longtemps rien de pareil.

C'était une révélation plutôt qu'une propagande.

Dans les premiers temps, on aurait encore pu désigner quel individu ou quel livre avaient poussé telle ou telle personne à entrer dans le mouvement. A partir de cette date, cela devint impossible.

Il y avait comme un cri venu on ne sait d'où, appelant toute âme qui vive à la grande œuvre de la rédemption de la patrie et du genre humain.

Et les âmes, en entendant cet appel, se levaient dans la honte et la douleur de leur vie passée. On abandonnait sa maison, ses richesses, ses honneurs, sa famille, on se jetait dans le mouvement avec une joie, un enthousiasme, une confiance comme on en éprouve une fois dans la vie, comme on n'en retrouve plus quand on l'a perdue.

Je ne parlerai pas de tant de jeunes gens et de jeunes filles, presque des enfants, sortis des familles de la plus haute aristocratie, qui travaillaient quinze heures par jour dans les champs, dans les fabriques, dans les ateliers — la jeunesse est toujours généreuse et prompte au sacrifice. Le fait caractéristique fut que la contagion gagna les

gens d'âge, ceux qui s'étaient préparé un avenir sûr, une position acquise à la sueur de leur front : des juges, des médecins, des officiers, des employés.

Et ces recrues n'étaient pas les moins ardentes.

Déjà ce n'était plus un mouvement politique. Cela avait plutôt le caractère contagieux et absorbant d'une révolution religieuse. On ne se proposait pas seulement d'atteindre une fin pratique, on avait un sentiment profond et intime du devoir, une aspiration individuelle vers la perfection morale.

Mais ce fut l'histoire d'un beau vase de Sèvres que heurterait une machine sale et pesante : au contact de la dure réalité, ce noble élan se brisa.

Ce n'est pas que les paysans russes se fussent montrés indifférents ou même hostiles au socialisme, bien au contraire.

Pour un paysan russe qui a sa vieille commune rurale, avec la propriété collective de la terre, et son « mir » ou sa « gromada » (assemblée communale qui règle souverainement toutes les affaires de la commune), les idées du collectivisme scientifique et du fédéralisme ne sont qu'une déduction logique, toute naturelle, des institutions auxquelles il est habitué depuis tant de siècles. C'est un fait, qu'en aucun pays du monde les paysans ne sont aussi bien disposés qu'en Russie à

accueillir le socialisme fédéral. Ainsi quelques-uns de nos anciens socialistes, Bacunin, par exemple, niaient l'utilité de la propagande socialiste adressée à nos campagnards. « Ils possèdent tous les éléments fondamentaux du socialisme, disait-il, et, appelés à une révolution immédiate, ils ne pourront faire qu'une révolution sociale. » Bacunin oubliait qu'il n'y a pas de révolution possible sans une organisation puissante, ni d'organisation sans propagande socialiste ou purement révolutionnaire.

Comme on ne pouvait s'y livrer ouvertement, il fallut recourir à la propagande clandestine.

Or, ce mode d'action était absolument impraticable dans nos villages.

Aussitôt que vous vous y êtes établi en qualité d'artisan, de maître d'école ou d'écrivain communal, vous êtes sous les yeux de tous. Vous êtes gardé à vue, tous vos mouvements sont surveillés comme ceux d'un oiseau dans une cage de verre. Et puis le campagnard est absolument incapable de vous garder le secret de la propagande. Comment voulez-vous qu'il ne parle pas à son voisin, qu'il connaît depuis tant d'années, d'un fait aussi extraordinaire que la lecture d'un livre, surtout quand ce livre traite un sujet qui lui paraît si juste, si naturel? Aussi, toutes les fois qu'un propagandiste vient chez un de ses amis, aussitôt le

bruit en court par tout le village, et, au bout d'une demi-heure, la masure est pleine de campagnards barbus, qui accourent pour entendre, sans que personne ait donné l'éveil. Quand la masure est trop petite pour tout ce monde, on conduit l'orateur dans la maison communale, ou sur la place. Il commente ses livres et prononce son discours en plein air.

Dans ces conditions il est évident que le gouvernement n'eut pas grand'peine à flairer la propagande socialiste qui travaillait les campagnes.

Les arrestations plurent comme grêle.

Trente-sept provinces, selon le mot d'une circulaire gouvernementale, furent « infestées » par la contagion socialiste. Le chiffre total des arrestations ne put être évalué. Dans un seul procès, celui des 193, qui dura quatre ans, les statistiques officielles en relevèrent environ 1400.

Mais à mesure que succombaient les combattants, d'autres descendaient avec ardeur dans la lice, et la bataille s'enfiévrait.

Le mouvement dura ainsi pendant trois ans, avec une intensité variable.

A la fin, on s'aperçut qu'on s'efforçait de pratiquer une brèche dans un mur à coups de tête.

En 1875 le mouvement change d'aspect.

La propagande adressée aux masses, que seules on peut espérer soulever, est substituée par la

propagande aux individus, faite par le moyen de la colonisation (poselenia) — c'est-à-dire le groupement de tout un noyau de propagandistes dans une province, ou plutôt dans un arrondissement désigné.

Pour éviter les écueils qui avaient fait échouer le mouvement des années précédentes, les colons procédèrent avec circonspection. Avant tout ils cherchèrent à n'effaroucher personne, à éviter le bruit, et n'adressèrent leur propagande qu'aux campagnards qu'ils avaient eu occasion de connaître à fond et d'éprouver comme prudents et discrets.

Etant bien moins exposées à la découverte, les colonies se maintinrent plusieurs années, avec des fortunes diverses. Elles portèrent quelques fruits. Mais elles pouvaient bien peu, étant données l'immensité de la Russie et la nécessité de restreindre l'action même dans les endroits désignés.

IV

Les procès de propagandistes jugés en 1877 et en 1878 signalèrent la fin de la première période d'activité révolutionnaire.

Ils la couronnèrent comme une apothéose.

Imitant la manœuvre du second empire français, qui lui aussi savait bien faire jouer le spectre rouge, le gouvernement russe ordonna que le premier grand procès — celui que l'on a appelé le procès des *Cinquante* de la Société de Moscou — fût jugé publiquement. Il espérait que la bourgeoisie, effrayée, se serrerait avec empressement autour du trône, qu'elle abandonnerait les vélléités libérales qui déjà commençaient à poindre.

Mais il arriva que la foule, en face de ces hommes qu'elle devait considérer comme des ennemis, demeura stupéfaite par le spectacle de pareils sacrifices.

« — Ce sont des saints ! »

Voilà le cri que répétèrent d'une voix émue ceux qui purent assister à ce mémorable procès.

Quant au procès *monstre* des *Cent-quatre-vingt-treize* jugé l'année suivante, il ne fit que confirmer cette impression.

Et de fait, tous les instincts nobles et sublimes de la nature humaine parurent brillamment dans cette généreuse jeunessse.

Enthousiaste, absorbée par sa grande idée, elle lui sacrifiait, non seulement sa vie, sa position, son avenir, mais toute son âme.

Elle cherchait à s'affranchir de toute préoccupation extérieure, de toute passion personnelle pour s'adonner entièrement, exclusivement, sans distraction, au service de cette Idée.

Le rigorisme des mœurs fut érigé en dogme, et, pendant plusieurs années, une noble émulation d'ascétisme absolu anima les jeunes gens des deux sexes (1).

Les propagandistes ne voulaient rien pour eux-mêmes. Ils étaient la personnification de l'abnégation la plus pure.

Mais ces essais étaient trop idéaux pour convenir à la terrible lutte qui s'engageait.

(1) De là la ridicule confusion des nihilistes avec les *scopzi*, une secte fanatique de castrats.

De 1873 à 1875 le type du propagandiste fut plutôt religieux que révolutionnaire. Sa foi, c'était le socialisme; son Dieu — le peuple. Malgré l'évidence il croyait fermement que la révolution arriverait un jour ou l'autre, comme au moyen âge, à une certaine époque, on croyait à la proximité du jugement dernier.

L'implacable réalité porta un coup cruel à son enthousiasme et à sa foi.

Elle lui montra son Dieu tel qu'il était, et non plus tel qu'il l'avait rêvé.

Pourtant le propagandiste était plus que jamais prêt au sacrifice, mais, maintenant, sans l'élan, sans la passion de la lutte. Désabusé, il ne croyait plus à la victoire, et, au lieu de la couronne de laurier, il n'espérait plus que la couronne d'épines. Il allait au martyre avec la sérénité d'un chrétien des premiers siècles, il le subissait en toute paix d'âme. Sa volupté intime, c'était la conviction de mourir pour sa foi. Il était tout amour, il ne savait haïr personne, pas même ses bourreaux.

Ce type poétique n'était pas fait pour l'âpre et imminente bataille.

S'il ne pouvait changer, il devait disparaître.

Et déjà un autre lui succédait.

A l'horizon montait une noire apparition, éclairée d'une lueur infernale, un révolté au front

orgueilleux, au regard chargé de dédain et de haine. Il approchait à grand pas, écartant la foule affolée, et montait d'un pied assuré sur la scène du monde.

C'était le terroriste.

LE TERRORISME

I

1876 et 1877 furent des années particulièrement lugubres et noires pour le socialisme russe.

La propagande coûta des sacrifices immenses. Toute une génération fut moissonnée par un gouvernement despotique, pris d'affollement furibond. Les prisons étaient pleines de propagandistes. Il fallut en construire de neuves.

Et quel était le fruit de tant de généreux sacrifices?...

Oh! combien mesquin, comparé à l'effort immense!

Que pouvaient faire maintenant une poignée d'ouvriers et de paysans gagnés aux idées socialistes?

Que pouvaient faire les « colonies » dispersées çà et là!

Le passé était terrible. L'avenir, caché et ténébreux.

Mais le mouvement ne pouvait pas s'arrêter. Les esprits surexcités, désireux d'agir, ne se préoccupaient plus que de découvrir une autre voie pour atteindre leur but.

Cette voie était difficile à trouver dans l'état actuel de la Russie.

La recherche fut longue et périlleuse. Elle fit une foule de victimes. Car c'était proprement chercher la sortie d'un souterrain plein de précipices et d'embuscades, où chaque pas en avant coûtait des vies, où le cri des frères brisés par la chute indiquait seul aux survivants la route à suivre.

La propagande avait été une expérimentation généreuse de la puissance de la Parole.

Par une réaction naturelle on expérimenta la voie opposée — celle du Fait.

« — Nous avons échoué, parce que nous étions des bavards, incapables d'agir. »

Voilà le reproche cruel que s'adressèrent les survivants de la propagande, en face des jeunes générations révolutionnaires, qui venaient occuper les postes vides.

Et dès lors le cri : « A l'action ! » devint le cri de ralliement, comme auparavant, on avait crié : « Au peuple ! »

Mais à quelle sorte d'action s'arrêter ?

Poussés par le désir de tout faire par le peuple et seulement par le peuple, les révolutionnaires avaient cherché à organiser des mouvements insurrectionnels. C'est de 1875 que datent les premières sociétés des « buntari » (enragés) de Kieff, d'Odessa et de Karkoff dont le but déterminé était le soulèvement immédiat.

Mais une révolution ou une émeute naissent spontanément. Elles ne se préparent pas comme un plat.

Une seule tentative, celle de Stefanovitch, exploitant une agitation et des aspirations locales, eut un commencement de succès. Les autres ne partagèrent pas sa fortune. Elles furent découvertes et étouffées avant d'avoir réalisé leurs projets.

Dans les villes la même tendance se manifestait sous une autre forme.

Les révolutionnaires tentèrent, pour la première fois, de descendre dans la rue.

1876, 1877, et les premiers mois de 1878 se signalèrent comme une période de « démonstrations » plus ou moins énergiques, telles que les funérailles de Tchernicheff, Padlevski, la démonstration de la place de Kazan, qui eut une fin tragique, — et la dernière, celle d'Odessa, le jour de la condamnation de Kovalsky, qui fut une vraie

bataille, avec des morts et des blessés des deux côtés, suivie de centaines d'arrestations.

Il était évident que l'on ne pouvait aller de l'avant dans cette voie.

La disproportion entre les forces matérielles du czar et celle des révolutionnaires était trop considérable, pour qu'on pût aboutir à autre chose qu'à sacrifier volontairement la fleur de la jeunesse.

Une révolution ou même une émeute de quelque importance, exécutée *à la parisienne* est absolument impossible chez nous.

Nos villes ne contiennent que le dixième de la population ; et la majeure partie ne sont que de grands villages, séparés les uns des autres par des centaines de kilomètres. Les vraies villes, c'est-à-dire celles de dix ou quinze mille habitants, ne contiennent que le quart ou le cinq pour cent de la population.

Cela fait trois ou quatre millions en tout. Le gouvernement a sous ses ordres le contingent militaire de tout le peuple — c'est-à-dire douze cent mille soldats. Il peut transformer ces cinq ou six villes principales — les seules où soit possible un mouvement insurrectionnel, — en un véritable camp militaire.

Il faut soigneusement se souvenir de ces considérations pour suivre toutes les conséquences qui en découleront.

Les démonstrations de tout genre furent abandonnées.

Elles disparaissent complètement à partir de 1878.

Mais cette période marque déjà un notable changement dans le type du révolutionnaire.

Ce n'est déjà plus l'homme d'il y a cinq ans.

A force de répéter que les balles valent mieux que les paroles, à force de nourrir secrètement des projets sanguinaires, il en était venu à méditer des actes audacieux. Ainsi est l'homme.

De son côté, le gouvernement faisait ce qu'il pouvait pour développer ces dispositions naissantes et les transformer en acte.

Le plus léger soupçon amenait une arrestation. Une adresse, une lettre trouvée chez un ami « simplifié », un mot, échappé à l'interrogatoire, à un petit garçon de douze ans, que la peur empêche de répondre correctement aux interrogatoires, suffisaient pour faire jeter le suspect en prison. Il y languissait des années, soumis à toute la rigueur du système cellulaire russe. On peut s'en faire une idée par un exemple. Dans le procès des 193, qui dura quatre ans, il y eut soixante-treize cas de suicide, de folie et de mort sous les verrous.

Les sentences d'un tribunal exceptionnel, qui

n'était qu'un docile instrument dans la main du czar, furent d'une cruauté atroce.

Six, huit, dix années de travaux forcés, étaient infligées pour deux ou trois discours prononcés à *huis clos*, devant quelques ouvriers, ou même pour un seul livre, lu ou prêté.

Ainsi, ce qui se fait librement dans tous les pays de l'Europe était puni chez nous comme un homicide.

Mais, outre ces atrocités judiciaires, le gouvernement a des moyens clandestins et infâmes pour accroître les souffrances des condamnés politiques.

Dans la maison d'Horreur, qui est la prison centrale de Karkoff, on poussa les détenus politiques à se « mutiner » pour assimiler leur traitement à celui des condamnés pour délits communs. De temps en temps les emprisonnés trouvaient moyen de nous envoyer des nouvelles du fond de leurs tombeaux vivants. Ils écrivaient sur un lambeau de papier arraché d'un paquet de tabac ou de bougies. Ils nous décrivaient les injures infâmes, la vile et inutile cruauté que déployaient les bourreaux, pour plaire à leurs chefs.

Et ces lettres couraient de main en main, ces nouvelles de bouche en bouche. On pleurait des larmes de douleur et de rage. Les âmes les plus timorées ne respiraient plus que le sang, la haine et la vengeance.

II

Les premiers faits sanguinaires précédèrent d'un an l'érection du terrorisme en système.

Ce furent des faits isolés, sans portée politique; mais ils montraient clairement que les efforts du gouvernement avaient porté leurs fruits.

La « lutte d'amour » des socialistes de la période précédente était devenue un combat de fiel et de représailles. — Provoqués par le ressentiment personnel, ces actes visèrent des ennemis immédiats : les espions.

On en tua une douzaine, ou environ, dans toute la Russie.

Ces premiers attentats devaient en provoquer d'autres.

Quand on perdait son temps à tuer un vil espion, comment laisser vivre impunément le gendarme qui l'avait commandé, le procureur qui, dans la délation de l'espion, avait trouvé

matière à un mandat d'arrêt, ou le général des gendarmes, qui dirige tout?

La logique devait contraindre les révolutionnaires à monter peu à peu l'échelle des responsabilités. Car les Russes manquent de toutes les qualités que l'on voudra leur dénier, mais ils ont au moins l'audace de la suprême logique. Ils ne reculent jamais en face d'une conséquence pratique de leurs raisonnements. — C'est un des traits particuliers et les plus saillants du caractère russe.

Il faut donc considérer comme un fait de première importance que ce mouvement d'esprit, qui aurait du demander des années, se soit accompli en un seul instant.

Le 24 janvier 1878 partit le célèbre coup de revolver de Vera Zassulitch. Elle tira sur le général Trepoff, qui avait fait fouetter un prisonnier politique nommé Bogoluboff pour lui avoir refusé le salut.

Deux mois après, elle fut absoute par les jurés.

Je n'ai pas besoin de raconter les particularités du fait, ni celles du procès. Je n'insisterai pas sur leur importance. On se souvient de cet élan d'admiration qui s'empara de tous les cœurs, sans distinction de parti, de classe et d'état.

Par là il est facile d'imaginer l'effet produit en Russie.

Zassulitch n'était pas une terroriste. C'était un ange de vengeance, non pas de terreur. Ce fut une victime volontaire se jetant dans la gueule du monstre pour laver d'une tache mortelle l'honneur du parti.

On vit clairement que tous les scélérats pouvaient dormir en paix si toutes les iniquités devaient attendre leur Vera Zassulitch

Ce fait donna au terrorisme une impulsion puissante. Il eut, grâce à cette jeune fille, son auréole divine, la sanction du sacrifice et celle de l'opinion publique.

L'absolution de Zassulitch fut une condamnation solennelle de ce système d'arbitraire qui lui avait fait lever une main vengeresse sur un sbire. La presse et le public furent unanimes à confirmer la sentence des jurés.

Et le gouvernement, comment accueillit-il les vœux de la nation?

L'empereur Alexandre II alla visiter en personne Trepoff, couvert de tant d'ignominie, et il bouleversa la ville pour retrouver et remettre en prison Zassulitch absoute.

On ne pouvait afficher plus ouvertement le mépris de la justice et de l'opinion.

Le mécontentement s'accrut en face de ce désaveu ajouté à l'offense.

Il faudrait s'arrêter ici pour analyser le mou-

vement purement libéral qui germait depuis le commencement du règne dans les classes privilégiées et cultivées de la société.

Je ne pourrais le faire sommairement.

Je dirai seulement que la guerre de Turquie causa une impression profonde.

Comme celle de Crimée, elle montra à nu les plaies gangrenées de notre système social. Elle avait donné un instant l'espoir d'un nouveau remaniement de l'État, surtout lorsqu'on vit l'empereur Alexandre II accorder une constitution à la Bulgarie.

Le retour de l'empereur dans sa capitale correspondit au procès de Zassulitch.

Les libéraux tombèrent du haut de leurs espérances. Et alors, désespérés, ils se tournèrent vers le seul parti qui luttât contre le despotisme, vers le parti socialiste.

Les premières tentatives du parti libéral pour se rapprocher des révolutionnaires et faire alliance avec eux datent de 1878.

III

C'est alors que l'on vit le gouvernement exaspérer comme à plaisir non seulement les libéraux mais encore les révolutionnaires.

Par un vil désir de vengeance, il redoubla de cruautés envers les socialistes qu'il avait en son pouvoir.

L'empereur Alexandre II fit plus.

Il annula la sentence du sénat qui, sous la forme d'une demande en grâce, absolvait la majeure partie des personnes compromises dans le procès des 193.

Qu'était-ce donc que ce gouvernement qui allait à l'encontre de toutes les lois de son pays, qui ne s'appuyait pas sur la nation, qui ne voulait s'appuyer sur aucune classe, pas même sur les lois qu'il avait édictées lui-même?

Il ne représentait rien que la force brutale.

Contre un tel gouvernement, tout est licite.

Ce n'est plus le dépositaire des volontés du peuple ou de la majorité du peuple,

C'est une tyrannie organisée.

Un citoyen n'est pas tenu de le respecter plus qu'une bande de brigands qui abusent de leurs forces pour détrousser les passants.

Mais comment se débarrasser de cette bande, retranchée derrière une forêt de baïonnettes?

Comment délivrer la patrie?

Impossible, comme on l'a fait dans des pays plus fortunés que le nôtre, d'enfoncer cette haie de vive force. Il fallait prendre l'ennemi de flanc, dans la sécurité de sa force et de son retranchement inexpugnable.

De là naquit le terrorisme.

Conçu dans la haine, nourri dans l'amour de la patrie, dans nne espérance illimitée, il grandit dans une atmosphère électrique, imprégnée de l'enthousiasme éveillé par un acte héroïque.

Le 16 août 1878, c'est-à-dire cinq mois après l'absolution de Zassulitch, par le meurtre bruyant du général des gendarmes Mésenzeff, le terrorisme jeta hardiment le gant à la face de l'autocratie.

Depuis ce jour il a marché à pas de géant, toujours en avant, gagnant du terrain et de la

force, pour finir par un duel terrible avec l'homme qui était la personnification du despotisme.

Je ne raconterai pas ses actions; ce sont les fastes de l'histoire, écrits en lettres de flammes.

Trois fois les adversaires se tinrent corps à corps. Trois fois, par la volonté du Destin, le terrorisme resta à terre. Mais, après tant de défaites, il se retira plus puissant et plus menaçant. Après la tentative de Gotovieff, c'est celle d'Hartman, suivie de la terrible explosion du palais d'Hiver, qui semblait l'emporter en horreur sur les conceptions les plus infernales.

La journée du 13 mars la dépassa.

De nouveau les adversaires s'étreignirent, et, cette fois, l'empereur tout-puissant resta sur le sol, cadavre pour les fossoyeurs.

Après tant de sacrifices, le terrorisme sortait vainqueur du duel.

Au milieu de tout un peuple agenouillé, seul il relevait sa tête noircie de tant de fumée, mais courbée jamais.

*
* *

Il est beau, terrible, irrésistiblement fascinant, car il réunit les deux types de la grandeur humaine ; le martyr et le héros.

Il est martyr.

Chaque jour, sa tâche finie, il se jure dans son cœur de faire son peuple et sa patrie libres. Il sait qu'il se voue à la mort. Il la côtoie à chaque pas de sa vie orageuse. Il la rencontre sans peur, et, quand l'heure est venue, il sait mourir sans battre de la paupière; non plus comme un chrétien d'autrefois, mais comme un soldat habitué à regarder le trépas en face.

Il n'y a plus rien de religieux en lui.

C'est un lutteur, tout muscle et tout sang, sans un lien commun avec le songeur idéaliste du lustre précédent. C'est un homme dans la maturité de l'âge. Les rêves de sa jeunesse se sont envolés avec elle. C'est un socialiste convaincu. Mais il sait qu'il faut une longue préparation à une révolution sociale, que l'on ne peut rien tenter avant d'avoir acquis la liberté politique. C'est pourquoi, modeste et résolu, il s'efforce provisoirement de resteindre son programme, quitte à l'élargir plus tard.

Aujourd'hui il n'a qu'un but : abattre ce terrible despotisme, donner à son pays la condition de tous les peuples civilisés, c'est-à-dire la liberté politique. C'est alors qu'il pourra travailler en toute sécurité à sa propre rédemption.

La force d'âme, l'énergie indomptable, l'esprit de sacrifice que son prédécesseur atteignait par la beauté de ses songes, il y arrive, lui, par la

grandeur de sa mission, par les passions irrésistibles qu'il suscite, dans cette lutte inouïe, enivrante, vertigineuse.

Quel spectacle ! On n'a jamais rien vu, verra-t-on jamais rien de pareil ?

Seul, obscur, pauvre, il est le défenseur de l'humanité outragée, du droit méconnu, il a provoqué à un duel à mort le plus puissant empereur du monde. Et, pendant des années et des années, il a tenu tête à des efforts immenses.

Superbe comme Satan, qui se révolta contre son Dieu, lui aussi a opposé sa volonté à celle de l'homme, qui, seul au milieu d'une nation d'esclaves, s'arrogeait le droit de dire : « Je veux. »

Mais quelle différence entre ce Dieu et le vieux Jehovah de Moïse ! Comme il se tord sous les coups répétés du terrorisme ! Comme il se cache, comme il tremble ! Il tient encore sur un pied, et lance d'une main tremblante sa foudre qui s'égare, mais qui tue toujours quand elle frappe.

Au contraire, son ennemi est immortel. Ses membres consumés repoussent. Il est toujours debout, toujours droit, toujours prêt pour d'autres batailles, et cela, jusqu'à ce qu'il ait fait mordre la terre à son ennemi, délivré la patrie.

Déjà le colosse vacille. Sa tête tourne. Il se raccroche désespérément aux partis les plus insensés. Ils ne feront que précipiter sa ruine.

Cette lutte ardente, cette mission grandiose, la certitude de la victoire, donnent au terrorisme cet enthousiasme froid et calculateur, cette énergie certes surhumaine qui stupéfient le monde.

La nature avait trempé son caractère pour les efforts généreux. Il est devenu un héros. Elle en avait fait un homme de fer. Il est devenu un homme de diamant.

*
* *

C'est encore une individualité puissante. Ce n'est plus, comme son prédécesseur, un héros d'abnégation. Il n'a plus, il ne recherche plus ce parfum de beauté morale qui faisait du propagandiste comme un être d'un autre monde. C'est qu'il ne tourne plus les yeux en dedans sur lui-même. C'est son ennemi, sa haine qu'il regarde. Il est le type de la force individuelle, rebelle à tout joug.

Il ne combat pas seulement pour rendre le peuple arbitre de ses destins. Il ne songe pas seulement à guérir la nation qui suffoque dans un air empesté. Il travaille pour son compte, pour ceux qu'il aime, qu'il adore avec tout l'enthousiasme d'une âme comme la sienne. Il combat pour ses amis, qui gémissent dans l'horreur cellulaire des prisons centrales. Il combat pour lui-même. Il

s'est juré d'être libre. Il le sera au défi de tout. — Sa tête orgueilleuse ne plie devant aucune idole. Il a voué son bras puissant à la défense du peuple, mais il ne l'adore plus. Et si le peuple mal conseillé lui crie : Sois esclave ! il répond : Non ! — et il và de l'avant, défiant ses imprécations et sa fureur, assuré que la justice viendra s'asseoir sur sa tombe.

PROFILS RÉVOLUTIONNAIRES

J'ai raconté succinctement l'histoire du mouvement révolutionnaire de 1871 à 1881. Maintenant je veux introduire mon lecteur dans la vie cachée, intime, de la Russie souterraine et de ces hommes terribles qui firent trembler tant de fois celui devant qui tous tremblaient.

Je voudrais les montrer tels qu'ils sont, sans exagération, sans fausse modestie.

Je sais que les portraits de Sophia Perovskaia, de Vera Zassulitch, de Démétrius Lisogub, et de tant d'autres, réclameraient une plume plus habile que la mienne. Je ne parle pas par modestie convenue, mais avec l'infinie admiration que je porte à ces héros, que leur portent tous ceux qui les ont connus.

Je ne puis tracer que leurs profils, et avec une

sécheresse de schème. Aux lecteurs d'ajouter les couleurs de la vie.

Je ne me pique, pour moi, que d'une vérité absolue. Je dois donc prévenir les amateurs de notices à sensation qu'ici ils ne trouveront pas leur compte. Dans la vie, les faits se passent beaucoup plus simplement qu'ils ne croient.

On entend bien que je ne fais pas de « révélations ». Je ne raconte que ce qui peut être raconté. Je me limite aux faits et aux noms connus, répétés bien des fois dans tous les journaux.

Il ne faut pas chercher de signification politique dans le choix de mes personnages, non plus que dans l'ordre de mon exposition. D'abord je parlerai seulement de ceux que j'ai eu l'occasion de connaître *personnellement*. — C'est assez pour faire comprendre que mon choix est tout accidentel.

Dans un mouvement aussi vaste, dans un pays aussi grand que le nôtre, un homme ne peut avoir qu'un cercle limité de connaissances et d'amis.

Pour ce qui est de l'ordre d'exposition, je ne me suis attaché ni à l'importance des rôles, ni à la célébrité relative des individus. Ainsi je ne commence ni par Sophia Perovskaia, ni par Vera Zassulitch, ni par Pierre Krapotkine. J'ai disposé mes portraits afin de donner au lecteur par le contraste des figures la physionomie exacte du parti.

C'est pour cela que j'ai adopté la forme dialoguée, peut-être un peu frivole pour le sujet que je traite; mais elle me permettait de conserver certaines particularités locales, qui, insignifiantes par elles-mêmes, contribuent à donner une idée précise de la vie originale de la révolution russe.

Ç'a été ma préoccupation principale et, je puis le dire, unique.

Ce que je dis là ne regarde pas la police russe. Elle n'a pas besoin de ces avertissements, sachant bien à quoi s'en tenir. — C'est à mes lecteurs que je m'adresse. Je ne veux pas, quand ils liront tranquillement ces pages, qu'ils soient troublés par cette triste idée; un jour ces révélations feront peut-être harasser un être humain, dans quelque sombre souterrain de la forteresse de Pierre-Paul.

Après ce prélude un peu long, permettez-moi de vous présenter mon premier champion et mon ami : Jacob Stefanovitch.

JACOB STEFANOVITCH

I

Pendant l'été de 1877 le district de Tchighirine fut mis sens dessus dessous.

Les gendarmes le parcouraient comme des possédés.

Le « stanovoi » et « l'ispravnik » ne se reposaient ni jour ni nuit.

Que se passait-il?

La police, par le moyen des popes, qui, abusant du secret de la confession, s'étaient faits délateurs, — avait eu vent qu'une terrible conjuration s'ourdissait dans la campagne. A la tête étaient des nihilistes, gens exaltés et capables de tout. Mais il fut impossible de pénétrer plus

avant dans le secret des paysans, car, ayant reconnu qu'on les avait trahis, ils prirent entre eux la résolution de ne pas retourner à confesse.

En attendant, il n'y avait pas de temps à perdre. La conjuration se fortifiait tous les jours, des signes certains et alarmants ne permettaient pas d'en douter.

Pour ne pas se trahir par l'ivresse, les conjurés renoncèrent absolument à l'usage de l'eau-de-vie, et, dans les communes où ils se trouvaient en grand nombre, ils résolurent de fermer les « kabaki » — c'est-à-dire les débits d'eau-de-vie, la seule boisson spiritueuse consommée par le peuple.

Ce fut un signe infaillible des progrès du mouvement.

Mais comment éventer la mèche? On recourut aux perquisitions sommaires. On opéra des centaines d'arrestations. On ne découvrit rien.

Les paysans étaient à bout.

Pourtant la bastonnade ne leur ouvrait pas la bouche. Un soulèvement à main armée était imminent. On sut que les conjurés fabriquaient secrètement des piques, — comme les sans-culottes français, — et qu'ils avaient amassé des haches et des couteaux.

L'ispravnik fit venir tout exprès à une foire des marchands de haches et de couteaux pour voir

qui en achèterait. Mais les conjurés devinèrent son intention, et l'on n'approcha pas des boutiques...

Les policiers étaient désespérés, ils ne savaient où donner de la tête, lorsqu'une nuit, se présenta à la maison de l'ispravnik un patron de kabaki, un certain Konograï déclarant qu'il venait de recevoir dans son établissement un campagnard nommé Pricodco, qui, étant fatigué et à jeun depuis le matin, s'était enivré avec un seul verre d'eau-de-vie.

Dans son ébriété le paysan avait crié que l'on ne tarderait pas à tout mettre sens dessus dessous, qu'il avait « juré » de faire comme les camarades et qu'il avait vu les « papiers ».

Il était évident que cet homme appartenait à la conjuration, et Konograi avait conçu la pensée d'y entrer lui-même par le moyen de Pricodco. Mais, avant que de rien faire il voulait demander à l'ispravnik l'autorisation de prêter serment.

Ce dernier ne pouvait contenir sa joie. Il l'autorisa à prêter tous les serments du monde, l'encouragea de toutes ses forces, lui promit de l'argent et de la terre.

Pour en finir, Konograï prêta le serment, et Pricodco lui montra les « papiers », qui n'étaient autre chose que les statuts de la conjuration.

Après avoir lu, Konograï prit son parrain à part et lui dit à brûle-pourpoint :

« Écoute, parrain : tu sais les noms et tout le reste. Choisis. Tu vas m'accompagner chez l'ispravnik avec ces papiers, l'on te pardonnera, et l'on te donnera de l'argent tant que tu en voudras, ou bien tu es un homme perdu, car je les ai lus, tes papiers, et je dirai bien tout seul ce qu'il y a dedans. »

Mis au pied du mur, le misérable Pricodco, au lieu de le tuer, trahit.

Il ne savait pas tout, mais il en savait assez pour qu'on pût conjecturer le reste. Peu s'en fallut que, grâce à lui, la police n'eût dans les mains tous les fils de la conjuration avec les noms des conjurés.

La circonstance était très périlleuse.

Le nombre des affiliés atteignait trois mille, et la conjuration s'étendait dans plusieurs provinces. On était organisé militairement. On attendait une fête populaire, toute voisine, pour donner le signal de l'insurrection et de la guerre civile.

Tout cet édifice avait été construit en moins de huit mois.

C'était l'œuvre d'un seul homme : Jacob Stefanovitch. Il avait conçu un plan d'une témérité inouïe, basé non seulement sur les aspirations, mais encore sur les préjugés du peuple, qu'il

connaissait à fond, pour avoir passé au milieu de lui tout sa jeunesse.

La conjuration échoua. Le gouvernement, ayant tous les documents entre les mains, opéra plus de mille arrestations. Tous les chefs furent pris; les autres échappèrent.

Stefanovitch tomba quelque temps après dans une souricière comme il se rendait au rendez-vous des derniers conjurés.

On prit avec lui son ami Leo Deutsch. Le typographe compositeur des « Statuts » et des « Proclamations », Bokhanovsky, fut arrêté quelques jours avant eux.

Tous trois furent incarcerés dans la prison de Kieff; je n'ai pas besoin de dire qu'elle était sûre. — Leur procès devait être jugé à la fin de l'été 1878.

II

Je passai cet été là à Pétersbourg.

J'allais très souvent chez madame X..., peintre de talent, et une des plus ferventes adeptes de notre parti.

Je n'avais rien à y faire, parce que madame X..., qui a rendu d'importants services à la cause commune, travaille dans un ordre d'idées très différent du mien. Mais je n'avais pu résister à la fascination de sa personne, de son élégance d'artiste, de sa conversation spirituelle et imagée.

Je n'étais pas le seul « illégal »(1) à commettre ce petit péché. Donc j'y allais.

(1) Une fois pour toutes, il faut expliquer que ce nom désigne en Russie quiconque vit à la barbe de la loi. Ainsi nous avons l'imprimerie *illégale*, c'est-à-dire clandestine ; les *hommes illégaux*, ceux qui, compromis plus ou moins sérieusement, ne peuvent plus vivre sous leur vrai nom, parce qu'ils seraient immédiatement arrêtés; en changeant de nom, ils vivent avec un passeport faux ou prêté par quelque ami, qui lui, est encore dans la « légalité ».

Un jour que j'étais venu de bonne heure, je ne trouvai pas la dame de céans, et je m'assis pour l'attendre.

Au bout d'une minute vint madame R..., qui était très amie de nos « enragés » de Kieff, et un peu la mienne. Nous passions agréablement une demi-heure en causeries, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit dans l'antichambre. Ce ne pouvait être madame X..., car nous connaissions sa façon de sonner. Ce n'était pas non plus quelqu'un des nôtres, car les « nôtres » ne sonnent pas de de cette manière-là. Ce ne pouvait être qu'un « membre de l'autorité ».

C'était un facteur du télégraphe !

Le télégramme était adressé directement à madame X... Madame R... l'ouvrit, ce qui ne m'étonna pas, car je les savais très liées.

Mais voici qu'après y avoir jeté un coup d'œil, elle se mit à sauter, à battre des mains, à donner tous les signes de la joie la plus vive.

Je restais abasourdi, car je la savais peu expansive.

» — Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

» — Regardez, mais regardez ! » me cria-t-elle, en me tendant la dépêche.

Je lus l'adresse d'abord, puis ces mots :

Il nous est né un garçon. Réjouissez-vous.

Puis la signature et rien de plus.

» — Vous aimez bien les garçons ou la mère qui a enfanté celui-là? » observai-je.

» — Quelle mère? quels enfants? » exclama madame R..., en levant les mains. « Mais ils sont échappés !... De la prison ! »

» — Qui? D'où? Comment? »

» — Eux! Stefanovitch, Deutsch et Bokhanovski! De Kieff! »

» — Tous les trois? »

» — Tous! tous! »

Alors je me mis à sauter, moi aussi.

Quelques jours après vint une lettre qui annonçait la prochaine arrivée de Stefanovitch et de Deutsch à Pétersbourg.

Je désirais beaucoup faire la connaissance de ces courageux amis, surtout celle de Stefanovitch avec qui j'avais quelques années auparavant des relations d'affaires (1).

Je priai l'ami qui allait l'attendre au débarcadère de me l'amener si possible, la nuit même de son arrivée.

Je vivais avec le passeport d'un haut personnage. J'avais une chambre libre. J'étais en odeur de sainteté près du dvornik et de la patronne de la maison. On ne courait aucun péril.

Le jour fixé, je l'attendais donc. Il devait arriver

(1) « Affaires » c'est-à-dire celles de la révolution.

par le train de dix heures du soir. Mais je savais qu'avant de venir, Stefanovitch passerait par un autre lieu pour changer de vêtements, et, comme nous disons, se *purifier*, c'est-à-dire faire perdre sa trace aux espions dans le cas où ils peuvent vous avoir suivi depuis la station.

Il ne pouvait donc venir avant le milieu de la nuit. Mais déjà, à onze heures, je ne pouvais plus retenir mon impatience, et, à chaque minute, je regardais la pendule. Le temps avançait lentement, lentement.

La maison que j'habitais était disposée de telle façon, qu'elle n'avait accès que d'un côté, par une rue longue, infiniment longue. Je sortis pour voir.

C'était une de ces magiques nuits blanches qui sont la plus grande beauté de Pétersbourg. Le couchant et l'aurore semblent se baiser dans le ciel pâle, sans étoiles; une lumière rosée diffuse, fantastique, s'y étale doucement; et de l'autre bord, la petite aube dorée nage dans un air d'une transparence indicible.

Comme je les avais aimées ces nuits, autrefois, lorsque seul dans une petite « duscehubka » à pagaie, je glissais au milieu de l'immense Néva, suspendu entre le fleuve et le ciel, réfléchi dans ses eaux noires, qui semblaient d'une profondeur insondable!... Et comme je les ai haïes depuis, ces maudites nuits policières!

Il n'y avait pas moyen d'attendre dehors. J'aurais pu donner l'éveil à un un espion ou un policier de service — et, cette nuit-là, je ne m'en souciais pas. Je rentrai plus impatient qu'avant.

Quand, minuit sonné, personne ne vint, mon impatience se changea en une véritable angoisse. Tous les hommes connaissent cet état, mais cette atroce torture est quotidiennne pour un révolutionnaire russe; quand il attend une demi-heure son ami ou sa femme, il n'est plus sûr de les revoir jamais. — J'étais en proie aux inquiétudes les plus cruelles, lorsque, dix minutes après minuit, j'entendis ouvrir la porte de la rue. Puis des pas sur mon escalier.

J'allai ouvrir.

C'était eux ! — Je reconnus tout de suite Stefanovitch, car, tandis qu'il était en prison, les gendarmes l'avaient photographié, comme ils font pour tous les détenus politiques. Après sa fuite, ces photographies furent distribuées aux agents qui le cherchaient, et quelques-unes, naturellement, tombèrent dans nos mains.

Je me jetai à son cou sans dire une parole et je l'étreignis longuement dans mes bras.

Après l'avoir chaudement remercié, je le conduisis dans ma chambre en le suivant d'un regard de tendresse. Il ne me semblait pas possible qu'il fût vivant pour le soleil et pour notre parti,

cet homme, qui avait déjà la corde au cou et que nous avions pleuré comme mort !

D'un accord tacite nous nous traitâmes comme de vieux amis.

Nous nous souvenions de nos relations. Il me dit qu'il ne s'attendait pas à me trouver à Pétersbourg, et qu'en province on me croyait encore à Genève. Sachant les particularités de sa fuite, je ne m'informai que de son voyage, car les stations étaient pleines d'espions qui le cherchaient.

Il sourit et me conta tout.

Je regardais cet homme terrible qui, au défi de tout, seul, sans autre secours que son énergie indomptable, avait su se rendre l'arbitre absolu de tant de milliers de paysans obstinés, et qui allait devenir le chef d'une insurrection redoutable. Il était de stature moyenne, de complexion grêle, un peu voûté, les épaules étroites. Il devait être physiquement très débile. — Je n'ai jamais vu un visage aussi laid. Une vraie face de nègre, ou plutôt de Tartare : la bouche large, le nez écrasé. Mais c'était une laideur attirante. L'intelligence brillait dans ses yeux gris, son sourire était malin, presque railleur ; c'est un des caractères de la race ukranienne, à laquelle il appartenait.

Quand il me contait quelque bonne farce jouée à la police, il riait de tout son cœur et alors il montrait

ses dents, qu'il avait très belles et blanches comme l'ivoire. Toute sa physionomie, avec son front ridé, son regard froid et sûr, exprimait une résolution et, en même temps, une confiance en soi à toute épreuve.

J'observai qu'en parlant il ne faisait pas de gestes.

On parla des amis communs qu'il avait visités en route, des projets qui l'attiraient à Pétersbourg et de bien d'autres choses.

Che il tacer e bello si com' era il parlar colà dov' era

J'appréciai la rectitude de ses jugements personnels sur une foule de questions. Il les embrassait avec un esprit très original et très pratique. — J'admirai surtout sa connaissance des hommes. Après quelques jours de fréquentation, il les jugeait sans retour; mais j'observai que dans ses appréciations il se montrait toujours enclin au pessimisme.

Le jour était très avancé quand nous nous interrompîmes pour prendre quelques heures de repos.

III

Stefanovitch resta tout un mois à Pétersbourg. On se voyait très souvent. J'eus plus tard bien des occasions de le connaître.

C'est un être très original et très compliqué, un vaillant d'intelligence et de vouloir, le type de l'homme qui, dans une circonstance favorable, devient un être puissant.

Il a la faculté très rare de diriger les masses ; il l'a bien prouvé à Tchighirine. Mais ce n'est pas une de ces forces qui vont au but, comme un boulet de canon à la cible, en perçant, et en culbutant tout ce qui s'oppose à leur passage. Non : c'est une force qui se complaît à se cacher, qui plie, quitte à reprendre la ligne droite. Il se dit, et je le crois, très astucieux (1). C'est un homme

(1) Ce penchant à la ruse, joint à son ignorance des questions théoriques, explique l'opportunisme peu scrupuleux de son plaidoyer, qui fut si justement blâmé !

profondément réservé, concentré en lui-même.

Il parle peu, jamais dans les réunions publiques. Il écoute la tête baissée, replié sur lui-même. On dirait qu'il dort. Il ne se mêle jamais aux discussions théoriques, qu'il méprise, et, quand il est obligé d'assister à la lecture d'un « programme » ou d'un « mémorandum » — il dort et ronfle franchement.

C'est un homme d'action, exclusivement. Mais non pas d'action immédiate comme ceux que la main démange. Il sait attendre. C'est un homme à desseins de longue portée — le type le plus accompli de l'*organisateur* que j'aie connu.

Son intelligence claire, éminemment pratique, son caractère fort et fin, la connaissance des hommes, l'art de les manier qu'il possède à un degré merveilleux, le rendent particulièrement apte à cette mission difficile.

A l'égard des hommes, il est profondément sceptique et en même temps il est capable d'amitiés qui touchent à l'adoration. Son ami préféré est L. Deutsch. Il ne s'en sépare que si les affaires du parti l'exigent absolument Alors ils s'écrivent tous les jours de longues lettres. Ils les conservent précieusement, ne les montrent à personne, et c'est un sujet de plaisanterie éternelle pour leurs amis communs.

Malgré toutes les vicissitudes de sa vie, Ste-

fanovitch est resté en relations avec son père, vieux pope de village, et c'est une cause de périls perpétuels pour ce proscrit, puisqu'au simple soupçon de sa présence, on fouille toute une ville.

Il aime son père, il le vénère beaucoup, il en parle souvent. Il raconte à son sujet des anecdotes avec un plaisir visible. Il récite des fragments de ses lettres qui témoignent d'une intelligence inculte, mais d'un cœur honnête et droit.

DÉMÉTRIUS CLÉMENS

I

Il n'est plus tout jeune. C'est un des plus anciens *tchiaikovzi*. Aujourd'hui il doit avoir trente-huit ou quarante ans.

On l'a arrêté en mars 1879. Depuis, il est en Sibérie.

Personne n'a moins que lui les allures d'un conspirateur. C'est un charmant homme, gai compagnon, conteur incomparable. Il a la parole facile, semée de bons mots et d'images, riche de tous les trésors de la langue populaire russe.

Il parle comme Giusti écrivait le toscan.

C'est peut-être le meilleur de nos propagandistes populaires.

Il a un genre bien à lui, absolument inimitable.

Ce n'est pas la manière passionnée et prophétique de Katerina Bresckovskaia, ni l'enseignement socratique et pressant de Michel Kuprianoff, un adolescent de génie, mort en prison à dix-neuf ans.

Démétrius Clémens fait de la propagande amusante.

Il rit et fait tordre de rire les vieux paysans, toujours inperturbables, qui viennent l'entendre.

De cette façon, et à la faveur du rire, il leur enfonce dans la tête, comme un clou, une pensée sérieuse, très sérieuse, qui pénètre et reste.

Clémens était un des plus heureux d'entre nous à cette pêche d'adeptes socialistes, aussi bien dans le peuple que parmi les ouvriers de la ville.

Ses harangues dans les « kabaki » de village ou dans les petites auberges étaient de vrais chefs-d'œuvre. Je m'en souviens que, quand nous entreprenions ensemble quelque voyage de propagande, il ne me suffisait pas de jouir dans le tête-à-tête de cette veine intarissable et de ces improvisations brillantes; malgré moi, de propagandiste je me transformais en simple auditeur et admirateur d'une œuvre d'art.

Il n'est pas beau, mais sa physionomie est d'une originalité telle que, une fois qu'on l'a vu, on ne

l'oublie plus. Le haut de sa tête, son front vaste ses yeux châtains, très doux, très vifs, très spirituels, éclairés par le feu d'une plaisanterie contenue — témoignent de son origine européenne ainsi que de la culture et de l'élévation de son esprit. Au dessous des yeux, sa figure fait songer à un Kalmouk, à un Kirghise, à un bachkir, si l'on veut, mais n'a pas de rapport avec la race caucasique. Cela ne veut point dire qu'il soit sauvage ou difforme. Sa bouche, aux lèvres spirituelles, comme ciselées, est très belle; son sourire a je ne sais quoi de doux et d'attirant. Mais ce qui frappe à première vue et donne un caractère étrange à sa physionomie, c'est un nez qui échappe à toute définition : large, légèrement retroussé et si épaté que, de profil, il est presque invisible. — On dirait une plaisanterie de la nature.

*
* *

Si l'on cherchait deux hommes dont les caractères présentassent, en tout, une antithèse complète, on ne pourrait mieux faire que d'opposer Démétrius Clémens à Jacob Stéfanovitch.

L'un est le type du puissant agitateur.

L'autre n'a jamais organisé ni un cercle, ni aucune société secrète, et, dans toute sa vie, il n'a jamais rien tenté de pareil.

L'un, toujours occupé de plans de longue haleine, froidement fanatique, ne s'arrête devant aucune considération humaine, il donnerait la main au diable lui-même, si le diable pouvait favoriser en quelque chose l'accomplissement de ses desseins.

L'autre, tranquille et serein dans sa dévotion à la cause socialiste, n'admet pas de transaction et ne se laisse jamais séduire par des considérations d'utilité immédiate.

L'un, doué d'une énergie remarquable, conduit des hommes, des foules, vers un but secret, connu de lui seul.

L'autre n'a jamais fait plier personne. Il est absolument incapable de rien de semblable, il perdrait même toute sympathie pour un homme qui aurait la faiblesse de lui sacrifier son indépendance d'esprit.

Pourtant personne n'a jamais exercé sur les individus et sur les sociétés qui l'approchent une influence aussi illimitée que Démétrius Clémens.

Un mot de lui terminait les discussions les plus envenimées, aplanissait des différends, qui semblaient inconciliables.

Cette influence, il ne la cherchait pas; elle le suivait partout où il mettait le pied, et paraissait surtout dans les relations privées. — Je n'ai jamais entendu parler d'un homme qui eût sus-

cité chez tant de personnes des sentiments aussi profonds d'amitié, ou, pour mieux dire, d'adoration. — J'ai lu des lettres qu'on lui avait adressées. Si l'on n'avait su de qui elles venaient, et à qui elles allaient, on les aurait prises pour des déclarations d'amour.

Et ce n'était pas là l'enthousiasme fugace qu'inspirent parfois ces hommes brillants, qui resplendissent un moment comme un météore, et retombent ensuite dans une profonde obscurité. Démétrius Clémens ne s'est jamais démenti. Un cœur conquis par lui l'est pour toujours. Ni le temps ni l'éloignement ne valent pour détruire ou infirmer les sentiments qu'il inspire.

Quel pouvoir possède donc cet homme extraordinaire pour toucher ainsi toutes les natures?

Son cœur est profond comme la mer.

Il n'est pas prompt à se lier d'amitié. Non. Comme tous les hommes de sentiments sérieux, il est très long à ouvrir son cœur.

Il ne se connaît pas lui-même. Il répète qu'il est sec et froid. Les sentiments qu'il provoque, malgré lui, l'oppriment, l'attristent, parce — qu'il se croit incacapable d'y répondre, — et lui pèsent, comme un bien volé auquel il n'a pas droit.

Au moins ne sont-ce point ses nombreux amis qui lui adresseront jamais un semblable reproche.

L'effet qu'il produit n'entre pour rien dans l'a-

mitié qu'il éprouve pour les gens. Il est incorruptible à cet égard. Mais on n'imagine pas la noblesse de cœur qu'il croit découvrir dans ses amis par une exagération généreuse de leurs qualités.

Il ne considère jamais un individu au point de vue du concours qu'il peut prêter au parti. Au milieu de tant de conspirateurs, il est resté homme. Quand il approche une personne ce n'est jamais avec un but caché, comme sont obligés de le faire tous les organisateurs et tous les conspirateurs, qui, par la force des choses, sont amenés à considérer les hommes comme les instruments de leurs desseins. C'est pourquoi chacun se sent avec lui le cœur léger et confiant ; on est prêt à donner toute son âme, à le suivre aveuglément sur sa parole, avec la certitude qu'il veille, et qu'au premier péril il accourrait au secours.

S'il vous convie à quelque entreprise périlleuse, on y va sans hésiter un seul instant. Puisque Démétrius Clémens le dit c'est qu'il est indispensable de risquer sa vie. Autrement il ne l'aurait pas conseillé.

Et cela est vrai,

Clémens va volontiers au péril lui-même. Mais, dans toute sa vie, il n'y a jamais envoyé personne. Même lorsqu'il s'agit de ces risques légers qu'un homme « illégal » doit éviter par ce qu'ils exposent sa tête, tandis qu'à sa place, un homme

légal peut craindre seulement quelques jours d'arrestations — même ces risques-là il les prend sur lui, ne permettant pas qu'un cheveu tombe de la tête d'un autre pour sauver la sienne.

Ni les remontrances, ni les reproches les plus cruels de ses meilleurs amis, n'ont pu le changer à cet égard, et l'empêcher d'exposer légèrement une vie si utile à la cause.

C'est là d'ailleurs, une vérité que Clémens nie. Il est modeste plus qu'homme du monde. Ce n'est pas cette sotte humilité chrétienne que l'on nous a enseignée dans des écoles d'esclavage et d'hypocrisie, humilité qui se cache sous un orgueil effrené. Indépendant, fier de sa dignité d'homme, il est incapable de baisser la tête devant personne.

Chez Clemens la modestie semble l'effet le plus naturel du monde : il ne reconnaît pas du tout en lui les dons merveilleux qui l'on fait l'un des hommes les plus populaires et les plus estimés d'un parti, où ne manquent certainement ni les esprits vigoureux, ni les caractères droits, ni les cœurs vaillants.

Toutes ces qualités, par un jeu d'optique que n'expliqueraient pas nos hommes de science, Clément les voit, non pas en lui, mais chez ceux qu'il aime.

II

Démétrius Clémens est né sur les bords du Volga, où son père était intendant. Il a passé toute sa jeunesse au milieu des bergers nomades de ces steppes immenses, qu'il a si bien décrites dans un poème, qui, je l'espère, paraîtra quelque jour.

De cette vie aventureuse, au cœur d'une nature vierge et imposante, lui est resté dans le caractère un grand fond de poésie, ainsi que l'amour du péril, qu'il a recherché toute sa vie.

Son courage n'est pas moins original que sa façon de faire la propagande. Il aime le péril non pas, comme un soldat, pour l'excitation qu'il donne, mais en artiste, que la tranquillité ennuie, et qui trouve dans le danger comme un comique latent.

On dirait que, par nature, son cœur est inaccessible à la crainte.

Dans le plus extrême péril Clémens ne se dément jamais. Il demeure impassible : il vit, il plaisante comme si de rien n'était.

De là vient une présence d'esprit vraiment extraordinaire. Il se tire des situations les plus compliquées avec une dextérité admirable et un comique irrésistible. On voit clairement qu'il ne tient aucun compte du danger, mais qu'il s'y complait plutôt, comme dans une position qui lui paraît humoristique.

Il est capable de commettre des imprudences, non par forfanterie — rien ne lui est plus étranger — mais par amour de la farce.

Ainsi, au commencement de sa carrière révolutionnaire, étant déjà obligé de se cacher, et ne possédant pas encore un faux passeport — il alla trouver en personne le procureur et le pria de mettre en liberté provisoire — *sur sa caution* — Anatole Serdiukoff, détenu politique. Fort heureusement le procureur qui était nouveau dans sa charge, ne savait rien sur son compte et Clémens l'entortilla si bien qu'on accéda à sa demande. Un pur hasard, un changement dans l'instruction du procès de Serdiukoff, empêcha qu'un détenu politique ne fut relaché sur la caution d'un homme recherché par la police.

D'autres entreprises sont de véritables épopées comiques, avec une profusion de détails et une

dextérité d'exécution qui sentent leur dilettante.

Pour en conter une, entre toutes, je citerai une farce de jeunesse qui date maintenant d'une dizaine d'années. Il s'agit de la libération d'un certain Telsieff, légèrement compromis dans le procès Netchaeff, et exilé par un ordre administratif à Petrosavodsk dans la Russie septentrionale.

Clémens arriva avec de faux papiers en qualité d'ingénieur chargé de pratiquer en Finlande certaines investigations géologiques. Il se présenta chez toutes les autorités, sous prétexte de demander des indications, et il réussit à ensorceler tout le monde. Pendant une semaine entière il resta à Petrosavodsk, et fut la fable vivante de de la ville, qui le fêtait de son mieux.

Après avoir organisé tranquillement la fuite de Telsieff, il partit *avec lui*, afin de ne pas l'exposer tout seul aux risques du voyage.

Néanmoins Clémens joua si bien son rôle, que, à Pétrosavodsk personne n'a jamais soupçonné cette comédie.

Un an après, un de ses amis étant de passage par cette ville, l'ispravnik lui demanda s'il connaissait un certain ingénieur Sturme, et lui raconta monts et merveilles de son séjour à Pétrosavodsk.

« — C'était un charmant homme ! Il nous a pro-

mis de nous visiter quand il reiendrait de Finlande, mais nous ne l'avons plus revu. Mon Dieu ! Il sera peut-être retourné par mer.

Qu'eut-il dit si on lui eût appris le vrai nom de l'ingénieur Sturm !

Ces brillantes qualités de cœur et d'esprit ne sont pourtant pas la note dominante de cette individualité si riche, si multiple.

Ce qui domine en lui c'est le penseur.

Clémens est une des plus hautes intelligences de notre parti. Malgré la part active qu'il a prise au mouvement depuis le premier jour, malgré toutes les tribulations d'une vie *illégale*, il s'est toujours maintenu au niveau des progrès intellectuels du monde européen. Surtout en matière d'économie politique; sans se confiner, toutefois, dans cette étude qui l'attirait particulièrement.

Avide de connaissances, il voulait tout savoir, sans se soucier de tirer de ses études un parti immédiat.

Je me souviens avec quel enthousiasme, à Berlin, en 1875, il suivait les leçons de physique d'Helmholtz. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de m'en envoyer les résumés, dans les lettres qu'il m'écrivait à Pétersbourg.

Large dans son amour du savoir il ne l'est pas moins dans ses vues personnelles.

Ce n'est pas un homme de parti.

Socialiste profondément convaincu, comme doit l'être logiquement un homme aussi versé dans l'étude des sciences économiques et sociales, il a mis au service de notre cause un vaste savoir, une intelligence claire et perspicace. Mais il étouffait dans l'étroitesse gênante des sociétés secrètes. — Il ne pouvait se résigner à considérer comme sa seule famille, sa seule patrie, son tout, la société secrète à laquelle il appartenait. Il vivait ioujours un peu à l'écart. Il n'avait pas un grain de cette ambition de parti, de cet esprit de corps, qui sont des excitants très puissants pour un conspirateur — Il aimait le monde entier, et ne perdait jamais une occasion de se mêler à sa vie. Ainsi il n'écrivait pas seulement pour l'imprimerie clantestine, mais encore pour la presse « légale », pour les revues de Pétersbourg signant sous divers pseudonymes — et il le faisait d'abord pour être plus indépendant, et vivre du fruit de son travail, mais aussi parce qu'il lui fallait une auditoire plus vaste, des sujets plus variés que ceux de la presse clandestine.

Il n'a jamais pris parti dans les divergences qui, tant de fois, partagèrent les révolutionnaires en groupes ennemis.

Plein de foi quand à l'idée socialiste en général, il est très sceptique sur les moyens de l'appliquer, qui ont été successivement consi-

dérés par les révolutionnaires comme une panacée universelle.

Ce scepticisme paralyse évidemment ses forces dans cette lutte souterraine, où nous ne pouvons adopter que des mesures et des modes d'action exclusifs.

Voilà pourquoi, en tant que conspirateur, il n'a jamais eu grande importance.

La fascination personnelle et irrésistible de sa personne a attiré au parti socialiste des adeptes nombreux sortis de toutes les classes, — surtout des jeunes gens. Mais, une fois qu'ils sont entrés dans le parti, Clémens est absolument incapable de les diriger vers un but déterminé. C'est ouvrage à d'autres.

Il ne faut pas croire qu'il manque de cette force de caractère par laquelle ou se rend maître des volontés des autres. Bien au contraire. Il possède naturellement la condition indispensable de ce pouvoir : le magnétisme de la personne. Il ne lui manque pas non plus la force de faire valoir ses idées personnelles quand il le faut.

Dénué de toute espèce d'ambition ou de vanité, il possède au plus haut point le rare courage de soutenir son opinion contre la passion universelle, quand elle lui semble déraisonnable.

Que de fois, je l'ai vu s'opposer seul au sentiment de tout le parti.

Mais il n'a ni l'esprit d'autorité ni la dureté d'âme qui naissent d'une foi passionnée, et qui sont nécessaires pour guider un groupe d'hommes à une aventure désespérée.

Voilà pourquoi il n'a pas rendu au mouvement révolutionnaire la centième partie des services que ses dons merveilleux faisaient espérer.

Avec son vaste esprit, son caractère noble, il pourrait être un de ceux qui guident une nation vers un avenir meilleur ; mais il est incapable de conduire une troupe de jeunes gens à la mort.

C'est le type achevé du *penseur* avec toutes ses qualités, tous ses défauts.

VALÉRIAN OSSINSKY

I

Je n'ai eu que peu d'occasion de le voir, car, prompt comme le vent des steppes, il parcourait toute la Russie, surtout le Midi, où étaient les principaux cercles auxquels il appartenait.

Moi, j'habitais toujours Pétersbourg.

C'est dans cette ville que je l'ai vu, quand il y vint passer trois ou quatre jours, avant de disparaître comme la foudre, et cette fois pour toujours...

C'était un moment dangereux.

Le général Mésentzeff venait d'être assassiné, en plein jour, sur une des places principales de la capitale, et ses meurtriers avaient disparu sans

laisser aucune trace. Comme l'événement était le premier de ce genre, il produisit une impression extrême.

Après la première minute d'abasourdissement, la police mit la ville sens dessus dessous, on fit des perquisitions innombrables et l'on arrêta en pleine rue quiconque parut suspect.

Le bruit courut, exagéré peut-être, que, dans les deux premiers jours, le nombre des personnes arrêtées atteignit un millier.

Il était très dangereux pour nous autres hommes illégaux de nous montrer dans la rue. Aussi fûmes-nous soumis à une torture, intolérable pour des gens habitués à la vie d'action, — à la « quarantaine ».

J'allai chez un de nos amis d'une fidélité à toute épreuve, que sa position élevée met au-dessus de tous les soupçons de la police, et je restai là, prisonnier, sans jamais sortir, pas même le soir.

C'était un ennui mortel.

J'écrivais un opuscule, et, quand je n'en pouvais plus, je lisais des romans français pour tuer le temps. — De loin en loin, quelques amis, touchés de mon sort, venaient me voir. Un jour ce fut Olga N.

Elle me dit que Valérian Ossinsky était à Pétersbourg. Je ne le connaissais pas personnelle-

ment, mais j'en avais tant entendu parler! — Il était bien naturel de désirer le voir, d'autant plus que ce serait un excellent prétexte pour rompre, au moins un jour, mon insupportable prison.

A la brune, je descendis dans la rue.

Elle était presque déserte, car la maison de mon ami était située aux portes de la capitale.

Néanmoins il fallait user des plus grandes précautions pour entrer, aussi bien que pour sortir, et je m'acheminai dans une direction opposée à celle que je devais prendre.

Après de nombreux détours, j'entrai dans une rue populeuse, je vis des cosaques à cheval, la pique en main, et je commençai à croiser, tous les cent pas, des espions, qui marchaient ou qui stationnaient.

Ils étaient bien aisés à reconnaître. Quel air embarrassé, quel regard soupçonneux et effrayé ils lèvent sur les passants. — Un œil un peu exercé ne peut s'y tromper.

Pourtant ceux-là étaient des espions de profession. Les autres, les espions *provisoires*, étaient autrement comiques.

C'était, on le voyait bien, de simples soldats travestis en bourgeois, ils se groupaient toujours en rang. Car, après avoir passé tant d'années au

service militaire, ils ne pouvaient s'habituer à la marche libre.

Ils avançaient par files. Ils étaient vêtus d'une façon burlesque. La hâte avait été si grande, que l'on n'avait pu leur procurer à chacun un habillement différent. Des bandes entières avaient les mêmes par-dessus, les mêmes pantalons. Quelques-uns s'étaient placé sur le nez des conserves bleues, grandes comme des roues de carrosse, afin de se donner l'air d'étudiants.

Le spectacle était si comique, qu'il était difficile d'y assister sans rire.

Après avoir passé en revue ces différentes bandes, je me dirigeai vers notre Cercle. En traversant une ruelle qui en est voisine, je levai la tête pour voir si j'apercevais une petite ombrelle de femme à certaine fenêtre bien connue.

C'était le signal que tout était tranquille. A la première alarme, l'ombrelle devait disparaître.

Elle y était. — Mais, comme je savais que la police avait eu vent de l'usage des signaux, et qu'elle observait attentivement toutes les fenêtres, quitte à tout remettre dans l'ordre ordinaire, après avoir opéré ses arrestations, je ne me contentai pas de cette observation pour aller de l'avant, et, après avoir fait plusieurs détours à droite et à gauche, j'entrai dans un lieu où j'étais certain de trouver des informations sûres, qui ne pouvaient éveiller

la défiance d'aucune police, fût-elle la plus perspicace du monde.

Ce lieu était... (j'en demande bien pardon à mes lectrices) une latrine publique.

Là, un signe convenu, imperceptible, que l'on changeait tous les matins, et deux fois par jour dans les moments de grand péril, voulait dire : *tranquillité parfaite.*

Il y était, je n'avais plus à douter.

Cependant « l'agence d'information », comme nous avions appelé cet endroit par plaisanterie, était encore éloignée de près de deux kilomètres de notre rendez-vous ; et, dans le trajet, je pouvais toujours attirer l'attention de quelque espion. Je n'ai jamais eu l'habitude de me retourner, c'est la chose la plus périlleuse qu'on puisse imaginer — car c'est le moyen le plus sûr d'attirer l'attention des espions.

La meilleure recette pour ne pas être filé, c'est de ne pas prendre garde à eux et de penser à autre chose.

Mais, cette fois, étant donné le temps exceptionnel, je ne pus m'empêcher, en croisant une belle femme, de la fixer dans les yeux et de me retourner, quand elle fut passée, comme pour la regarder par derrière.

Pas un espion à l'horizon.

J'étais à deux pas de mon but.

Je montai tranquillement l'escalier.

Je sonnai d'une façon convenue, et, aussitôt, on m'ouvrit la porte.

La salle était pleine de monde.

Sur la table de bois étaient alignées quelques bouteilles de bière, un plat de jambon et un autre de poisson salé. J'arrivais donc à propos : c'était un de ces petits « banquets », que, de temps en temps, les nihilistes se permettent, pour se remettre de la tension d'âme où ils vivent continuellement.

Cette fois, on voulait fêter l'arrivée d'Ossinsky. Pour lui, il n'était pas encore là.

Tout le monde était de bonne humeur. On m'accueillit très affectueusement, malgré ma rupture de consigne, et je m'unis à la joie commune. J'aimais beaucoup ces « banquets », car il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus absolument gai.

Tous ces hommes étaient des gens « illégaux » plus ou moins sérieusement compromis. Tous avaient à la ceinture des poignards et des revolvers chargés. Ils étaient prêts, en cas de surprise, à se défendre jusqu'au dernier souffle de leur vie. Mais, habitués à vivre toujours sous l'épée de Damoclès, ils avaient fini par n'y plus penser. — Peut-être même le péril latent rendait-il la joie plus expansive.

Les rires et les plaisanteries se croisaient d'un bout à l'autre de la salle. Dans les coins, un peu à l'écart, on causait par couples, à voix basse : c'étaient des amis nouveaux, ou de vieux compagnons qui s'abandonnaient à l'expansion de leurs sentiments communs.

Cette franchise est le caractère particulier de ces banquets ; et, de temps en temps, éclatait en bruyantes manifestations le traditionnel « bruderschaft » tudesque.

Ce besoin d'expansion, si naturel à notre peuple, lie, plus que la communauté du sang, des hommes en communion perpétuelle d'efforts, d'idées et de périls ; elle donne à ces rares réunions quelque chose de tendre, de poétique, un attrait extraordinaire.

II

Je demandai des nouvelles d'Ossinsky. On me dit qu'il était allé chez un de ses amis, mais qu'il allait bientôt venir.

Effectivement, une demi-heure après, il entra dans la chambre en portant sa main droite, étroitement gantée, à une casquette d'ordonnance à cocarde, qui lui servait de sauf-conduit.

J'allai au-devant de lui. Je lui pris les mains et je les tins un instant dans les miennes.

Je ne pouvais détourner les yeux de lui.

Il était beau comme le jour.

Svelte, bien proportionné, fort et flexible comme une épée. Sa tête blonde, un peu rejetée en arrière, roulait sur un cou fin et nerveux. Son front élevé, blanc, était marqué aux tempes de veines bleuâtres. Son nez régulier, bien en profil, paraissait l'œuvre d'un statuaire ; il donnait à sa physio-

nomie ce caractère de beauté classique qui est si rare en Russie. Deux petites moustaches et une barbiche élégante, d'un blond clair, encadraient une bouche bien dessinée, expressive, ardente. Cette figure d'Apollon était illuminée par des yeux très beaux, grands, bleus, intelligents, pleins du feu et de l'ardeur de la jeunesse.

Il venait de Kieff, sa résidence favorite, mais il avait passé par toutes les villes principales de la Russie méridionale.

Il avait visité tous les cercles révolutionnaires et nous en apportait de fraîches nouvelles.

Il était enthousiasmé au delà de toute expression du développement qu'avait pris en peu de temps la cause terroriste. Avec son imagination fiévreuse il s'exagérait la vérité et se promettait d'incalculables résultats. — Je ne réfutais pourtant pas ses espérances trop optimistes, car, quand il parlait, il n'était pas possible de résister à son éloquence fougueuse.

Ce n'était pas un bon orateur dans le sens ordinaire du mot. Mais il avait dans la parole une force qui naissait de sa foi profonde et cet enthousiasme contagieux qui, involontairement subjugue l'auditeur. Le ton de sa voix, l'expression de sa physionomie, ne persuadaient pas moins que ses paroles. Ses auditeurs se transformaient involontairement en alliés, et cherchaient à se

convaincre eux-mêmes pour être de son avis. En l'écoutant je compris la vérité de certains bruits qui couraient sur son compte.

*
* *

Le jour suivant Ossinsky vint me voir.

Trois ou quatre jours après je sortis de nouveau de ma cachette pour aller au Cercle. Mais je ne trouvai qu'un billet d'Ossinsky.

Il était reparti la veille pour Odessa.

Je ne l'ai plus jamais revu.

Au printemps de 1879, il fut arrêté à Kieff.

Son procès fut jugé le 5 mai 1879. L'accusation ne put relever contre lui aucune charge significative. Le seul acte qui entraînât la peine capitale fut d'avoir *porté la main à son revolver*, sans avoir pu le dégaîner. Mais le gouvernement savait bien qu'il avait dans les mains un des membres les plus influents du parti terroriste, et cela suffit pour entraîner sa condamnation.

Il reçut la nouvelle de sa sentence, le front haut, en soldat qu'il était.

Pendant les dix jours qui le séparaient de l'exécution, ni sa tranquillité, ni sa bonne humeur ne se démentirent. Il encourageait ses amis, et lui-même n'eut pas une seconde d'abattement. Quand sa mère et sa sœur vinrent le visiter, bien

qu'il sût que sa condamnation était confirmée par le gouvernement, il leur assura que sa peine était commuée.

Mais, à voix basse, il dit à sa sœur, — une enfant de seize ans, — qu'il mourrait probablement le lendemain, et qu'il fallait préparer sa mère à la mauvaise nouvelle.

La veille du supplice, il écrivit à ses amis une lettre que l'on peut considérer comme son testament politique.

Il y parlait peu de lui-même, mais il développait ses idées sur les plans à suivre, sur les erreurs à éviter. Cette lettre est comme une pierre qui scellera sa propre tombe. Le temps ne la détruira pas.

Le 14 mai au matin, il fut conduit au supplice avec deux de ses compagnons, Antonoff et Brantner.

Par raffinement de cruauté on ne lui banda pas les yeux et il dut contempler sur ses deux compagnons les atroces contorsions par où il allait passer lui-même. Bien que ce spectacle horrible n'eût pas prise sur sa volonté, sa nature physique se révolta. Et, en cinq minutes, la tête de Valérian devint blanche comme celle d'un vieillard. Mais le cœur resta indomptable.

Les vils gendarmes lui proposèrent à ce moment de demander son recours en grâce.

Il les repoussa dédaigneusement, et, refusant la main du bourreau, il monta seul d'un pas ferme les gradins de la potence.

Un prêtre vint lui présenter la croix. D'un mouvement de tête énergique, il témoigna qu'il ne reconnaissait pas plus le Maître du ciel que celui de la terre.

Alors les gendarmes ordonnèrent aux musiques militaires qui entouraient l'échafaud de jouer la « Komarinskaia » — une chanson joyeuse et obscène.

Quelques moments après, Valérian Ossinsky n'existait plus.

III

C'était un homme doué de toutes les qualités qu'il faut pour conduire en avant. Pas un organisateur. Il était trop sanguinaire pour prêter attention aux petites causes autant qu'aux grandes. Toutes les forces de son âme étaient toujours concentrées sur l'unique objet que lui désignait son instinct révolutionnaire. Il était toujours à l'avant-garde, combattant des causes à venir. Ainsi, en 1878, quand le terrorisme était encore dans les limbes, Valérian était déjà partisan du czaricide, et de l'introduction des programmes révolutionnaires, demandant franchement des réformes politiques.

C'était un homme d'action.

Tant que le mouvement se borna à la propagande, il se tint à part. Ce fut seulement à la fin de l'hiver 1877, quand on passa des paroles

aux actes, qu'il s'unit à la révolution et lui apporta le secours de sa fougueuse énergie.

Il possédait au plus haut degré cette puissance suprême de l'homme, la foi qui soulève les montagnes.

Et cette foi, il savait la communiquer à tous ceux qui l'abordaient. Aussi devenait-il naturellement l'âme de toutes les entreprises auxquelles il s'associait. Il n'y eut pas un seul mouvement révolutionnaire tenté dans la Russie du sud auquel il ne prît part. Son ami Stefanovitch, méridional comme lui, en a témoigné.

Personne ne pouvait être abattu quand Valérian Ossinsky était à ses côtés, car il enflammait tout de son enthousiasme et de son exemple. Il fut toujours le premier à se jeter au plus fort de la mêlée, et, dans toute entreprise, il prenait pour lui-même le poste le plus périlleux.

Son courage confinait à la témérité.

Étant encore petit garçon, à onze ans, il apprit que la maison d'un de ses voisins était assiégée par une bande de brigands fameux.

Ses parents n'étaient pas là. Il prit le fusil de son père et courut au secours. L'alarme était fausse et il retourna sans blessures. Ce petit fait donne idée du courage du futur terroriste. On pourra s'en faire une de son cœur chevaleresque, quand j'aurai

dit que ce voisin était un ennemi mortel de son père et de toute sa famille.

Je citerai un exemple de l'influence de sa parole, qui, par lui-même, n'a pas grande importance, mais qui est caractérisque : Valérian Ossinsky était un de nos plus fameux récolteurs de souscriptions.

Le parti révolutionnaire, surtout depuis que le terrorisme a été érigé en système, a d'immenses besoins d'argent; en trouver a toujours été une des fonctions les plus difficiles.

Dans cette science, Valérian Ossinsky n'eut pas de rivaux.

Ses succès financiers étaient redits de bouche en bouche et vraiment merveilleux.

Un gentilhomme ou quelque vieille dame avare étaient prodigues d'estime pour les révolutionnaires, pleins de sympathie pour les idées libérales, mais tenaient leur bourse étroitement fermée; ils mettaient au désespoir tous ceux qui leur conseillaient de donner une preuve plus efficace de leurs sentiments. Les plus habiles ne réussissaient pas à leur arracher plus de dix, ou vingt roubles; et ceux-là étaient les plus fortunés.

Mais si Valérian Ossinsky se présentait, le gentilhomme et la vieille avare dénouaient en soupirant les cordons de leur bourse, et en tiraient

qui cinq, qui dix mille roubles, qui davantage, vaincus, par cette jeunesse irrésistible, cette parole éloquente, cette physionomie attirante, ces manières douces et affables.

*
* *

Ce n'était ni un moraliste pédantesque ni un apôtre. C'était un soldat, un bras et un cœur forts. Il aimait le péril comme son élément naturel. Il était passionné pour la lutte et son excitation fébriles. Il aimait la gloire. Il aimait les femmes et il en fut aimé.

PIERRE KRAPOTKINE

I

Il n'est pas le chef du nihilisme, comme le croit toute l'Europe. Même il n'a eu sur notre mouvement révolutionnaire moderne, ni influence littéraire, — car depuis le temps qu'il est à l'étranger, il n'a jamais écrit une ligne en russe, — ni influence personnelle, — car, actuellement, en Russie, il n'est guère connu que de nom.

Ce fait pourra paraître étrange aux lecteurs. Il s'explique pourtant naturellement. Krapotkine est un réfugié, et tous les réfugiés politiques qui habitent les différentes villes de l'Europe, — soit séparément, soit par groupes, — n'ont pas la plus petite influence sur le mouvement révolutionnaire de leur pays.

La chose semble incroyable ; néanmoins, s'il ré-

fléchit un seul instant, un homme de jugement ne pourra refuser de reconnaître la vérité absolue de mes assertions.

Il suffit de prendre en considération deux choses : le caractère général du mouvement russe et la distance qui sépare la Russie des pays où peuvent se retirer les réfugiés. Ce sont la Suisse, la France, l'Italie, l'Angleterre. On ne peut se fier à la Prusse ni à l'Autriche.

Je citerai un seul fait : pour recevoir une lettre de Suisse et y répondre après un intervalle de quelques jours, il faut compter deux semaines. — Si l'on a un ordre — à supposer qu'on donnât des ordres — ou un conseil à envoyer, il faut deux semaines, ou au moins dix jours pour qu'il arrive à Pétersbourg. Or, en Russie, la lutte ne se livre plus comme il y a cinq ans sur le terrain des idées. C'est un combat à main armée, une guerre véritable, et tout le monde comprend qu'il faut se régler en pareil cas sur les mouvements de l'ennemi.

Supposons que l'on prépare une tentative contre la vie de l'empereur, le moindre changement d'heure, la route qu'il suit, les mesures qu'il prend pour sa sécurité personnelle, font immédiatement changer tout le plan d'attaque.

Quels ordres pourraient être envoyés de Londres, de Paris, de Suisse ?

Qui serait assez présomptueux pour se croire capable de donner ces commandements? Qui, assez sot pour leur accorder quelque importance?

Je suppose pour un instant qu'un général en chef eût voulu diriger la guerre de Turquie, de Pétersbourg. Qu'en penserait tout homme qui a une ombre de jugement? Et encore ce général aurait un avantage immense : il disposerait du télégraphe, tandis que nous sommes soumis, nous autres, à toutes les lenteurs de la poste.

Ainsi il est absolument impossible à un réfugié non seulement de rien diriger, mais encore de donner un conseil de quelque valeur à ceux qui luttent en Russie. Alors pourquoi les réfugiés seraient-ils informés à l'avance de tout ce qui se prépare en Russie? Afin, sans doute, que la lettre tombât entre les mains de la police? Pour augmenter les périls de cette lutte titanesque, comme s'ils n'étaient pas déjà suffisants?

Enfin, et ce fait est la conséquence du précédent : les réfugiés, même ceux qui étant en Russie ont pris une part active à toutes ces exécutions, *ne savent jamais rien* de ce qui se prépare en Russie. De temps en temps, par pure amitié, ils reçoivent quelque vague avertissement, mais jamais rien de précis sur le lieu, le temps, le mode d'exécution du projet.

A quoi bon communiquer un secret pareil,

même à son meilleur ami, pour défrayer une simple curiosité? Ce serait un délit, un acte déshonnête, et tout homme sérieux reprocherait tout le premier à son ami un acte semblable. Aussi des faits comme le meurtre d'Alexandre II, comme l'explosion du palais d'Hiver ont été pour les réfugiés *une surprise aussi grande que pour tout le monde.*

On le voit, l'influence politique des émigrés russes se réduit à *zéro.*

L'étranger n'est qu'un lieu de repos, une île, pour tous ceux dont la barque a chaviré sur les eaux furieuses.

Jusqu'à ce qu'ils aient reconstruit leur navire et dirigé sa course vers les plages natales, les réfugiés sont de pauvres naufragés, qui peuvent être aussi braves que jamais, mais qui n'ont qu'à se croiser les bras, en regardant d'un œil d'envie le pays où l'on lutte, où l'on meurt, où l'on vainc, tandis qu'eux, tristes et inutiles, étouffent dans une inaction forcée, étrangers à tout, au sein d'un monde étranger.

II

Krapotkine est un des plus vieux réfugiés. Voilà douze ans qu'il habite continuellement à l'étranger et qu'il n'a pris aucune part au mouvement révolutionnaire russe. Néanmoins, c'est une des plus illustres figures de notre parti, et, à ce titre, je veux parler de lui.

Il appartient à la plus ancienne aristocratie russe.

La famille des princes Krapotkine est une de celles qui descendent, en ligne droite, des vieux princes feudataires de l'antique maison royale de Rurik.

C'est pour cela que, dans le cercle des *tchiaikovzi*, auquel il appartenait, on lui disait souvent, en plaisantant, qu'il avait plus de droits au trône de Russie que l'empereur Alexandre II, — lequel n'était qu'un Tudesque.

Il fit ses études au Collège des Pages, où ne sont admis que les fils de l'aristocratie impériale. Il les termina en 1861 et remporta le grand prix; mais, toujours attiré par la science, au lieu d'entrer au service de la cour, il alla en Sibérie pour se livrer à des travaux géologiques.

Il y demeura quelques années, prenant part à des expéditions scientifiques, et en rapporta ces vastes connaissances qu'il utilisa plus tard comme collaborateur de M. Elysée Reclus. Il visita même la Chine.

De retour à Pétersbourg, il fut élu membre puis secrétaire de la Société de Géographie. Il publia des travaux très remarqués dans le monde scientifique, et, finalement, entreprit un grand ouvrage sur les glaciers de Finlande.

Une pétition de la Société de Géographie le fit autoriser à continuer cet ouvrage, alors qu'il était déjà enfermé dans une forteresse. Comme il ne pouvait absolument se soustraire à la nécessité de faire du service à la cour, il fut chambellan de l'impératrice et reçut quelques décorations.

En 1871 ou au commencement de 1872, je ne me souviens plus, il fit un voyage à l'étranger.

Il visita la Belgique, la Suisse, où, en quelque temps, l'Internationale avait pris un développement si considérable.

Ses idées, qui étaient certainement avancées,

se marquèrent là au coin définitif. Il se fit internationaliste et adopta les idées les plus extrêmes du parti, dont il a toujours été depuis le fervent défenseur.

De retour dans sa patrie, il entra dans un cercle révolutionnaire inspiré des mêmes idées — le cercle des *tchiaikovski*, et, en 1872, proposé comme membre, il fut élu à l'unanimité.

C'est lui qui fut chargé de rédiger le programme du parti et les statuts d'organisation. On les retrouva plus tard dans ses papiers..

Pendant l'hiver de 1872, il commença ses conférences sur l'histoire de l'Internationale. Ce n'était que le développement des idées socialistes et révolutionnaires, basé sur l'histoire de toutes les révolutions populaires modernes. Ces conférences, où il savait joindre à la profondeur des pensées une clarté et une simplicité d'exposition qui les rendaient accessibles aux esprits les moins cultivés, excitèrent un vif intérêt parmi les ouvriers du district d'Alexandre-Newsky. Ils en parlèrent à leurs compagnons d'atelier; bientôt le bruit s'en répandit dans toutes les fabriques et vint, naturellement, aux oreilles de la police, qui voulut à tout prix mettre la main sur le fameux Borodin, (car c'était sous ce nom supposé que Krapotkine avait fait ses conférences).

Peines perdues! Depuis deux mois l'orateur

avait terminé ses leçons. Il ne se montrait plus dans le local surveillé, et il préparait une tournée de propagande dans les campagnes, en qualité de peintre ambulant, car, à sa rare érudition, il joint un réel talent artistique.

Mais la police russe réussit à débaucher un ouvrier, qui consentit à se faire espion et à arpenter les principales rues de la ville, espérant, un jour ou l'autre, rencontrer le fameux « Borodin ».

Cela lui réussit.

Au bout de quelques mois il le croisa à Gotini-Dvor, sur la perspective de Newsky, et il le désigna à la police.

Le supposé Borodin fut arrêté.

D'abord il refusa de dire son vrai nom, mais cela ne servit à rien. Quelques jours après, la propriétaire de la maison où il avait loué une chambre vint déclarer qu'un de ses locataires, le prince Krapotkine, avait subitement disparu.

On la confronta avec le supposé Borodin. Elle le reconnut, et Krapotkine fut obligé de décliner son identité.

Grande fut l'émotion produite à la cour par l'arrestation d'un personnage si considérable.

L'empereur même en fut ému à tel point, que, passant à Karakoff, dont le gouverneur était un cousin de Pierre, Alexis Krapotkine (on l'a tué en 1879), Alexandre II se montra très impoli et

demanda brusquement au gouverneur s'il était bien vrai que Pierre fût son cousin.

Krapotkine passa trois ans dans la forteresse de Pierre et Paul. Au commencement de 1876, par ordre du médecin, il fut transféré à l'hôpital Nicolas, car la prison avait ruiné sa santé, naturellement frêle. Il ne pouvait plus manger, ni se mouvoir. — Au bout de quelques mois il allait mieux, mais il fit tous ses efforts pour dissimuler sa convalescence. Il se traînait d'un pas mourant, parlait à voix basse, comme si ouvrir la bouche fût devenu un effort au-dessus de ses forces. Il avait un but. Une lettre de ses amis l'avait averti que l'on organisait son évasion. Comme la surveillance était beaucoup moins rigoureuse à l'hôpital qu'à la forteresse, il fallait à tout prix prolonger son séjour.

En juillet 1876, la fuite fut exécutée d'après le plan de Krapotkine lui-même. Je la raconterai dans un de mes récits suivants, car c'est un chef-d'œuvre de résolution et de précision.

III

Quelques semaines après, Krapotkine était déjà à l'étranger.

C'est de ce moment que date son activité révolutionnaire. Il s'est uniquement occupé de socialisme européen. C'est sur ce terrain seulement qu'il pouvait trouver l'occasion de développer ses éminentes qualités d'homme politique. Ces dons le rendent particulièrement apte aux vastes luttes publiques; ils s'étioleraient dans les souterrains d'une société secrète.

Il manque de cette flexibilité d'esprit, de cette faculté de se conformer aux circonstances, à l'heure et à la vie pratique qui sont indispensables à un conspirateur.

C'est un pionnier ardent de la vérité, un chef d'école, ce n'est pas un homme pratique. A tout prix il veut faire prévaloir certaines idées, bien plus qu'atteindre un but pratique.

Il est trop exclusif, trop rigide dans ses convic-

tions théoriques. C'est pourquoi il a toujours cru impossible de collaborer à un des nombreux journaux révolutionnaires qui se publient en langue russe à l'étranger et à Pétersbourg.

Il était toujours en divergence sur quelque point, et ne voulait pas en démordre d'une ligne.

Je doute qu'il soit capable d'être le chef ou l'organisateur d'un parti dont la conspiration est l'unique moyen d'action. Car, dans la grande lutte révolutionnaire, la conspiration est comme la *guerilla* dans une lutte militaire. Les hommes sont peu nombreux, il faut donc savoir les utiliser tous; le terrain est étroit, il faut donc en tirer profit. Un bon guerillero est précisément celui qui sait profiter de tous les accidents du terrain et de la fortune.

L'élément naturel de Krapotkine, ce n'est pas la guerilla, c'est la *bataille rangée.*

Il serait l'organisateur désigné d'un vaste mouvement social, si les conditions du pays le permettaient.

C'est un agitateur sans pareil.

Doué d'une parole facile et pressante, il devient subitement passionné quand il monte à la tribune. Comme tous les véritables orateurs, il a la faculté d'improvisation en face de la foule qui l'écoute.

Cet homme se transforme à la tribune.

Il tremble d'émotion, sa voix vibre avec un accent de conviction qui ne peut tromper ni être imité. On sent qu'il ne parle pas des lèvres, mais avec tout son être. Ses discours, qui ne sont pas d'un orateur du premier ordre, produisent une impression immense, car la passion, quand elle est poussée à ce point, se communique et électrise l'auditoire.

Lorsqu'il descend, pâle et tremblant, de la tribune, la salle entière retentit d'applaudissements.

Il n'est pas moins redoutable dans les discussions privées.

Peu, aussi bien que lui, savent convaincre et gagner l'adversaire à leur opinion. Comme il est très versé dans la science historique, spécialement dans tout ce qui se rapporte aux mouvements populaires, il se sert merveilleusement du vaste cercle de ses connaissances, pour avancer ou soutenir ses assertions. Ses analogies et ses exemples sont aussi imprévus qu'originaux. Sa parole tire de là une force de persuasion extraordinaire, encore augmentée par la simplicité, l'évidence de son exposition, qu'il doit sans doute à de profondes études mathématiques.

Ce n'est pas un fabricant de volumes. Exception faite de ses travaux scientifiques, il n'a pas écrit un seul livre de longue haleine. C'est un excellent journaliste : ardent, spirituel, logique.

Mais, dans tous ses écrits, il reste, et avant tout, un agitateur.

A ces talents il joint une activité surprenante et une telle rapidité de travail, qu'il a étonné un autre maître de besognes promptes : Élysée Reclus.

*
* *

C'est un homme sincère et franc s'il en fut jamais.

Il dit toujours la pure vérité, sans aucun égard pour l'amour-propre de son interlocuteur, et sans souci d'aucune considération. C'est là le trait dominant et le plus sympathique de son caractère. On peut se fier absolument à sa parole. Sa sincérité paraît toutes les fois que, dans l'ardeur d'une discussion, se présente subitement à son esprit une considération nouvelle qui l'embarrasse. Aussitôt il s'interrompt et demeure un instant recueilli, puis il se met à penser tout haut reprenant successivement son opinion et celle de son adversaire. D'autres fois il discute avec lui-même, mentalement, et, au bout d'un instant de silence, il dit en souriant à son adversaire étonné : « Vous avez raison. »

Cette sincérité absolue fait de lui le meilleur des amis. Elle donne un prix particulier à ses louanges et à son blâme.

DÉMÉTRIUS LISOGUB

I

Au mois de décembre 1876 j'assistais un jour à une de ces réunions dites « assemblées d'étudiants » qui sont un des meilleurs modes de propagande dans la jeunesse.

Ces assemblées sont très sévèrement interdites, bien entendu. Mais, tel est l'abîme qui sépare la société du gouvernement, qu'elles ont été tenues et se tiennent de tout temps, même aux époques où la terreur blanche semble recrudescente.

Elles sont très nombreuses, presque publiques et d'ordinaire très bruyantes.

Le péril qu'on y court leur donne, au sentiment de la jeunesse, un intérêt spécial et les

discussions lui empruntent ce caractère passionné, qui contribue tant à changer une idée en arme de guerre.

Quant à l'assemblée dont je parle, elle était peu nombreuse et très tranquille. Le projet du débat avait été mis tant de fois en question : il s'agissait de donner une organisation unique à tous les cercles clandestins fréquentés par la jeunesse.

Le but était si évidemment irréalisable, à cause de la grande diversité des cercles d'étudiants, que l'on pouvait considérer le projet comme mort-né. Les promoteurs mêmes de la réunion en semblaient à demi convaincus. Aussi la discussion traînait en longueur et ne présentait aucun intérêt.

Parmi le petit nombre de ceux qui étaient là, un jeune homme savait réveiller l'attention générale.

De temps en temps il lançait une observation qui était toujours spirituelle et légèrement moqueuse.

Il était grand, pâle, de tournure un peu grêle. Il portait une barbe longue qui lui donnait un air d'apôtre. Il n'était pas beau, mais on ne peut imaginer rien de plus doux que le regard de ses deux yeux bleus, grands, voilés de cils longs, rien de plus attirant que son petit sourire à demi enfantin. Sa voix sympathique, un peu

lente, toujours au même diapason, caressait l'oreille comme les notes d'une chanson fredonnée.

Il était vêtu pauvrement.

Bien que sévit l'hiver russe, il portait une jaquette de toile à grands boutons de bois, maintes fois levée. Un méchant gilet de drap, tout usé, lui montait jusqu'au cou. Son pantalon, de ton clair, se montrait sous la ligne noire de son gilet toutes les fois qu'il se levait pour dire une parole.

Quand l'assemblée se sépara et que les assistants s'en allèrent, non pas tous ensemble, mais par groupes de trois ou quatre personnes, comme c'est, en pareil cas, l'usage en Russie, nous sortîmes, mon ami et moi, avec l'inconnu.

J'observai qu'il n'avait qu'un maigre paletot, un vieux cache-nez rouge et une casquette de cuir. Il ne portait pas le traditionnel *plaid* des nihilistes, bien que la température dût être descendue à une vingtaine de degrés au-dessous de zéro.

Après avoir salué d'un signe de tête mon ami, qu'il connaissait évidemment un peu, l'étranger prit sa route, presque en courant pour se réchauffer, et, au bout d'un moment, il disparut dans le lointain.

— Qui est-ce ? demandai-je à mon ami.

— C'est Démétrius Lisogub, répondit-il.

— Lisogub de Tchernigov?

— Lui-même.

Je me mis involontairement à regarder dans la direction où avait disparu cet homme, comme pour rechercher ses traces.

Ce Lisogub était un millionnaire.

Il avait un immense patrimoine dans une des meilleures provinces de la Russie : des terres, des maisons, des forêts. Mais il vivait plus pauvrement que le dernier de ses intendants, car il consacrait tout son argent au parti.

II

Deux ans après je le rencontrai de nouveau à Pétersbourg comme membre de la même organisation révolutionnaire.

C'est une relation de famille pour les hommes du parti.

Je ne dirai pas que Démétrius Lisogub était l'homme le plus pur, le plus idéal que j'aie connu, ce serait trop peu quand il s'agit de lui.

Mais je dirai que, dans tout notre parti, il n'y eut pas, il ne put y avoir un homme, qui, par la beauté idéale du caractère, le surpassât jamais.

Le fait du sacrifice total de ses immenses richesses est le plus petit éloge de sa vertu. Il y a dans notre parti beaucoup d'hommes qui ont fait de même, — il n'y a pas un second Démétrius Lisogub.

Sous une apparence tranquille, placide comme

un ciel serein, il cachait une âme pleine de feu, d'enthousiasme, d'ardeur. Ses convictions étaient sa religion; il leur consacrait non seulement toute sa vie, mais, ce qui est plus difficile, toutes ses pensées.

Il n'avait d'autre préoccupation que de servir sa cause. Il n'avait pas de famille. Il n'a aimé aucune femme. Son économie était poussée si loin, que ses amis devaient intervenir afin qu'il ne se tuât pas de privations.

A toutes les remontrances il répondait, comme s'il eût prévu sa fin prématurée :

« — Oh! ma vie ne sera pas longue. »

Elle ne fut pas longue, en effet...

Son souci de ne pas soustraire un sou à la cause était tel, qu'il ne se permettait jamais de prendre un omnibus.

Je ne parle pas des voitures, qui coûtent si bon marché, que tout ouvrier, chez nous, s'en paye le dimanche.

Je me souviens qu'un jour il me montra deux objets qui faisaient partie de sa toilette de gala. Il les mettait lorsque, par suite de sa haute position, il était obligé de faire une visite au gouverneur de Tchernigov, ou à un des chefs de la police.

C'était une paire de gants et *un claque.*

Les gants étaient d'une couleur très délicate, gris cendré, ils semblaient achetés de la veille. Il

me dit pourtant qu'il les possédait depuis trois ans, et il me conta en souriant les petits artifices grâce auxquels il leur conservait cette éternelle fraîcheur.

L'histoire du chapeau était un souci autrement sérieux. Le ressort était brisé depuis un an et Lisogub remettait le dessein de le faire remplacer d'un jour à l'autre, trouvant toujours qu'il avait mieux à faire de son argent.

En entrant dans le salon, pour jouer le grand seigneur, il tenait son claque sous son bras, mais il avait dans sa poche l'éternelle casquette de cuir qu'il portait hiver et été. Quand il sortait dans la rue, il faisait quelques pas, la tête découverte, feignant de réparer l'ordonnance de sa coiffure, puis, — après s'être assuré que personne ne le regardait, — il tirait la fameuse casquette de sa poche.

Et pourtant sa fortune, qu'il conservait avec ces soucis d'Harpagon, empoisonnaient sa vie, le torturait, le damnait.

Avec son cœur passionné et son âme amoureuse de sacrifice il souffrait immensément de demeurer les mains à la ceinture, simple spectateur des luttes et du martyre de ses meilleurs amis.

Il était soumis à une surveillance rigoureuse, et sa participation au mouvement révolutionnaire avait été dénoncée par ses parents.

Ils espéraient, s'ils le faisaient condamner, hériter de sa fortune, et Démétrius ne pouvait faire un pas, sachant que son action priverait le parti de secours indispensables. Ainsi la fortune était pour lui le boulet attaché à la jambe du galérien, qui l'empêche de se mouvoir.

Cette inaction involontaire n'était pas seulement un chagrin, pis que cela, un tourment cruel pour cet homme qui joignait l'ardeur d'un guerrier à celle d'un prêtre, — c'était de plus un sujet de profondes souffrances morales. Car, avec sa modestie sublime, il ne s'attribuait aucun mérite à avoir, ce qui lui semblait la chose la plus naturelle du monde, renoncé à toutes ses richesses, et accepté une vie de privations.

Féroce envers lui-même, comme un juge cruel qui ne veut pas entendre raison et se refuse à considérer autre chose que le délit pur et simple, il traitait de honteuse son inaction, qui n'était qu'une abnégation de plus.

Cet homme qui sacrifia ses aspirations personnelles pour soutenir pendant un an et demi le parti presque tout entier, cet homme, dont les qualités morales inspiraient une admiration sans limites à tous ceux qui le connaissaient, dont la présence seule honorait un parti — cet homme-là se considérait comme le dernier des derniers!...

De là une incurable tristesse qui ne l'abandon-

nait jamais, qui perçait dans toutes ses paroles, malgré le ton de mélancolie burlesque qui lui était ordinaire.

Et cette croix, qui pesait sur lui comme un écrasement, il la porta toute sa vie, sans se révolter un seul jour contre son cruel devoir.

Il était bien malheureux.

*
* *

C'est à Odessa qu'il fut arrêté, en août 1878, dénoncé par son intendant Drigo.

Cet homme avait été son ami. Il le trahit par ce que le gouvernement promit de lui abandonner ce qui restait du patrimoine de Lisogub : A peu près cent mille livres.

Bien que l'on fût en pleine terreur blanche et que le procès dût être jugé à Odessa, où sévissait le héros de Sébastopol et de Plevna, l'infâme comte Totleben, assassin et concussionnaire, personne ne prédisait à Lisogub, comme le plus grave des châtiments, que la déportation en Sibérie, ou, peut-être, quelques années de travaux forcés.

Son délit était tout simplement d'avoir dilapidé sa fortune, on ne savait comment.

Mais le témoignage de Drigo ne laissait subsister aucun doute pour les consciences si impressionnables d'un tribunal militaire.

Au milieu de la consternation universelle Démétrius Lisogub fut condamné à mort.

Des témoins oculaires ont dit qu'il écouta sa sentence la bouche ouverte, tant fut grand son émerveillement.

On lui propsa de sauver ses jours en signant un recours en grâce. Il refusa dédaigneusement.

Le 8 Août 1879 il fut conduit au supplice, sur la charrette des condamnés, avec ses deux compagnons Tchiubaroff et Davidenko.

Ceux qui le virent passer dirent qu'il était tranquille, plein de sérénité, et que son doux sourire errait encore sur ses lèvres, tandis qu'il encourageait ses deux compagnons.

Il avait enfin réalisé son désir ardent de se sacrifier à la cause. Ce fut peut-être le meilleur moment de sa vie...

*
* *

Stefanovitch est l'organisateur; Clémens le penseur; Ossinsky le guerrier; Krapotkine l'agitateur.

Démétrius Lisogubé le saint.

HESSA HELFMAN

C'était une de ces héroïnes anonymes, une de ces ouvrières obscures, qui se sacrifient tout entières à leur cause, sans rien réclamer pour elles-mêmes.

Elles acceptent le plus ingrat de tous les rôles ; elles se sacrifient pour les plus humbles besognes.

Elles ont prêté leur nom pour une correspondance ; elles ont donné asile à un inconnu ; elles ont porté un paquet sans savoir ce qu'il contenait.

A celles-là les poètes ne dédient pas de vers. L'histoire n'écrit par leurs noms dans les annales. Pour elles la postérité n'a pas de reconnaissance.

Pourtant, sans leur concours, le parti n'existerait pas. Toute lutte deviendrait impossible.

Mais voilà que le hasard choisit une de ces ouvrières obscures, pour l'arracher à la profonde obscurité où elle pensait consumer sa vie, et la porte si haut, si haut, que sa renommée devient universelle.

Et alors tous les regards se fixent sur celle qui semblait si modeste. On découvre en elle des traits d'une grandeur d'âme, d'une abnégation, d'un courage tels, qu'ils forcent l'admiration des plus hardis.

Voilà à peu près l'histoire d'Hessa Helfman.

*
* *

Je n'ai pas eu l'occasion de la connaître personnellement.

Si je commets un infraction à mon engagement de parler seulement de ceux que j'ai fréquentés, je ne le fais pas à cause de la renommée d'Hessa, mais à cause de ses qualités morales dont sa réputation me donne une bonne occasion de parler.

Je pense que le lecteur m'en saura gré. Car cette figure simple, sympathique, peut donner une meilleure idée de notre parti qu'un type de force exceptionnelle. Quand on veut acquérir la notion juste de la flore d'un pays on n'her-

borise pas dans les jardins, mais dans la campagne.

*
* *

Hessa Helfman naquit d'une famille juive très-fanatique — phénomène inconnu dans les pays où la civilisation a fait disparaître les hainès religieuses, mais très fréquent en Russie.

La famille de Hessa considérait comme une abomination tout ce qui venait des chrétiens, sans excepter leur science, qui enseignait à mépriser la religion des ancêtres.

Hessa, frappée par les idées nouvelles, ne put supporter ce joug.

Elle quitta la maison de ses parents, emportant, pour tout souvenir la malédiction d'une bande fanatique qui l'aurait vue bien plus volontiers morte qu'en fraternité avec les « goï ».

La jeune fille se retira à Kieff, où elle vécut de son aiguille.

Vint l'année 1874.

Le vent révolutionnaire prit la petite couturière juive dans son tourbillon, et l'emporta.

Elle fit connaissance de quelques femmes venues de Zurich, qui figurèrent plus tard dans le procès des *cinquante*, et qui l'attirèrent dans le parti.

Son rôle fut des plus modestes. Elle prêta son adresse pour les correspondances révolutionnaires. Mais, quand la conspiration fut découverte, ce « délit » entraîna pour elle ni plus ni moins que deux années de prison préventive et une condamnation à deux autres années de détention, dans le château de Litovsky.

Dans la prison Hessa retrouva quatre ou cinq détenues qui avaient participé au même mouvement, et qui, pour la première fois, l'initièrent véritablement aux idées socialistes. Elle s'y donna tout entière, corps et âme.

Elle ne put pourtant pas mettre ses idées en pratique, car, sa peine achevée, au lieu de la laisser en liberté, la police l''interna dans une province du Nord, où elle resta jusqu'à la fin de 1879.

Profitant alors de la négligence de ses surveillants, elle se sauva à Pétersbourg.

Là, pleine de l'enthousiasme qui avait grandi en elle pendant cette longue détention, elle se jeta ardemment dans la lutte, désireuse d'assouvir cet immense besoin de dévouement à la cause, qui était devenu chez elle une frénésie.

Toujours énergique et joyeuse, elle se contentait de peu, pourvu qu'on l'utilisât.

On l'employa à tout, comme facteur, comme messager, comme sentinelle, et souvent les beso-

gnes étaient si rudes, qu'elles auraient dépassé les forces d'une femme du peuple.

Que de fois elle rentra chez elle au petit matin, exténnuée, à bout d'efforts, après avoir porté pendant quatorze heures, dans tous les coins de la capitale, les lettres et les proclamations du comité exécutif !

Le jour suivant, elle se levait pour recommencer sa besogne.

Elle était toujours prête et prompte au service de quiconque la demandait, sans souci de la fatigue à braver.

Elle ne songeait jamais à elle-même.

Pour donner une idée de la force morale et du dévouement illimité de cette femme simple, peu instruite, je veux raconter les derniers services qu'elle rendit à la cause révolutiontionnaire.

Son mari — Nicolas Kolotkevitch — un des membres les plus connus et les plus estimés du parti terroriste — fut arrêté au mois de février. Il était menacé d'une condamnation capitale.

Hessa demeura dans les rangs des combattants, maîtrisant sa douleur !... Enceinte de quatre mois, elle accepta la charge terrible d'être gardienne du local où l'on fabriquait les bombes de Kilbatchietch, et elle resta là jusqu'à ce que, le 13 mars, elle fût de nouveau arrêtée.

Le jour du jugement, elle comparut gaie et riante devant le tribunal qui allait l'envoyer à la potence. Ce qui rendit sa condamnation plus horrible c'est qu'il lui fallut attendre quatre mois le supplice. Elle supporta cette torture pendant cette éternité, sans une heure de découragement.

Le gouvernement qui n'avait pas osé la prendre, de peur d'exciter l'indignation de l'Europe, chercha à profiter, de sa position pour lui arracher des révélations. C'est pour cela que l'on prolongea cette torture morale, jusqu'au moment où elle aurait mis sa vie en péril ; et on ne commua la peine qu'une semaine avant l'accouchement. Elle mourut dans sa prison le 13 février 1882.

VERA ZASSULITCH

On aurait beau feuilleter l'histoire, on trouverait difficilement, et peut-être on ne trouverait pas un autre nom qui ait acquis d'un seul coup une si universelle célébrité.

Absolument inconnu la veille de l'attentat, en peu de mois, ce nom fut dans toutes les bouches, il enflamma tous les cœurs généreux et devint comme un synonyme d'héroïsme et de sacrifice.

La femme qui fut l'objet de cet enthousiasme s'est obstinément soustraite à la gloire. Elle a fui les ovations, et, depuis qu'elle habite l'étranger, où elle pourrait se montrer ouvertement, sans aucun péril, elle reste cachée dans la foule, elle n'a jamais voulu sortir de son incognito.

A défaut de renseignements exacts, on s'est

jeté dans les conjectures. Quel était donc cet être extraordinaire et mystérieux? se demandaient ses nombreux admirateurs.

Et chacun se la représentait à son bon plaisir.

Les âmes sentimentales l'imaginaient comme une jeune fille poétique, douce, exaltée à la façon d'une martyre chrétienne, tout abnégation et amour.

Ceux qui penchaient plutôt vers le radicalisme, se figuraient la Némésis des temps modernes, le revolver dans une main, le drapeau rouge dans l'autre, avec des phrases déclamatoires dans la bouche, — terrible d'ailleurs, et altière comme l'image même de la révolution.

Les uns et les autres se trompent profondément.

Zassulitch n'a rien de l'héroïne d'une tragédie pseudo-radicale, rien d'une vierge extatique et éthérée.

C'est une femme forte, robuste, et qui, à première vue, bien que de stature moyenne, semble de haute taille.

Elle n'est pas belle. Ses yeux seuls sont splendides : très grands, bien taillés, longs de cils, d'un gris qui tourne au sombre quand elle s'exalte. — L'expression en est pensive, un peu triste à l'ordinaire. Quand elle s'enthousiasme — ce qui n'est pas rare — les prunelles brillent

comme deux lampes; elles étincellent quand elle plaisante, ce qui arrive souvent. Le moindre changement d'âme se reflète dans ces yeux expressifs.

Le reste de la physionomie est très ordinaire : le nez un peu long, les lèvres minces, la tête forte, coiffée de cheveux presque noirs.

Sa mise est très peu soignée. Elle n'y pense pas. Elle est sans souci de tous les petits soins que prennent les femmes pour se faire belles. Elle est trop distraite, trop plongée dans ses pensées, pour s'occuper continuellement de cette chose qui l'intéresse si peu.

Mais une réalité qui, moins encore que son extérieur, correspond à l'idée d'une jeune fille éthérée — c'est sa voix.

Elle commence à parler sur le ton de tout le monde, mais cela ne dure pas.

Dès que la conversation s'anime, cette voix s'élève. Elle parle aussi fort que si son interlocuteur était sourd, ou à vingt mètres de distance. — Malgré tous ses efforts Vera Zassulitch n'a pu se défaire de cette habitude. Elle est si distraite qu'elle s'oublie tout d'un coup en dépit des plaisanteries de ses amis et des serments qu'elle se fait, de parler comme tout le monde, pour ne pas attirer l'attention.

Dans la rue, si le sujet que l'on traite est intéressant, tout d'un coup elle crie, en accompa-

gnant ses paroles de son geste favori, un mouvement répété de la main droite, qui tranche l'air énergiquement, comme un coup de sabre.

*
* *

Pourtant, sous ces dehors de simplicité rude et peu poétique, se cache une âme pleine de la plus haute poésie, fougueuse, puissante, riche de haine et d'amour.

Vera est très réservée, et pourtant, ce qui paraît en contradiction, parle très volontiers, discourt de tout.

Elle n'admet que peu de gens dans son intimité. Je ne dis pas cette intimité superficielle qui est le résultat de l'estime et de la confiance réciproques — chez nous la règle des relations. — Il s'agit ici de cette autre intimité qui consiste dans l'échange des pensées les plus secrètes.

Elle est incapable de l'amitié spontanée des âmes jeunes et inexpérimentées. Elle procède avec circonspection, ne cherchant jamais à suppléer par l'imagination au défaut d'observation positive.

Elle a peu d'amis, ce sont presque tous de vieilles connaissances ; confinée dans ce coin de relations, Vera est séparée du reste des hommes comme par une barrière infranchissable.

Elle vit beaucoup de la vie intérieure. Elle est

très sujette à une maladie particulière aux Russes. Cela consiste dans une ulcération du cœur, un approfondissement de ses replis les plus secrets, dans une espèce de dissection d'âme, dans une recherche de défauts, souvent imaginaires, toujours exagérés.

De là proviennent pour elle des humeurs noires, qui l'assaillent de temps en temps, — comme le roi Saül, — et la dominent pour des jours et des jours, sans que rien puisse la dissiper.

Alors elle devient distraite, elle évite toute société, et, pendant des heures entières elle marche dans la chambre, absorbée dans ses pensées.

Ou bien elle fuit la maison pour aller chercher le seul remède qui la guérisse : la nature impassible et imposante, qu'elle aime, qu'elle entend avec le sentiment profond d'une âme vraiment poétique.

Et pendant des nuits entières, jusqu'au lever du soleil, il lui arrive d'errer, seule, dans les montagnes sauvages de la Suisse, ou au bord de ses lacs immenses.

*
* *

Elle a d'elle-même ce mécontentement sublime, résultat d'un idéalisme illimité, qui engendre de grandes choses.

C'est le trait dominant de son caractère.

Sa dévotion à la cause socialiste, qui date de sa jeunesse, l'a conduite à une conception si élevée des devoirs, qu'il faut désespérer de toucher ces sommets. Tout lui semble infime.

Une de ses amies, madame X..., le peintre dont j'ai parlé plus haut, femme très intelligente, très spirituelle, qui connaissait déjà Zassulitch depuis dix ans, lui dit, une semaine après son acquittement, comme elle la voyait en proie à ses humeurs noires :

« — Vera voudrait tirer sur les Trépoff tous les jours, ou, au moins, une fois par semaine. Comme c'est impossible, elle se ronge le cœur. »

Et madame X... prouvait à Zassulitch que ce n'est pas coutume de se sacrifier tous les dimanches, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il faut se mettre la paix au cœur et faire comme tout le monde.

Vera essayait, mais elle ne guérissait pas.

Son tourment n'a rien de commun avec ces ambitions qui portent à se mettre au-dessus de tous. Avant que son nom fût devenu si célèbre, et depuis, lors de son dernier voyage en Russie, Vera s'est acquittée des fonctions les plus humbles : compositrice dans une imprimerie, maîtresse d'hôtel, femme de chambre, dans un nid de conspirateurs, etc.

Elle accomplissait tous ces travaux avec un soin et une diligence irréprochables. Mais cela ne lui mettait pas le cœur en paix.

Je me souviens qu'un jour en me racontant son procès, elle me dit :

« — Quand je reçus du président de la cour la nouvelle de mon acquittement, je n'éprouvai pas de joie, mais un immense étonnement, auquel, subitement, succéda un sentiment de tristesse. Je ne pus alors m'expliquer cette émotion. Je l'ai comprise depuis. Si j'eusse été condamnée, par force majeure, je n'aurais pu rien faire de plus pour le parti, et la pensée d'avoir tenté tout ce qui était en mon pouvoir m'aurait consolée. Mais libre, il fallait chercher quelque autre chose à faire et ce n'est facile ! »

Ce petit raisonnement, qui m'est resté gravé dans la mémoire, résume mieux le caractère de Vera que ne feraient des pages de commentaires.

*
* *

Une modestie unique, incomparable, est une autre manifestation de son idéalisme absolu. C'est la marque d'une âme d'élite chez qui l'héroïsme naturel, logique, se montre sous une forme divinement simple.

Au milieu de l'enthousiasme universel et de

ces adorations profondes, Zassulitch a conservé toute la simplicité de manières, toute la candeur d'âme qui la distinguaient avant que sa tête eût été ceinte d'une glorieuse et immortelle auréole. Cette gloire qui aurait fait tourner la tête au plus grave stoïcien la laisse froide, indifférente, à un point de détachement qui semblerait incroyable, s'il n'était attesté par tous ceux qui l'ont approchée.

C'est un fait, peut-être unique dans l'histoire du cœur humain, et qui, à lui seul, suffit pour démontrer la profondeur de ce caractère. Vera puise toute sa force d'exécution en elle-même, sans jamais s'aider d'une inspiration étrangère, ou extérieure.

Ayant accompli sa grande action, par intime conviction morale, sans ombre d'ambition, Zassulitch demeure profondément étrangère à toutes les manifestations sympathiques que son acte a suscitées chez les autres.

C'est pour cela qu'elle évite obstinément de se montrer en public.

Cette humeur n'est pas caprice de jeune fille. C'est une noble pudeur morale, qui l'empêche de recevoir des hommages admiratifs. Absorbée dans ses hautes et idéales conceptions de devoir, elle refuse de considérer son action comme héroïque. — C'est pour cela que cette même Vera, qui aime

tant la société, qui parle si volontiers, qui ne peut être intimidée par une discussion ardente, avec qui que se soit, si elle croit qu'on a tort, — cette Vera, — à peine entrée dans une réunion quelconque, où elle sait qu'on la regarde non plus comme Vera, mais comme Zassulitch — se transforme subitement. Elle devient timide et honteuse comme une fillette qui sort de pension.

Au lieu de crever le tympan, sa voix subit une métamorphose admirable : elle se fait douce, délicate, suave — en somme une voix « angélique », comme disent ses amis, par plaisanterie.

*
* *

Mais, cette voix-là, on l'entend rarement, car, dans les réunions publiques, Vera se tient généralement silencieuse comme une ombre. Il faut que la question en débat lui tienne bien à cœur afin qu'elle se décide à dire deux mots.

Pour apprécier son esprit si original, et le charme de sa causerie, il faut être dans sa maison, entre amis. — C'est alors seulement qu'elle s'abandonne à la fougue de son esprit si vif, si spirituel.

Elle parle une langue à elle, riche, colorée, qui joint l'esprit populaire à une certaine ingénuité enfantine. Quelques-unes de ses expressions sont

de vrais joyaux, non pas joyaux de vitrines, mais joyaux naturels, sortant tout bruts du ventre de la terre.

Le trait caractéristique de son esprit est l'originalité. Elle est douée d'une force de raisonnement supérieure. Elle a cultivé cette faculté native par une étude sérieuse et multiple, pendant ses longues années d'exil dans les différentes villes de la Russie.

Son naturel se refuse à suivre les sentiers battues; uniquement parce qu'on y trouve la trace des autres.

Elle vérifie, elle critique tout. Elle n'accepte rien sans un examen sérieux, minutieux. Aussi donne-t-elle aux sujets les plus rebattus une allure originale, qui communique à sa conversation et à ses idées plus de fraîcheur et de vivacité qu'on ne saurait dire.

Cette originalité et cette indépendance d'esprit — considérées dans l'ensemble de son caractère moral, — produisent une particularité, la plus intéressante peut-être de ce remarquable esprit.

Je parle d'une sorte d'instinct moral presque infaillible, qui lui est propre, et de la faculté de démêler les questions les plus embrouillées, les plus sophistiques, en matière de bien et de mal, de droit et d'illicite. Elle possède cette faculté au

suprême degré, sans quelquefois pouvoir donner de son opinion une raison positive.

Cet instinct l'a guidée d'une façon admirable dans sa conduite envers la cour, lors de son fameux procès. Elle lui doit en grande partie le succès si imprévu du dénouement.

Mais cet exemple n'est pas unique : j'en pourrais citer beaucoup d'autres qui sont d'ordre interne.

Tous ses conseils, tous ses avis, sont toujours pris en grande considération, car ils sont bien rarement erronés.

Ainsi Zassulitch possède tout ce qu'il faut avoir pour être appelée *la conscience* d'un cercle, d'une organisation, d'un parti.

Mais, si son influence morale est grande, elle ne peut être considérée comme le type de l'influence politique. Elle est trop renfermée pour agir sur autrui. Si l'on veut un conseil, il faut aller le lui demander tout exprès.

De son initiative privée elle ne se mêle pas des actions des autres, pour les diriger à sa guise, comme cherchent à le faire un organisateur ou un agitateur. Elle accomplit son devoir pour obéir à sa conscience, sans s'efforcer d'entraîner personne par son exemple.

Cet idéalisme si noble, si fécond, qui lui fait toujours rêver de grandes choses, la rend incapa-

ble de se consacrer avec toute son âme au labeur quotidien, toujours mesquin et ingrat.

C'est la femme des grandes décisions, des minutes suprêmes.

Le type de la lutteuse infatigable et puissante, c'est une autre femme dont je vais maintenant retracer le portrait, avec une hésitation motivé, et une sincère défiance de mes efforts.

SOPHIA PEROVSKAIA

I

Elle était belle.

Non pas de cette beauté qui éblouit à première vue, mais de ce charme étrange qui d'heure en heure fascine davantage.

Une tête blonde, deux yeux bleus, sérieux, pénétrants, enfoncés sous un front très haut, très large. Un nez délicat, une bouche fraîche qui s'ouvrait volontiers quand elle riait, en montrant ses dents blanches.

Toute sa physionomie attirait. Il y avait je ne sais quoi d'alerte, de brillant, et tout ensemble d'ingénu, dans sa figure un peu ronde.

C'était l'image de la jeunesse. Avec ses vingt-six ans elle semblait une jeune fille de dix-huit à

peine. Sa petite figure spirituelle, sa voix fraîche, argentine, enveloppante, tout cela augmentait l'illusion d'enfance quand elle commençait à rire, — et elle riait souvent.

C'était un rire facile de jeune fille, rire de bon cœur, tout abandonné, qui lui donnait, non, pas dix-huit ans : seize.

Elle ne s'occupait guère de sa toilette.

Je crois bien qu'elle n'a jamais su ce que c'était qu'une robe, une parure qui va bien, ou qui va mal. Mais elle avait une passion de propreté, et elle était pointilleuse à cet égard comme une petite Suissesse.

Elle aimait beaucoup les enfants, elle était excellente maîtresse d'école : mais c'est comme infirmière qu'elle se surpassait.

Dès qu'une amie tombait malade, Sophie accourait, prête à toutes les besognes pénibles. Elle soignait avec une douceur, une bonne humeur et une patience qui lui gagnaient pour toujours le cœur de ses malades.

Pourtant, cette femme à la mine innocente, au caractère doux et affectueux, fut un des membres les plus redoutés du parti terroriste.

C'est elle qui dirigea l'attentat du 13 mars. C'est elle qui dessina, au crayon, sur une vieille enveloppe le plan de l'exécution, et, qui assigna aux conjurés leurs postes respectifs.

Dans la matinée fatale elle se tint sur le champ de bataille, recevant les renseignements des sentinelles sur tous les mouvements de l'empereur, et désignant aux conjurés, au moyen d'un mouchoir, les postes qu'ils devaient occuper.

Quelle force extraordinaire se cachait donc sous cette sérénité apparente? quelles qualités possédait cette femme extraordinaire?

Elle réunissait trois puissances qui jointes produisent seules une force de premier ordre : une intelligence vaste, — un caractère enthousiaste, par-dessus tout, une volonté de fer.

*
* *

Comme Krapotkine, Sophie Perovskaia appartenait à la plus haute aristocratie russe. Les Perovsky sont la branche cadette de la famille du fameux Rasoumovsky, le mari morganatique de l'impératrice Elisabeth Petrowna.

Son grand-père fut ministre de l'instruction publique. Son père, gouverneur général de Pétersboug. Son oncle paternel, était le célèbre comte Pérovsky, qui conquit pour l'empereur Nicolas une province considérable de l'Asie centrale.

Voilà la famille d'où sortit cette femme qui porta une telle secousse au czarisme.

Sophie naquit en 1854.

Son enfance se passa tristement entre un père despote et une mère adorée, qu'elle voyait toujours humiliée, toujours outragée...

Ce fut au sein même de la famille que se développèrent en elle des germes de haine contre la tyrannie, cet amour généreux des faibles et des opprimés qu'elle conserva jusqu'à la mort.

L'histoire de sa vie est celle de toute la jeunesse russe, et en même temps de la révolution. La résumer, ce serait répéter particulièrement ce que j'ai dit d'une façon générale dans ma préface. L'espace me manque. Je me contenterai d'indiquer les faits principaux.

Sophie Perovskaia commença, comme toutes les femmes de sa génération, par le désir de s'instruire. La jeune fille accomplissait ses quinze ans au moment où la tentative de l'émancipation des femmes obtenait ses plus grands succès. Déjà sa sœur aînée était conquise aux idées nouvelles.

Sophie voulut s'instruire, elle aussi; mais, comme son père le lui défendait, elle se sauva de la maison, ainsi que tant d'autres.

Elle se réfugia chez une de ses amies et envoya un parlementaire à son père.

Celui-ci, après avoir inutilement cédé à la fureur pendant toute une semaine, — cherchant avec l'aide de la police à retrouver sa fille, —

finit par venir à conciliation. Il consentit à délivrer un passeport à Sophie. La mère obtint d'y joindre une petite somme d'argent.

Sophie était libre, elle se mit avidement à l'étude,

Que lui fournissait la littérature russe de cette époque?

Une amère critique de tout ordre social, montrant dans le socialisme le remède unique à tant de maux. Les maîtres de Sophie, ceux de toute la génération moderne, — furent Tchernichevsky et Dobroliubov.

Bien vite l'amour de savoir se changea pour elle en volonté d'agir, selon les idées de ses maîtres. La même tendance naissait spontanément chez beaucoup d'autres femmes de sa génération. La communauté d'idées, d'aspirations, développa entre elles un sentiment de profonde amitié, et, toutes ensemble, elles conçurent le désir, l'espoir de tenter quelque chose.

Ce fut l'embryon d'une société secrète, car, en Russie, tout ce que l'on entreprend pour le bien de la patrie, et non pour celui de l'empereur, doit être fait en secret.

Sophie Perovskaia se lia avec la malheureuse famille des sœurs Korniloff. Ce fut le noyau d'où sortit, deux ans plus tard le cercle des *Tchaikovski* dont j'ai parlé plusieurs fois. Perovskaia avec

quelques jeunes étudiants, parmi lesquels il faut citer Nicolas Tchaikovsky, qui donna son nom à la future organisation, fut un des premiers membres de ce cercle important, qui, dans le principe, eût plutôt le caractère d'une réunion familiale, que d'une société politique.

Le cercle, qui d'abord n'avait d'autre but que la propagande dans la jeunesse, était peu nombreux.

Les membres prenaient leurs décisions à l'*unanimité*. Il n'y avait pas de statuts parce qu'on n'en avait pas besoin. Cette règle d'unanimité, si peu pratique, n'avait pour eux ni incommodité, ni conséquence fâcheuse. L'amour et la réciproque estime des membres du cercle étaient tels, qu'ils atteignaient ce résultat considéré par J.-J. Rousseau comme l'idéal des rapports sociaux : la minorité cédait toujours à la majorité; non par nécessité, ou à son corps défendant, mais spontanément, avec l'intime conviction qu'elle devait être dans le vrai.

Les rapports entre les membres du cercle étaient tout ce qu'on peut imaginer de plus fraternel.

La franchise et la sincérité absolue étaient la règle générale. Tous se connaissaient, mieux peut-être que les membres d'une même famille, et personne ne voulait cacher à ses amis le moindre des actes de sa vie.

Ainsi, la plus légère défaillance, le plus petit manque de dévouement à la cause, la plus faible trace d'égoïsme, étaient relevés, soulignés, blâmés tour à tour, non pas pédantesquement, comme par des mentors, mais fraternellement, avec amour et tristesse.

Ces relations idéales, impossibles dans un cercle qui comprendrait un grand nombre de personnes, liées seulement par l'identité des désirs, disparurent quand s'élargit l'activité politique du cercle.

Du moins influèrent-elles puissamment sur le développement moral des individus. Elles formèrent des caractères d'or et d'airain comme ceux de Kuprianoff, de Tcheruchin, de Kornilova, de Serdukoff et de tant d'autres, qui, dans un pays libre, auraient été l'honneur, la gloire de la nation, mais qui, chez nous... — Hélas! où sont-ils?... Éteints dans les prisons, suicidés, ensevelis dans les mines de Sibérie, ou écrasés sous l'immense douleur d'avoir perdu tout, tout ce qui leur était plus cher que leur propre vie...

Ce fut dans ce milieu sévère, affectueux, d'un rigorisme presque monacal et en même temps chaud de dévotion et d'enthousiasme, que Sophie Perovskaia passa les trois ou quatre premières années de sa jeunesse, lorsque l'âme candide et délicate reçoit avec empressement toutes les

bonnes impressions; lorsque le cœur ressent vivement toute tentative grande et généreuse.

C'est là que fut trempé son caractère.

Perovskaia fut un des membres les plus influents et les plus estimés du cercle, par sa sévérité stoïque envers elle-même, par son énergie indomptable, et surtout par la puissance de son esprit. Son intelligence claire, perspicace, avait cette profondeur philosophique, bien rare chez les femmes. Elle ne se contentait pas seulement d'entendre parfaitement une question, mais elle l'examinait au point de vue philosophique avec toutes ses conséquences et ses dérivations.

De là provenait une fermeté de conviction inattaquable au sophisme, au-dessus des impressions passagères, et une habileté extraordinaire dans toute discussion théorique ou pratique.

C'était un esprit dialectique de première force.

L'habitude d'envisager toutes les faces d'un sujet lui donnait un grand avantage sur ses adversaires; car ordinairement on ne voit qu'un côté des choses, celui qui flatte nos désirs ou nos opinions.

Sophie Perovskaia, bien que très ardente par nature, savait s'élever par la force de son esprit au-dessus de toutes les suggestions de passion, et elle voyait les choses d'un œil que n'aveuglait point son enthousiasme. Elle ne s'exagérait rien;

elle n'attribuait pas à son activité, à celle de ses amis plus d'importance que nature. Aussi était-elle toujours en quête de nouvelles voies, de nouveaux moyens, dans l'espoir d'être initiatrice de quelque entreprise.

Ainsi, l'extension de la propagande (adressée jusque-là à la jeunesse), aux ouvriers des villes, qui fut effectuée par le cercle des Tchaikovski vers 1871-72, est due en grande partie à l'initiative de Sophie Perovskaia.

Quand ce changement eut été accompli, elle fut des premières à proposer que des villes on passât aux campagnes.

Elle voyait clairement que, en Russie, aucun parti n'a d'avenir s'il ne s'appuie sur les populations rurales.

Plus tard, enfin, lorsqu'elle appartenait déjà à l'organisation terroriste, elle faisait tous ses efforts pour élargir le cercle d'action de son parti, qu'elle estimait trop exclusif.

Ce mécontentement éternel du présent provenait chez elle de la grande force de raisonnement dont elle était douée.

Ce n'était pas l'élan romanesque d'une imagination trop ardente. Cette tendance qui suggère parfois de grandes entreprises, mais ordinairement consume la vie en vaines songeries, était profondément étrangère à Sophie Perovskaia.

C'était un esprit trop positif et clairvoyant pour pouvoir se repaître de chimères. Elle était trop énergique pour demeurer les mains à la taille. Elle prit la vie telle qu'elle était, cherchant à tirer le meilleur parti des circonstances. L'inertie lui semblait le plus affreux des tourments.

Elle dut la supporter pourtant, pendant quatre années.

II

Le 25 novembre 1873, Perovskaia fut arrêtée, avec un groupe d'ouvriers, parmi lesquels elle faisait de la propagande dans le quartier d'Alexandre-Newsky.

Elle fut mise en prison.

Comme les preuves manquaient, au bout d'un an de réclusion on la mit en liberté provisoire, sur la caution de son propre père.

Elle devait se retirer en Crimée où sa famille possédait une propriété foncière.

Pendant trois ans Sophie demeura inactive, étroitement surveillée, sans pouvoir fuir. Son évasion aurait compromis la situation de tous ceux qui comptaient obtenir la liberté provisoire, bien loin de favoriser leur sortie de prison. — Enfin, en 1877, Sophie Perovskaia fut compromise, avec tous les membres de la société des Tchaikovski, dans le procès des « 193 ».

Il n'est pas inutile de relever un petit fait de sa première comparution en public, qui jette de la lumière sur son caractère.

Ne voulant pas être un jouet dans les mains du gouvernement, qui avait réglé les sentences avant l'ouverture des débats, les inculpés résolurent de faire une démonstration solennelle.

De quel genre serait cette démonstration?

On n'avait encore rien résolu la veille du procès.

Sophie Perovskaia, étant en liberté provisoire, ignorait les desseins de ses amis, encore en prison. Elle fut introduite devant le tribunal la première, tout exprès, car on espérait, en la prenant à l'improviste, juger de l'influence que produirait son exemple.

Cette espérance fut déçue.

La première surprise passée, Sophie, se trouvant toute seule, refusa de répondre à aucune question, puisqu'elle ne voyait pas ceux dont elle avait partagé toutes les idées et dont elle voulait partager le sort.

C'était justement la décision que l'on venait à ce moment même de prendre dans les cellules de la prison préventive.

Sophie fut absoute, — mais non pas relâchée, comme on pourrait le croire.

Sur un simple ordre de la police elle fut livrée aux gendarmes, pour être internée dans une des

provinces du Nord. C'est de cette façon que l'on traite en Russie les accusés politiques que les tribunaux renvoient *absous*.

Mais, cette fois, aucune obligation morale ne pesait plus sur elle. Aussi elle résolut de s'enfuir, et elle profita de la première occasion.

Sans aucune aide, sans prévenir ses amis, avant qu'on eût vent de rien, elle arriva à Pétersbourg, riante, joyeuse, comme si de rien n'était, racontant les détails de son escapade, simplement, avec cette innocence gracieuse qui, dans les aventures effrayantes de sa vie, est comme ces fleurs de rhododendrum que l'on trouve dans les précipices sauvages du Diableret suisse.

En 1878, Sophie prit de nouveau une part active au mouvement. Mais, lorsqu'après un espace de quatre années elle retourna sur le champ de bataille, tout était changé : les hommes, les tendances, les moyens.

Le terrorisme faisait ses premiers essais.

Elle se rallia à ce mouvement comme au seul possible dans les conditions que le gouvernement avait créées

Ce fut justement dans cette lutte redoutable que brillèrent de toute leur splendeur les qualités de Perovskaia.

Elle eut tôt fait d'acquérir dans l'organisation

terroriste l'influence et l'estime dont elle jouissait dans le cercle de ses anciens amis.

Elle était d'une énergie dévorante. A elle seule elle accomplissait la tâche de plusieurs. Elle était une des plus habiles à répandre les doctrines dans la jeunesse, car, à l'art de convaincre, elle joignait cet autre, bien plus difficile, d'inspirer l'enthousiasme, l'amour de ce devoir élevé dont elle-même était animée.

A peine entrée dans le parti, elle fit de la propagande parmi les ouvriers.

Ils l'aimèrent tout de suite, pour sa simplicité, pour ce sérieux qui plaît toujours au peuple. Elle fut une des initiatrices de la société terroriste ouvrière, appelée « rabotchiaia drugina », à laquelle appartenaient Timothée Micaïloff, et Rissakoff.

Elle prit part à toutes les entreprises terroristes à commencer par la libération de Voinaralsky.

C'était une organisatrice de premier ordre... Son esprit froid et pénétrant prévoyait les détails les plus minutieux d'où, souvent, dépend la réussite ou bien l'échec des entreprises les plus grandioses.

Elle était remarquable dans ces travaux préparatoires, qui demandent tant de prévoyance et de possession de soi. Une parole échappée mal à propos peut tout perdre. Il n'y a pas à

craindre qu'elle soit reportée à la police, — la vie si secrète des nihilistes rend la chose impossible, — mais je parle de ces indiscrétions presque inévitables, — de mari à femme, d'ami à ami, — qui font sortir un secret du cercle de l'organisation, par l'inattention de quelque membre, et le laissent, en un clin d'œil, se répandre dans toute la ville, courir les bouches.

Pour Sophia Perovskaia, elle poussait si loin la réserve, que l'on pouvait vivre avec elles des mois entiers, dans les meilleurs termes d'amitié, sans rien connaître de ses gestes et de ses actions.

Depuis le temps qu'elle fréquentait la société révolutionnaire, Pérovskaia avait acquis une grande habileté à deviner dans les autres les qualités qui les rendaient propres à tel ou tel service spécial, et elle savait, comme bien peu l'ont possédé, l'art de manœuvrer les hommes.

Ce n'est pas qu'elle usât envers eux de subterfuges. Elle n'avait pas l'ombre de souplesse. Elle s'imposait par sa volonté de fer, par sa parole infiniment persuasive, plus encore, par son élévation morale et par le dévouement illimité à la cause, que respirait toute sa personne.

Son cœur était aussi fortement trempé que son esprit.

Le redoutable labeur de la conspiration per-

manente, qui dans les conditions d'existence de la Russie, épuise, consume, comme un feu de fournaise, les tempéraments les plus robustes, — car la Révolution veut en holocauste non seulement la vie, non seulement le sang de ses serviteurs, mais la moelle de leurs cerveaux, la substance de leurs nerfs, l'âme de leur âme : l'enthousiasme de la foi, — ce labeur terrible n'avait pu lasser le cœur de Sophia Perovskaia.

Pendant les onze années qu'elle passa dans nos rangs, elle assista à des pertes affreuses, à d'immenses désabusements, et pourtant elle combinait infatigablement de nouvelles attaques.

Elle sut conserver intacte dans son cœur l'étincelle sacrée.

Jamais elle ne se drapa dans le triste et lugubre manteau du « devoir ».

Malgré son stoïcisme, malgré sa froideur apparente, au fond elle demeura toujours une prêtresse inspirée. Car à ses qualités viriles elle alliait un cœur de femme, et les femmes, il faut l'avouer, sont bien plus que les hommes, riches de cette flamme divine.

C'est elles qui ont imprimé au mouvement révolutionnaire russe ce caractère de ferveur quasi religieuse.

*
* *

Sophie Perovskaia n'était pas seulement une organisatrice. Elle allait au feu en personne et réclamait pour elle les postes les plus périlleux.

C'est là peut-être ce qui lui donnait ce charme fascinateur.

Lorsqu'elle fixait sur quelqu'un son regard scrutateur, qui semblait pénétrer jusqu'au fond de l'âme, et qu'elle disait avec sa mine sérieuse : Allons ! qui aurait osé répondre : Je n'y vais pas ?

Elle allait au péril empressée, et, comme elle disait elle-même, « heureuse. »

Elle prit part à toutes nos entreprises de 1879 à 1881. Dans la tentative d'Hartman elle eut, comme patronne d'hôtel, à affronter des périls extrêmes et imprévus. En plus d'une circonstance, par sa présence d'esprit et sa possession d'elle-même, elle conjura les dangers imminents qui menaçaient l'entreprise.

Quant à sa résolution et à son sang-froid dans l'exécution, je ne trouverai certes pas de paroles qui en donnent une juste idée. Je dirai seulement que, lors de la tentative d'Hartman, les sept ou huit hommes qui travaillaient chez elle, et qui n'étaient assurément pas les premiers venus, chargèrent Sophie Perovskaia de mettre le feu au dépôt de dynamite qui était à l'intérieur de la

maisonnette et de faire sauter en l'air eux-mêmes et tout, si la police venait pour les arrêter.

Ce fut encore elle qui eut la délicate mission de surveiller l'arrivée du train impérial et de signaler le moment précis de l'explosion.

Ce ne fut pas sa faute si la tentative échoua.

Je ne parle pas de la direction de l'affaire du 13 mars, ce serait répéter ce que tout le monde sait.

Le procureur impérial, voulant démontrer le peu de force du comité exécutif, ne trouva pas de meilleure preuve que celle-ci : on avait confié à la main débile d'une femme la direction d'une affaire si importante.

Évidemment le comité en savait plus long que le gouvernement, et Sophie Pérovskaia l'a bien démontré.

*
* *

Elle fut arrêtée une semaine après, le 13 mars, car elle refusa absolument de quitter la capitale.

Elle parut devant le tribunal tranquille et sérieuse, sans trace de forfanterie ni d'ostentation, sans chercher à se disculper ni à se glorifier. — Elle était comme toujours simple et modeste. Ses ennemis même furent émus de son attitude.

Dans une allocution très courte, elle demanda,

à ne pas être séparée, comme femme, du sort de ses compagnons.

Ce vœu fut exaucé...

L'exécution fut différée, six jours, six éternels jours, tandis que le terme légal de la cassation et du recours en grâce est fixé à trois.

Quelle fut la cause de ce retard incompréhensible ? Que fit-on des condamnés pendant ce temps ?

Personne ne l'a su.

Les bruits les plus sinistres coururent obstinément dans la ville.

On affirma que les condamnés, par le conseil asiatiquement jésuitique de Loris Melikoff, furent soumis à la torture pour les forcer aux révélations, — non pas *avant*, mais *après* la sentence.

Étaient-ce de vaines rumeurs, ou des bruits véritables ?

Personne ne l'a su.

En l'absence de témoignage positif, nous ne voulons pas lancer contre nos ennemis une accusation semblable. Toutefois il y eut un fait avéré, qui accrédita puissamment les rumeurs : la voix des condamnés ne fut plus entendue de personne !

La visite des parents, que, par un pieux usage, on accorde à tous ceux qui vont mourir, fut obstinément refusée, on ne sut dans quel but, pour quelle raison.

Le gouvernement ne rougit pas de recourir à des subterfuges indignes pour éviter ces entrevues.

La mère de Sophia Perovskaia, qui adorait sa fille, accourut de Crimée, à la première nouvelle de son arrestation.

Elle vit Sophie pour la dernière fois le jour du verdict. Les cinq autres jours, sous un prétexte ou sous un autre, elle fut toujours éconduite.

Enfin on lui dit de venir le matin du 15 avril et qu'elle pourrait voir sa fille.

Elle vint.

Et au moment où elle s'approchait de la prison, elle vit sa fille en effet, — mais sur la charrette...

C'était le cortège lugubre des condamnés en marche pour le supplice.

Je ne raconterai pas les affreux détails de cette exécution. — « J'ai assisté à une douzaine d'exécutions en Orient, dit le correspondant de la « Kolnische Zeitung », mais je n'ai jamais vu une boucherie (Schinderei) semblable. »

Tous les condamnés moururent avec courage.

« Kibaltchitch et Geliaboff sont très tranquilles. Timothée Mikaïloff est pâle mais ferme. Rissakoff est jaune. Sophie Peroskaia fait preuve d'une force d'âme extraordinaire. Ses joues conservent une teinte rosée, ses yeux toujours sérieux, sans la moindre trace de jactance, sont pleins de vrai courage et d'abnégation illimitée. — Son regard

est serein et paisible ; sans ombre d'ostentation... »

Ce n'est pas un nihiliste qui a écrit cela, ce n'est pas même un radical, c'est le correspondant de la Gazette de Cologne (16 Avril 1881). On sait que cette feuille ne peut être suspectée de trop de sympathie pour les nihilistes.

A neuf heures un quart, Sophie Perovskaia était morte.

ESQUISSES RÉVOLUTIONNAIRES

L'attentat de Moscou

I

UNE COMPAGNIE D'ERMITES.

Sur les confins de la vieille capitale russe, là où cette cité, à moitié asiatique, immense comme l'ancienne Ninive, se perd à la fin dans l'étendue, vaincue par l'espacement toujours plus considérable de ses habitations, là où elle s'efface dans les potagers, les champs, les immenses plaines incultes, qui l'entourent de toutes parts, comme la mer fait d'une île — s'élevait une petite maison à un seul étage, avec un rez de chaussée mais si vieille, si ruinée par le temps, qu'elle semblait à demi effondrée.

Bien qu'on fût dans une capitale, cette masure ne provoquait aucun étonnement dans le quartier, les habitations qui l'entouraient avaient le même aspect mesquin et délabré, tant ce coin de l'immense cité ressemblait plutôt à un petit village, perdu dans une steppe de Russie qu'à un quartier d'une des plus vastes capitales de l'Europe.

L'herbe croissait en été dans les rues, si larges, qu'un escadron de cavalerie eût pu y manœuvrer à l'aise. — Et en automne, au moment des pluies, ces chemins présentaient une suite de bourbiers, coupés de mares, où s'ébattaient les canards et les oies.

Pas un mouvement de vie.

De temps en temps un passant traverse le quartier, et, s'il est étranger, il est longuement regardé par les gamins.

Si d'aventure un carrosse ou une voiture de louage est obligé de passer par là, toutes les petites fenêtres vertes, roses et bleues s'ouvrent précipitamment, et abritent la curiosité effarouchée des femmes et des enfants, mis en émoi par un spectacle si extraordinaire.

Tous les habitants de ce pacifique quartier se connaissent.

Ils sont nés là, ils y ont grandi, ils y mourront.

C'est une population simple, patriarcale qui

semble tout à fait étrangère à la civilisation moderne. Ils vivent à peu près comme vivaient leurs pères il y a deux ou trois siècles. Presque tous appartiennent à la vieille secte religieuse qui se forma au XVII siècle, quand le patriarche Nickon, homme intelligent mais despotique et implacable, voulut corriger les *fautes d'orthographe* des livres sacrés.

Les partisans du rite ancien ne voulurent pas accepter ces corrections; Nickon essaya de les obliger *par la force*. Les sectaires renièrent l'État qui prêta mainforte au féroce patriarche, spécialement après les réformes de Pierre le Grand, ami et imitateur des hérétiques occidentaux. Les fidèles refusèrent avec persistance l'habit européen que le czar réformateur voulait leur imposer par la violence.

Persécutée cruellement pendant deux siècles, cette secte se propagea pourtant dans le bas peuple, et elle compte encore aujourd'hui environ dix millions d'adeptes.

Son siège principal est la vieille capitale, abandonnée par les empereurs, comme la vieille religion.

Le quartier de Préobragehskoie et celui de Rogoscoë que je décris, ont été nommés ainsi d'après les deux cimetières où sont ensevelis tant de martyrs. Ce sont proprement les capitales de

cette secte. C'est là que résident clandestinement ses prêtres, ses évêques, et que se tiennent secrètement ses conseils œcuméniques.

Mais voyez ! — La corruption du siècle commence à envahir même ces derniers réprésentants de l'antique foi. — Le soir des jours de fête, quand la population sort de chez elle, pour bavarder devant les maisons avec les voisins, il n'est pas rare de voir un jeune gaillard dégourdi, qui travaille dans les fabriques de la ville, jouer de l'« armonica » au lieu de l'antique guitare, et porter un *gilet* avec des boutons brillants, au lieu de l'ancienne robe et des *bottes chevillées* — inovations qui sont des abominations tudesques. On raconte même que quelques-uns fument en secret du *tabac* — ce qui est un sacrilège affreux.

Cela fait ressembler l'homme, non plus à Dieu, mais au Diable en personne. On le voit bien par les vies des saints, où il apparaît toujours soufflant par la bouche une fumée empoisonnée.

Les vieux hochent tristement la tête et disent que la fin du monde est prochaine, puisque l'ancienne dévotion se perd.

Les propriétaires de la masure dont j'ai parlé plus haut n'appartenaient pas au noyau aborigène de ce quartier patriarcal.

C'étaient des gens venus là, depuis peu, pour s'établir. Néanmoins les voisins ne les regardaient

pas d'un mauvais œil. Ils semblaient de braves gens, simples, craignant Dieu.

C'était un ménage ; un mari et une femme.

Ils attendaient à chaque instant l'arrivée de leurs vieux parents.

La femme, bien qu'elle parût toute jeune, était une excellente ménagère, très entendue aux travaux domestiques. Le mari — un artisan de Saratoff — avait trente ou trente-deux ans, mais il était très sérieux pour son âge. Evidemment lui aussi était un sectaire. Il ne fumait pas de tabac, il ne se rasait pas, ce qui est considéré comme un péché très grave — car cela détruit la ressemblance de l'homme avec Dieu, qui l'a, comme chacun sait, créé à son image.

De plus le nouveau venu portait des bottes et un gilet. Mais c'était peut-être « par peur des juifs », ou encore parce qu'il appartenait à une autre secte, qui admettait ces licences, et l'on n'avait le droit de lui rien dire ; — les différentes sectes usant entre elles d'une parfaite tolérance.

Un indice important contribua à changer ce soupçon bienveillant en certitude. — Les hôtes de cette demeure étaient deux. Pourtant on ne doutait pas que la maison ne fût habitée par beaucoup de monde. Les provisions que l'on y accumulait étaient telles, que le ménage, en lui

supposant le plus robuste appétit du monde, n'eût pu en venir à bout tout seul.

Enfin quelques vieux, pendant leurs nuits d'insomnie, entendirent grincer les gonds de la porte, rouler des voitures, qui, évidemment apportaient du monde, et venaient de loin.

Qui sont donc ces gens-là, sinon des frères ? — se disaient les vieux, en confidence.

Personne certainement n'aurait voulu glisser un mot à l'ennemi commun — la police — qui était logée à l'angle de la rue.

On n'y songeait même pas.

Eh ! bien, ces honnêtes gens ne se trompaient pas.

La maison était habitée par toute une compagnie d'ermites... de profession mineurs.

Les voitures qui venaient la nuit apportaient la dynamite et les instruments nécessaires à l'explosion.

C'était la mine de Moscou.

II

LA MINE

La galerie de la mine de Moscou, destinée à faire sauter le train impérail, commencée vers le milieu de septembre, fut terminée deux mois après.

Elle faisait partie d'un vaste plan. Il s'agissait d'un triple attentat du même genre qui devait s'exécuter pendant le voyage de l'Empereur de Crimée à Pétersbourg. Je ne parle pas de trois autres projets qui reçurent un commencement d'exécution au même moment.

La voie ferrée était minée en trois points : près de Moscou, près d'Alexandrovsk, et près d'Odessa.

Ainsi on croyait que d'une façon ou de l'autre l'entreprise ne pouvait manquer de réussir.

Ce fut pourtant ce qui arriva par diverses combinaisons du hasard.

Les travaux sous la voie ferrée d'Odessa, et ceux sous l'Italianskaia, récemment découverts — il s'agissait de faire sauter le carrosse impérial lorsqu'il passerait par la grande rue de la ville durent être abandonnés par suite d'un changement d'itinéraire de l'empereur. Dans le proje d'Alexandravsk, organisé par Géliaboff et Okladsky, la mine n'éclata pas par la faute de la capsule, que la batterie avait bien frappée au moment opportun. Cette fois encore le train impérial passa sain et sauf sur un précipice au fond duquel il aurait immanquablement roulé à la moindre secousse — Les deux autres tentatives précédentes avaient échoué de la même manière.

Le projet de faire sauter le pont de pierre, à Pétersbourg, dirigé par le même Géliaboff et Tetiorka manqua, parce que ce dernier arriva trop tard.

On n'eut pas plus de chance dans le projet de faire sauter le vapeur impérial à Nicolaieff.

Seul cet attentat dirigé par Logovenko fut découvert par la police. Par un pur hasard elle fit une visite domiciliaire dans l'appartement où étaient disposés les fils électriques. —

C'est seulement à Moscou que les terroristes eurent la fortune de réussir une tentative bien

plus difficile qui semblait avoir peu de chances de succès.

Elle attelait en effet à un travail cyclopéen, une foule d'hommes qu'il fallait tenir cachés, et cela dans le voisinage de la capitale, où la surveillance était rigoureuse.

Je ne veux pas répéter ce que tout le monde a su par les journaux à ce moment là. Je me propose seulement de révéler deux faits particuliers qui me furent contés par un de mes amis, témoin oculaire, en qui j'ai une confiance absolue.

L'un concerne l'organisation, l'autre l'exécution du projet. Tous deux caractérisent bien les entreprises des terroristes.

Je veux montrer la simplicité d'action, poussée jusqu'à ses dernières limites, qui est en si flagrante contradiction avec toutes les idées préconçues sur le nihilisme, sur les modes d'exécution et les moyens qu'on lui attribue.

On croit généralement que les nihilistes, ont à leur disposition des ressources extraordinaires.

C'est une erreur absolue.

La tentative de Moscou en est la meilleure preuve. Les dépenses de la lutte sont telles, que les nihilistes sont toujours à courir comme des affamés après un billet de cent roubles. Aussi sont-ils obligés de faire toutes les choses avec la

plus grande économie, même quand ils risquent leur tête.

Les travaux de la mine de Moscou et des deux autres tentatives organisées sur la voie ferrée, en novembre, coûtèrent en tout la modique somme de 80 à 100,000 francs, y compris les voyages.

Les autres entreprises, moins compliquées, coûtèrent encore moins.

Ainsi la tentative pour délivrer un des condamnés dans le procès des 193, qui nécessita des voyages de Pétersbourg à Karkoff, l'achat de cinq chevaux, d'une voiture, de beaucoup d'armes, et la dépense d'un nombreux personnel de sentinelles, placées à Pétersbourg, à Moscou, à Kursk, à Karkoff, pour surveiller tous les mouvements des gendarmes, — cette tentative ne coûta, d'après les comptes minutieux présentés aux organisateurs, que la somme de 4,500 roubles et une fraction, c'est-à-dire à peu près 15,000 francs.

Dépensant si peu, les terroristes sont souvent obligés de boucher avec leur peau les fentes qui, par trop grande économie de bois, se produisent dans leurs fabrications.

Ainsi, dans la tentative de Moscou, par manque d'argent, on dut recourir à un prêt hypothécaire sur la maison même où se faisait la mine.

Il fallut subir une visite d'expertise, faite, comme

d'ordinaire, en présence de la police, et cela quand les travaux de la mine étaient déjà presque terminés.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les périls d'une telle visite.

Quant aux travaux eux-mêmes, ils furent accomplis avec le moins de frais possible.

Ainsi l'instrument perforateur ne fut acheté que tout à la fin, quand, par trop d'efforts, les mineurs furent absolument à bout de forces. Au commencement, le travail s'accomplissait à main d'ouvrier. Et pourtant, par les jours humides, la galerie était pleine d'eau, qui suintait du plafond, et s'accumulait sur le sol, où il fallait travailler, baignés jusqu'aux genoux dans l'eau glacée. Les travailleurs ne possédaient même pas les vêtements imperméables des puisatiers, qui leur auraient épargné tant de souffrances, dans cette épreuve dantesque.

Pour conserver une bonne direction à la galerie, ils se servaient de moyens et d'instruments, qu'aurait dédaigneusement refusés un géomètre. Ainsi on n'acheta ni astrolabe ni boussole à cadran, mais une simple petite boussole de voyage, bonne, tout au plus, à dresser des plans militaires.

C'est à l'aide de cette petite boussole que l'on marqua, avec le plus de précision possible, les

quatre points cardinaux, et, pour les reproduire dans l'intérieur de la galerie, on se servit de petits pieux de fer, reliés par une corde.

Néanmoins, lorsqu'après l'explosion, la mine fut visitée par les ingénieurs, ils la trouvèrent très bien conditionnée. La diligence avait suppléé au défaut d'instruments de travail et la bonne humeur soutenait les forces.

Ce serait une grave erreur de prêter à cette terrible assemblée les attributs traditionnels des conspirateurs de théâtre.

Toutes les réunions des nihilistes se distinguent par leur simplicité et l'absence absolue de pompe ou d'ostentation. Le caractère russe, très porté au comique, est très opposé à la mise en scène.

Dans les circonstances les plus graves, lorsqu'il s'agit de risquer une ou plusieurs têtes, tout se combine chez nous en quatre paroles.

Aucun souci oratoire. Jamais de harangue passionnée; elle provoquerait des sourires, parce qu'elle serait profondément inutile. Le public ne prend pas part à nos discussions. Tout se passe entre gens qui se connaissent à fond et qui savent parfaitement à quoi s'en tenir.

Rarement, rarement, un mot, une phrase vibre d'un ton plus profond, ou involontairement une flamme d'enthousiasme brille dans un regard.

Si quelque étranger, qui n'aurait pas compris notre langue, eût assisté à ces réunions de terroristes où se machinait le plus redoutable des complots, il eut cru être dans un cercle d'hommes pacifiques, qui parlaient tranquillement, simplement, d'une affaire innocente.

Je dis cela pour la gouverne de ces braves romanciers qui nous ont fait l'honneur de mettre en scène des types du monde nihiliste. Ils en font des héros de mélodrame, qui, parmi nous, au lieu d'exciter l'enthousiasme, comme on paraît le croire, aurait bien au contraire été soupçonnés d'irrésolution.

Nous n'aimons pas les parleurs trop faconds : Chien qui aboie ne mord pas.

L'histoire de la mine de Moscou peut venir à l'appui de mon dire. Le péril que couraient tous ceux qui se trouvaient dans cette maison fatale ne pouvait être certainement ni inconnu, ni plus grand. D'après la loi russe, lorsqu'un attentat est machiné contre la vie du czar, tous les complices, sans distinction de rang, y compris ceux qui ne les ont pas dénoncés, sont condamnés à mort.

Et cette mort planait jour et nuit au-dessus des mineurs. De temps en temps ils sentaient le frôlement glacé de ses ailes comme si elle se fût abattue pour les saisir.

Quelques jours avant le passage de l'empereur.

la police vint dans cette maison sous un prétexte futile. Les ouvriers furent immédiatement avisés. La police ne vit que les propriétaires officiels de la masure, et tout était arrangé de façon à ne pas exciter le moindre soupçon. Toutefois le plus léger clignement d'yeux, le plus léger tremblement dans la voix pouvaient provoquer une perquisition plus minutieuse, qui aurait tout découvert.

Une autre fois il fallait conjurer quelque soupçon, qui venait de naître tout d'un coup dans l'esprit curieux des voisins (comme on a pu le voir dans le procès des 16). Sophia Perovskaia avait l'art de les dérouter.

Une preuve que les mineurs ne s'illusionnaient point sur le sort qui les attendait, c'est qu'ils conservaient toujours une bouteille de nitro-glycérine, déposée dans la chambre de travail.

Néanmoins une bonne humeur inaltérable régna dans la compagnie pendant tout le temps des terrassements. A l'heure des repas, où tout le monde était réuni, on causait, on plaisantait.

Et celle qui tenait dans sa poche un revolver chargé, destiné à faire sauter en l'air tout et tous, — Sophia Perovskaia — égayait le plus souvent l'assemblée de son rire argentin.

Un des mineurs composa même des vers comiques où il racontait en style burlesque, les péripéties et les diverses aventures de la mine.

ÉVASION DE KRAPOTKINE

I

Un soir du moi de Janvier 1880, — je ne me rappelle plus la date précise, — à Genève, quelques émigrés s'étaient réunis, pour prendre une tasse de thé, chez un de leurs amis, monsieur G...

La réunion était assez nombreuse, — six ou sept personnes, — et, ce qui est encore plus rare dans ces salons d'exilés, assez joyeuse.

La belle madame de G..., qui nous recevait, était assise ou piano.

Elle chantait avec toute sa grâce et tout son cœur un vieil air d'Ukraine. Tous, nous étions un peu excités par la musique. On plaisantait, on riait.

La conversation roulait sur la fuite d'un de nos amis, qui, nous venions de l'apprendre ce jour même, s'était sauvé de Sibérie.

Quand on eut épuisé toutes les particularités de cette fuite, émis toutes les observations et toutes les conjectures imaginables, le silence se fit subitement ; un silence lourd, mortel, de ceux dont on dit en Russie : « Un imbécile va naître » ou encore : « L'ange du silence plane ».

La conversation que nous venions d'avoir sur la fuite de notre ami m'inspira l'idée de proposer à la société, dans laquelle se trouvaient Krapotkine et Bokanovski, de nous raconter mutuellement nos fuites.

La plupart des convives avait son évasion sur la conscience.

C'est à cette proposition, accueillie avec acclamation, que je dois de pouvoir faire le récit qui va suivre.

Krapotkine se défendait.

Il l'avait contée tant de fois, l'histoire de sa fuite, qu'il en avait les oreilles tintantes.

Pourtant, devant l'insistance générale, il s'exécuta.

II

« La ferme résolution de fuir à tout prix, commença-t-il, s'empara de moi dès le premier jour de mon arrestation, et ne me quitta plus. Mais, si une chose au monde est impossible, c'est bien de s'évader de la forteresse Pierre et Paul.

» Je forgeais des plans, ou, mieux, des imaginations, car je ne pouvais m'empêcher de convenir que c'étaient purement et simplement des songes. »

Après ce préambule, Krapotkine conta comment il fut transféré à l'hôpital Nicolas, et chercha à abuser les gardiens en leur faisant croire qu'il était à toute extrémité.

Je ne reviens pas sur tout cela ; j'en ai parlé déjà dans sa biographie. Je passe immédiatement au principal.

« Le médecin m'ordonna la promenade quotidienne, et l'on me conduisit vers midi dans la grande cour de l'hôpital.

» J'étais flanqué d'une sentinelle, le fusil au bras.

» Je commençai par observer scrupuleusement les lieux, avant de dresser mon plan.

» La cour était grande. La porte, ordinairement fermée, se trouvait alors ouverte, car, à cette saison (en juillet), l'hôpital s'approvisionne de bois pour l'hiver. Comme ce travail ne devait durer qu'une semaine, on n'avait pas mis de sentinelle à la porte.

» C'était un grand avantage.

» Je passais au fond de la cour, en face du poste. Mais, comme je me traînais aussi lentement qu'une tortue, notre marche fatiguait plus, cet homme robuste que n'auraient fait la danse ou la gymnastique.

» Il avait donc recours au subterfuge suivant : il parcourait une ligne parallèle à la mienne ; mais de cinq pas plus rapprochée de la porte. De cette façon il pouvait faire une promenade de dix pas plus longue que moi, car, étant au bout de sa ligne, il était toujours *à la même distance* de la porte que j'en étais, moi, à l'extrémité de ma ligne.

» Ce calcul, que la sentinelle faisait évidemment à vue d'œil, était théoriquement juste. Mais je pensais que, si nous nous mettions tous les deux à courir, le soldat, par un instinct tout naturel,

chercherait à me rattraper le plus vite possible.

» Pour cela, il *s'élancerait sur moi*, au lieu de courir directement vers la porte, afin de me barrer le chemin. De cette façon il ferait les deux côtés d'un triangle dont moi je ne parcourrais qu'un seul : le troisième. »

(Je conserve ce mode d'exposition, bien caractéristique chez un mathématicien, qui m'impressionna vivement quand je l'entendis.)

« Sur ce point, j'avais donc un avantage. Je pouvais compter d'atteindre la porte avant la sentinelle, en courant tous les deux de la même vitesse.

» A la vérité, j'espérais courir plus vite que mon camarade, mais j'étais si débilité par la maladie, que je n'en étais pas sûr.

» Si, à la porte, me disais-je en moi-même, m'attendait une voiture commode, où l'on pût sauter aisément, j'aurais grande chance de fuir.

» Au moment où je fis parvenir à mes amis une lettre où j'ébauchais mon plan, j'en reçus une autre qui venait d'eux. Ils m'entretenaient du même sujet.

» On entama une correspondance.

» Je ne raconterai pas tous les plans, tous les projets qui furent successivement examinés et abandonnés : il y en eut trop. — On se demanda si mes amis entreraient dans la cour pour amu-

ser la sentinelle, si la voiture m'attendrait à la porte, à l'angle de l'hôpital, où elle ne serait pas en vue; si un des nôtres la garderait, ou si le cocher demeurerait seul.

» Je proposai le plan le plus simple et le plus naturel, qui, finalement, fut adopté.

» Personne n'entrerait dans la cour. La voiture attendrait à la porte, parce que je me sentais trop faible pour courir jusqu'à l'angle du mur.

» Un de mes amis intimes me proposa de garder la voiture, afin de courir au-devant de moi, de m'aider à monter plus promptement, et, surtout, pour me vêtir aussitôt monté, car je devais m'évader à peu près en caleçon et en chemise.

» L'hôpital ne nous fournissait comme vêtement qu'une robe de chambre de malade.

» C'était un sot vêtement, large, incommode et si long, qu'en me promenant j'étais obligé de porter ma queue sur le bras.

» Il était absolument impossible de courir avec un pareil harnais. Il fallait s'en débarrasser à tout prix, avant de jouer des jambes; mais il fallait le faire avec la promptitude de la foudre, car un seul mouvement faux pouvait tout perdre.

» Pendant plusieurs jours de suite, tout seul, dans ma cellule, je m'exerçai à cet opération. Je trouvai que, pour l'accomplir avec la plus grande célérité possible, il fallait la ramener à

trois mouvements élémentaires, comme un soldat à l'exercice : un, deux, trois !

» Le plus difficile demeurait à faire.

» Il fallait choisir le moment. Cela dépendait de l'encombrement des rues par où nous devions passer. Un convoi de bois, un détachement de soldats, un cosaque à cheval, qui auraient passé, tout cela pouvait faire avorter notre tentative. D'autant plus que les rues où nous devions fuir étaient courbes et très étroites. Il fallait donc établir une surveillance et m'avertir du moment où la voie serait libre de tout obstacle.

» Pour cela on résolut de mettre des sentinelles sur quatre points. La cinquième recevrait des avertissements des quatre précédentes, et au moment opportun, me donnerait le signal.

» On devait se servir d'un ballon rose, qui, en un point convenu, se serait montré au-dessus du mur très élevé de la cour où je me promenais.

» J'avais proposé de mettre une sixième sentinelle à l'angle extérieur d'une petite ruelle, un peu éloignée de là. J'avais calculé, étant donnée la longueur et l'étroitesse de ce passage, que, si une voiture y pénétrait, au moment de notre départ, la rue serait infailliblement barrée, car ce véhicule ne serait pas sorti avant que nous eussions, nous autres, atteint l'extrémité sud de la ruelle, le bout qui touchait à l'hôpital. Mais comme on disposait

de peu de monde on se passa de cette sixième sentinelle.

» Le jour fixé j'allai à la promenade, plein d'excitation et d'espoir.

» Je regardais le point du mur où devait bondir le ballon rose — et il ne paraissait pas.

» Ma promenade touchait à son terme.

» Rien encore.

» Elle était finie ; et mes espérances avec elle. Mon imagination, impressionnable comme celle des détenus, faisait des suppositions terribles. Je me persuadais que tout était découvert.

» Une bagatelle nous avait fait échouer.

» Par un hasard bien étrange on n'avait pu trouver un seul ballon rose dans tout Gostini-Dvor, bien que mes amis eussent exploré, pendant la matinée entière toutes les boutiques de joujoux.

» Il n'y avait que des ballons blancs et bleus.

» Mes amis n'avaient pas voulu les employer, et avec raison, car on ne doit jamais, en matière de signaux, se permettre le plus léger changement. Alors on se décida à acheter en hâte une vessie de gomme rose dans un magasin de gutta-percha. Mes amis la remplirent d'un gaz qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes. Mais le ballon fut si mal réussi, que, au moment opportun, quand la sentinelle lâcha le fil, le ballon, au lieu de

monter, s'éleva seulement de quelques mètres et retomba à terre, sans avoir atteint la crête du mur. La sentinelle, en rage, voulut le forcer à s'élever en le jetant avec la main, mais cela réussit moins encore.

» C'est à ce hasard fortuit que je dus de passer tant d'heures tourmentées, mais que je dus aussi mon salut. En effet, au moment même où le ballon fut lancé en l'air, un long convoi de bois s'engagea dans la ruelle dont j'ai parlé, et où l'on n'avait pas posté de sentinelle.

» Il aurait infailliblement barré la route et tout eût été perdu.

» Pendant quelques jours nous entretînmes une nouvelle correspondance; et l'on combina les modifications indispensables.

» Naturellement on plaça une sentinelle à l'entrée de la ruelle. Mais cela amena un remaniement de tout le plan. Il n'y avait plus moyen de recueillir le signal des cinq sentinelles en se tenant au pied du mur de la cour, de façon à me donner le signal décisif.

» Il fallait introduire des sentinelles accessoires pour la simple transmission des signaux, ou bien changer le dernier signal.

» Voici l'expédient auquel on s'arrêta.

» Un des nôtres prit en location une petite

chambre, au troisième étage d'une maison qui faisait face à l'hôpital.

» De la fenêtre on pouvait voir non seulement toutes les cinq sentinelles, mais encore la cour où je me promenais.

» On devait me donner le signal au moyen d'un violon dont mon ami aurait joué chaque fois que les signaux auraient paru propices. La musique devait cesser s'il se produisait un incident défavorable. — Ce plan présentait encore un grand avantage; il m'indiquait précisément les moments propices à la fuite, en me laissant le choix de la seconde opportune.

» Le premier jour où tout fut disposé et où la voiture vint m'attendre à la porte, ce fut à mon tour de donner de l'angoisse à mes amis. Mon mal augmenta, et je me sentis si débile, que je n'osai pas tenter l'épreuve. Je ne sortis pas du tout dans la cour, et ils pensèrent que la police, ayant eu des soupçons, ne voulait plus me conduire à la promenade,

» Deux jours après j'étais rétabli et je résolus de profiter du répit que me laissait la maladie.

» Je préparai tout, les souliers, la robe de chambre, où je pratiquai quelques décousures afin de m'en dégager plus facilement.

» J'allai à la promenade.

» A peine dans la cour, j'entendis le violon qui

jouait. La musique dura à peu près cinq minutes, mais je ne voulus pas en profiter tout de suite, car, pendant les premiers instants, — instinctivement, — la surveillance est toujours plus attentive. — Alors le violon se tut : deux minutes après une voiture de bois entre dans la cour. — Le violon recommença.

» Cette fois j'étais décidé à profiter de l'occasion. Je regardai la sentinelle.

» Elle parcourait sa ligne ordinaire, à cinq pas de distance entre moi et la porte.

» Je regardai son fusil. Il était chargé, je le savais.

» Tirerait-elle ?

» Probablement non, car, étant à une aussi petite distance, elle chercherait plutôt à me rattraper. La baïonnette était plus à craindre dans le cas où, dans cette longue course, les forces viendraient à me manquer.

» Mais mes calculs étaient déjà faits à cet égard : si je demeurais en prison j'étais sûr d'y mourir.

» — Maintenant ou jamais ! me dis-je à moi-même.

» J'empoignai la robe... une !...

» Aussitôt le violon cessa.

» Je demeurai épuisé comme si j'avais levé un poids.

» Mais, un moment après, la musique reprit :

une patrouille venait de traverser une des ruelles.

» A peine la sentinelle eût-elle atteint l'extrémité de sa ligne, que, sans hésiter, en trois mouvements bien étudiés, je jetai ma robe de chambre — et je me mis à courir comme une flèche.

» La sentinelle, hurlant, se jeta sur moi pour me saisir. Mais, au lieu de courir droit à la porte, et de me barrer le chemin, elle parcourut, comme je l'avais prévu, les deux côtés du triangle.

» J'étais si affaibli que ceux qui voyaient d'en haut notre course désespérée me dirent que le soldat semblait à trois pas de distance, et sa baïonnette, qu'il poussait en avant, à deux lignes de moi.

» Pourtant je ne le voyais pas. J'entendais seulement ses hurlements et ceux des hommes qui déchargeaient le bois au fond de la cour.

» En arrivant à la porte, je vis une voiture; mais un instant, je doutai que ce fût la nôtre, car je ne pouvais reconnaître mon ami dans l'officier qui surveillait la rue. Pour le faire retourner, je battis des mains, à la surprise des amis qui observaient cette scène; ils crurent que c'était en signe de joie!

» L'officier se retourna, je le reconnus, et, plus vite que je ne le conte, je sautai dans la voiture, qui partit comme la foudre. Là je me sentis

affubler d'un manteau militaire, que mon ami tenait tout prêt, ainsi que d'une barette d'officier.

» J'ai su depuis que, à l'hôpital, on était dans un état indescriptible.

» L'officier de garde accouru avec ses soldats au cri de la sentinelle avait perdu complètement la tête. Il s'arrachait les cheveux et criait :

» — Oh! nous sommes perdus, nous sommes perdus! Courez, rattrapez-le! rattrapez-le!

» Mais il n'était plus capable de donner aucun ordre. Un des nôtres, le chef des signaux, celui-là même qui avait joué du violon, descendit en hâte dans la rue, et, s'approchant de l'officier, lui demanda avec une mine de compassion ce qui était arrivé? qui s'était enfui? comment? quand? par où? etc... Et l'autre, désespéré, lui répondait, perdait un temps précieux.

» Une vieille femme donna un terrible conseil :

» — Mais voyons ! dit-elle ; ils vont faire un détour, et, après, ils reviendront bien sûr par le Nevsky. C'est impossible autrement. Dételez les chevaux de cet omnibus (il était à la porte de l'hôpital), et coupez-leur le chemin. C'est très simple.

» On n'écouta pas cette perspicace mégère. Fort heureusement pour nous ; car nous passâmes précisément par où elle avait dit. »

II

Quand Krapotkine eut terminé son récit, vint le tour de Jean Bokanovski (1), surnommé le Cosaque, parce qu'originaire de l'Ukraine, de fait il ressemble aux vieux Cosaques de son pays, par un courage et un sang-froid aussi imperturbable que sa taciturnité.

Tous se tournèrent vers lui.

Il tira de sa bouche sa petite pipe de bois :

— Eh bien ! quoi ! — dit-il — je n'ai rien à raconter. Il vint, et nous, les prisonniers, nous sortîmes : voilà tout.

— Non, non ! — crièrent tous les assistants. — racontez tout, à la file et sans rien passer.

(1) Bokanovski s'enfuit de la prison de Kieff le 8 juin 1878, avec Leo Deutsch et Jacob Stéfanovitch. (Voir le portrait de ce dernier.)

— Eh bien, quand arriva le jour fixé, il entra avec les clefs dans nos cellules...

On l'interrompit encore :

— Non, non — tout à la file. Ne sautez rien ! Racontez tout du commencement à la fin.

Le Cosaque vit bien qu'il n'y avait pas moyen de battre en retraite.

Il bourra sa pipe comme un homme qui va faire un long voyage, l'alluma, tira une bouffée, et commença son récit.

Certainement en cette circonstance il prononça plus de paroles qu'il ne fait d'ordinaire en trois mois.

*
* *

« Michel vint à la prison deux mois avant notre fuite.

» Ce fut une affaire très-longue et très-difficile de l'introduire !

» A la fin, muni d'un faux passe-port au nom d'un paysan nommé Fomenko, il réussit à s'introduire d'abord en qualité de simple scieur de bois, puis comme gardien.

» En fort peu de temps en effet, par sa diligence, son intelligence du service et sa conduite irréprochable, il réussit à entrer dans les bonnes grâces de presque tous ses supérieurs.

» Au bout d'un mois il fut promu au grade de gardien en chef de l'un des corridors des détenus de droit commun.

» Pour donner au directeur une preuve magnifique de ses belles qualités morales, Michel, par le conseil de Stéfanovitch, lui-même, l'espionna un jour qu'il écrivait tout exprès un billet sans importance, et le prit en flagrant délit.

» Le directeur ne voulut pas profiter de sa dénonciation.

» Il faut dire que dans la prison de Kieff, la position des détenus politiques était, à cette époque, exceptionnelle.

» Le terrorisme, qui, dans les premiers temps s'attaquait aux employés secondaires, avait produit à Kieff une telle terreur panique, que tous, depuis le procureur jusqu'au directeur de la prison, nous faisaient à l'envi la cour, craignant que sur un signe de nous, on ne les tuât. Aussi, en apprenant que Stéfanovitch, le plus redouté de nous tous, avait écrit, le directeur dit.

» — Laissez faire!

» Et il laissa faire. Mais à partir de ce jour son cœur fut tout acquis à Michel.

» Pour nous être agréable, à nous autres détenus politiques, le directeur nous avait donné comme gardien-chef un certain Nikita, un excellent homme, bon comme du pain.

» Toutefois il fallait nous en débarrasser à tout prix, car sa place vacante serait probablement donnée à Michel.

» Mais il n'était pas facile d'y réussir. Le brave homme ne nous faisait jamais de mal. Nous étions réduits à lui imputer des injures auxquelles il n'avait jamais songé et nous portions plainte au directeur, qui le désavouait, le grondait, le menaçait, sans qu'il eût commis la moindre faute.

» Mais ce brave homme, au lieu de s'envenimer contre nous, et de commettre, comme nous l'espérions, quelque imprudence, se contentait de répéter :

» — Jésus-Christ a souffert; et moi aussi je » souffrirai. »

» Nous étions au désespoir.

» A la fin Valérian Ossinsky, qui organisait notre fuite, eut la bonne idée d'aller au restaurant que fréquentait Nikita. Il fit sa connaissance, comme par hasard. Il lui dit qu'il cherchait un comptable pour une fabrique de sucre dans l'intérieur de la province. Les conditions étaient avantageuses. Nikita mordit à l'hameçon. L'affaire fut vite combinée.

» Ayant reçu un mois d'avance et de l'argent pour le voyage, Nikita abandonna le service de la

prison, car il s'était engagé à partir immédiatement.

» Mais il y eut des retards, puis d'autres; de sorte que notre fuite était déjà effectuée, qu'il attendait encore son passeport. Il reçut une petite lettre où on lui disait qu'on n'avait plus besoin de lui. — Peut-être devina-t-il.

» Quand le poste du gardien fut vacant, le directeur vint parler amicalement à Stéfanovitch et à Deutsch au sujet de son successeur.

« — Ne vous semble-t-il pas que Fomenko (Mi-
» chel) serait un brave homme, très convenable? »

» Stéfanovitch fit une grimace, et dit entre les dents.

» — C'est un espion...

» — Mais non! C'est un excellent garçon. » —
» Le directeur le défendait!

» Michel fut nommé gardien-chef dans le couloir des détenus politiques.

» Le plus important était fait. Mais non pas tout. Michel pouvait nous ouvrir la porte de nos cellules: mais comment franchir les quatre portes de la prison, gardées militairement?

» En attendant il ne fallait pas perdre un jour. La position de Michel était terriblement périlleuse. La prison se trouvait pleine de détenus politiques de toute espèce, à commencer par des jeunes gens arrêtés sur un simple soupçon, pour

finir par des révolutionnaires sérieusement compromis. Il y avait là des gens de toute condition. L'ancienne situation de Michel le fit reconnaître par beaucoup de détenus. Il ne fallait pas redouter une dénonciation, car, étant depuis des années « illégal », Michel n'avait eu de relations qu'avec des gens sûrs —; mais qui pouvait le garantir des indiscrétions innocentes, bien naturelles, dans un cas si piquant.

» Nous étions proprement sur des charbons ardents.

» Nous résolûmes de profiter le plus tôt possible de la position si favorabfe que s'était créée Michel. — A peine fut-il établi dans ses nouvelles fonctions, que nous fixâmes la nuit de la fuite.

» La façon la plus naturelle de sortir était de nous travestir en sentinelles, qui, leur service terminé, retournent à leur caserne. Michel prépara pour deux d'entre nous des habits de soldats. Les deux autres durent rester vêtus en bourgeois. Nous n'avions qu'un sabre pour quatre, mais nous étions résolus à ne pas attendre davantage.

» Le jour fixé, le soir, Michel nous apporta les habits militaires.

» Après nous être travestis, nous fîmes, avec les draps, des bonshommes que l'on coucha sur les

lits, pour faire croire, le matin, que nous étions encore endormis.

» A minuit Michel vint pour ouvrir nos cellules.

» Mais il se présenta un empêchement imprévu.

» Le gardien d'ordonnance, qui devait veiller toute la nuit, vint justement s'installer dans notre corridor, et il ne paraissait pas du tout disposé à le quitter.

» Alors Stéfanovitch fit tomber, comme par hasard, un livre broché dans le jardin. Il s'éparpilla à terre et, Stéfanovitch ayant appelé Michel, le pria de le lui faire remonter aussitôt. Michel ordonna au gardien d'ordonnance de le ramasser et de le porter à l'office.

» Pendant qu'il était occupé à cette besogne, on sortit sans bruit des cellules, et l'on se dirigea vers la porte.

» Au moment où nous passions au fond d'un corridor, il arriva une chose terrible.

» Là pendait la corde de la cloche d'alarme. Je marchais en rasant le mur, dans l'obscurité profonde, quand je trébuchai contre je ne sais quoi.

» Je me sens tomber. J'étends instinctivement les mains. Je rencontre un objet sous mes doigts. Je m'y raccroche...

» Malédiction! Voilà qu'un son bruyant réveille toute la prison.

» C'était la corde de la cloche ! — L'horreur, la honte, le ridicule de notre infortune me passent comme un éclair devant les yeux.

» On croyait tout perdu. Déjà on entendait une grande rumeur, et les voix des soldats de garde qui se levaient en toute hâte.

» Michel nous dit de nous cacher dans divers coins et court au corps de garde déclarer que c'est lui qui avait tiré la corde par hasard.

» Tout rentre dans le silence. — Mais alors arrive un nouveau contre-temps. En voulant sortir des coins où nous nous étions blottis, peu s'en fallut que nous ne nous perdîmes les uns les autres dans l'obscurité. Michel était obligé de courir de l'un à l'autre, pour reformer sa troupe.

» Nous revoici en ordre. On reprend la marche. Restait le plus difficile : le passage de la poterne sous le fusil de la sentinelle. Mais cela réussit à merveille.

» A la voix de Michel le portier donna la clef de la petite porte, et la sentinelle, au fond de sa guérite, ne prit pas garde à notre étrange accoutrement.

» Après avoir fait quelques pas dehors, on rencontra un officier qui semblait sortir de terre. Mais il rejeta son capuchon et nous vîmes la belle tête de Valérian Ossinsky, qui, tout radieux, nous tendit les mains.

» Il nous attendait avec une voiture pour nous conduire bride abattue jusqu'au Dnieper, où l'on trouva un bateau aménagé pour un long voyage et fourni de provisions de bouche de toute espèce.

» Un moment après, nous volions sur les eaux du fleuve, nous dirigeant vers le sud.

» Ce voyage par eau dura environ une semaine. La nuit nous tirions notre barque sur la berge pour prendre quelques heures de repos. Le jour on avançait à force de rames, et si, à l'horizon, noircissait quelque fumée de bateau à vapeur, nous nous cachions dans les roseaux qui bordent le Dnieper.

» Arrivés à Krementchug, on retrouva Ossinsky, venu par le chemin de fer, qui nous attendait avec des passeports et toutes les choses nécessaires.

» A la prison on ne s'était aperçu de notre fuite que de grand matin.

» Bien qu'on ne retrouvât pas plus Michel que nous, personne ne soupçonna rien. La confiance qu'il inspirait était si grande, que le directeur et tout son monde, croyant que nous l'avions assassiné pour fuir, cherchèrent inutilement son cadavre.

» Ce fut seulement quand on fit les vérifications nécessaires, et que l'on reconnut les mensonges

de son passeport, que tous découvrirent le secret jusque-là impénétrable. »

Voilà ce que nous conta le Cosaque.

D'autres prirent la parole après lui. Mais, comme leurs récits furent peu intéressants et que la place m'est précieuse, je les tais.

LES UKRIVATELI

(Les Receleurs)

Nous sommes de nouveau à Pétersbourg.

J'étais poursuivi; j'avais les espions sur mes talons.

Cela m'obligea à changer deux fois de suite de maison et de passeport.

Pourtant je ne pouvais pas abandonner la capitale pour quelque ville de province : j'avais une mission que je ne pouvais confier à personne, et puis j'aimais tant cette ville, son sol de feu, l'ardeur de sa vie nerveuse, malgré la placidité froide de son aspect!

J'espérais que la bourrasque qui, de temps en temps, souffle sur tous les hommes « illégaux »

finirait par tomber d'elle-même, et que je m'en tirerais, avec quelques précautions de plus, sans avoir besoin de recourir aux « Ukrivateli. »

Mais ces « Ukrivateli », qui sont-ils ?

Une classe d'hommes très nombreuse, composée de gens de toute espèce, à commencer par l'aristocratie et la haute bourgeoisie, pour finir aux petits employés de tous les services gouvernementaux, y compris celui de la police, — qui, dévouée aux idées révolutionnaires, mais dans l'impossibilité de prendre une part active à la lutte, se sert de sa situation sociale pour aider puissamment les combattants, *cacher* quand il le faut les objets et les hommes.

Il faudrait un livre spécial pour décrire ce monde, original dans son genre, monde très vaste et peut-être plus bizarre que le groupe militant. — Je n'ai la prétention que de représenter ici quelques-uns des types que j'ai eu l'occasion de connaître personnellement.

*
* *

J'achevais une tasse de thé quand le « dvornik » entra dans ma chambre.

Ce n'est pas le dvornik (1) de la maison, le

(1) Portier.

représentant suprême du pouvoir policier, mais un dvornik à nous, ainsi nommé par plaisanterie, parce qu'il ne supporte ni transgression ni infraction dans tout ce qui regarde les précautions de sécurité personnelle exigées par notre règlement.

— Qu'y a-t-il! — lui demandai-je en lui tendant une tasse de thé, car je savais bien que, sans « affaire », il ne serait jamais venu.

— Il y a que tu es surveillé encore une fois, me répondit-il. — Il faut en finir. Je viens te chercher pour te conduire dans une cachette.

Je m'y attendais.

Mais, comme personne ne va s'enfermer de gaieté de cœur dans une prison volontaire, lorsqu'il habite une ville pleine d'activité et de vie, je demandai au dvornik de me fournir des explications.

Alors il me conta tout.

Je l'écoutais en buvant des gorgées, l'interrompant de temps en temps par de petites questions sur la réalité du péril. — Notre vie est si exposée, que, si l'on voulait la sécurité parfaite, il faudrait proprement s'aller noyer dans la Neva.

A dire vrai, cette fois-là, il n'y avait pas grand'-chose. J'étais surveillé, mais légèrement. Cela aurait pu cesser de soi-même, et si, au lieu du dvornik, on m'en eût envoyé un autre, je me serais

révolté, et j'aurais encore quelques jours conservé mon indépendance.

Mais avec ce diable d'homme on ne plaisantait pas.

Après quelques vaines tentatives de résistance, il fallut se remettre entre ses mains.

Je lui demandai où il voulait me conduire.

— Chez Bucéphale, — me dit-il.

La perspective de mon sort m'arracha un profond soupir.

Ce Bucéphale était un certain conseiller Tarakanoff (1), employé au ministère de l'intérieur, ainsi nommé, parce que, comme le cheval d'Alexandre, il avait peur de son ombre.

Il était poltron comme un lapin et craignait tout. Il ne se mettait jamais à la fenêtre par ce qu'il craignait les courants d'air. Il ne traversait pas la Neva en bateau, parce qu'il avait peur de se noyer. Il ne voulait pas se marier parce qu'il avait peur d'être trahi.

Bien que disciple ardent de Tchernichevski il partageait théoriquement les idées des révolu-

(1) Je crois devoir prévenir le lecteur que, si je conserve toutes les particularités caractéristiques, j'ai changé les noms et quelques détails sans importance, pour empêcher la police de reconnaître ceux qui ne doivent pas être reconnus. J'ai agi de même un peu plus loin dans une autre esquisse « un voyage à Pétersbourg ».

tionnaires; il en connaissait un grand nombre personnellement, et se prêtait volontiers à l'office de « receleur ». C'était l'un des plus sûrs.

Sa position officielle, et, peut-être encore plus, son caractère si peu révolutionnaire, le mettaient au-dessus de tout soupçon, — ni plus ni moins, que la femme de César. Il savait très bien que rien ne le menaçait, mais néanmoins il prenait des mesures rigoureuses pour sa propre sécurité et voyait partout des espions.

Il était facile d'imaginer qu'avec un pareil gardien le sort du prisonnier serait pitoyable.

Je fis observer au dvornik qu'il vaudrait mieux attendre le soir pour sortir, car, alors, les espions qu'il avait vus errer autour de la maison seraient peut-être partis. Mais il refusa, et me déclara que le soin des espions le regardait.

Le thé fini, on procéda au « déménagement » de la chambre, c'est-à-dire à la destruction du plus petit bout de papier qui pût être de quelque usage à la police.

Puis, après avoir averti le maître de l'hôtel que j'allais passer quelques jours à la campagne, que je lui écrirais la date de mon retour, etc... on sortit.

Au bout de quelques pas je vis deux messieurs arrêtés devant une vitrine qu'ils semblaient regarder.

Le dvornik me les désigna d'un coup d'œil et fit de la tête un mouvement imperceptible qui voulait dire. « Ce sont eux », puis un autre avec le menton, qui signifiait : « Tirons par là. »

Alors commença la « chasse ».

C'est une chose trop peu intéressante pour être racontée, trop ordinaire pour troubler.

Avec un homme comme mon compagnon, c'était plutôt un divertissement.

Le dvornik est un véritable spécialiste pour tout ce qui concerne la lutte avec la police et les espions. Il possède sur ce sujet des connaissances très vastes, sans cesse augmentées par une étude patiente et infatigable.

Il avait loué tout exprès une petite chambre en face du chef de la police secrète, et il passait des journées entières à observer toutes les personnes qui entraient.

De cette façon il connaissait de vue une bonne partie des espions de Pétersbourg; il en avait dressé une sorte de classification, d'après les coutumes, les caractères, les modes de surveillance, les habitudes de chasse, etc., et il pouvait fournir des renseignements très intéressants sur toutes ces particularités. A force de faire ce métier, il avait acquis le génie de la profession, une habileté spéciale à reconnaître les gens d'un coup d'œil sur des indications certaines pour lui,

et si insignifiantes, qu'elles échappaient à l'œil le plus attentif.

On aurait dit un Peau-Rouge de Cooper en lutte avec la race ennemie.

Par-dessus le marché, le dvornik savait admirablement la topographie de Pétersbourg, et connaissait toutes les maisons à deux issues pour en avoir fait une lente et patiente étude.

En combinant la traverse de ces maisons avec des courses à pied et en voiture, dans toutes les directions, il parvint au bout d'une demi-heure à « brouiller sa piste », comme il disait.

On arriva chez Tarakanoff, non sans une profusion de précautions, de signes et de signaux, qui étaient le faible du dvornik.

Tarakanoff, — un petit homme de trente-cinq ans, gras et pansu, vint au-devant de nous.

Il était averti. C'est lui-même qui nous ouvrit la porte, et, sans perdre une seconde, il nous fit entrer.

Les précautions étaient tout à fait superflues, car il était seul, absolument seul, dans son petit appartement composé de trois pièces.

Mais Tarakanoff ne pouvait pas prendre moins de précautions.

Comme nous nous connaissions un peu, je ne me fit pas présenter.

Aussitôt Tarakanoff demanda si l'on nous avait vus monter l'escalier.

— Savez-vous bien, dit-il, que la locataire d'en dessous, — une femme avec des yeux grands comme ça! — une fleuriste ou une modiste... est-ce que je sais! me regarde toujours quand elle me voit passer. C'est une espionne. J'en suis sûr!

Et comme nous disions qu'on ne nous avait pas vus, il se rassura; puis, se retournant vers moi, il me dit avec le plus grand sérieux :

— Dans tous les cas vous ne devez jamais sortir de l'appartement. Le jour c'est la fleuriste, la nuit, c'est le concierge, un espion, lui aussi, et des plus dangereux! Je vous apporterai tout ce qu'il vous faudra.

Je dis oui tristement, car je sentais sur moi le regard sévère du dvornik.

Quand ce dernier fut sorti, Tarakanoff me conduisit dans la petite chambre qu'il me réservait. Il y avait une table à écrire, quelques livres d'économie politique, et un canapé qui me servirait de lit.

Depuis quelques jours il avait mis sa cuisinière à la porte. On disait qu'il la soupçonnait d'espionnage comme les autres. Mais il m'assura que non; seulement, c'était une bavarde, et, de plus, elle faisait danser l'anse du panier.

En attendant il résolut de ne pas la remplacer et fit venir nos repas d'un restaurant voisin.

Ne voulant pas changer ses habitudes, Tarakanoff sortit et me laissa seul. Toutefois il me promit de revenir à la chute du jour. Mais le gaz était depuis longtemps allumé dans la rue, que je l'attendais sans le voir paraître. Je commençais à m'inquiéter, lorsque enfin j'entendis le bruit de la clef dans la serrure, et il rentra sain et sauf.

Je lui serrai fortement la main, riant à part moi de mes craintes.

— Je n'ai pas voulu rentrer directement à la maison, me dit-il — de peur d'être suivi. C'est pour cela que j'ai fait un petit tour.

Je m'émerveillais en dedans de la superfluité des précautions du brave homme.

Nous passâmes la soirée ensemble, à causer à bâtons rompus.

Au moindre bruit dans l'escalier, Tarakanoff tendait l'oreille.

Je cherchais à le tranquilliser, je lui assurais qu'il ne courait aucun péril.

— Eh oui, je le sais bien, me répondit-il candidement. Autrement je ne vous aurais pas invité. Mais que voulez-vous? J'ai peur.

Vers minuit je pris congé de mon hôte pour me mettre au lit; et, tant que je ne dormis pas, je l'entendis aller et venir dans sa chambre.

Le jour suivant, après avoir pris une tasse de thé avec moi, Tarakanoff partit pour son bureau et le dvornik vint me faire une visite.

Il venait me demander d'écrire un article relatif à quelques faits actuels. Il m'apportait toutes les indications, tous les livres, tous les journaux nécessaires. — Je le remerciai, autant pour sa visite que pour sa commission, et le priai de venir me voir le plus tôt possible — le lendemain, ou le surlendemain; je lui promis de faire tous mes efforts pour terminer l'article et le lui remettre.

Le soir je travaillai ferme, et je passai une bonne partie de la nuit à ma table.

De temps en temps j'entendais mon hôte se retourner dans son lit.

Deux heures, trois heures, quatre heures sonnèrent. Il ne dormait pas encore. — Qu'avait-il donc?

Je ne pouvais le gêner en faisant du bruit, car j'avais mis tout exprès ses pantoufles. Ce ne pouvait être non plus ma lampe, car la porte était bien jointe.

Peut-être était-il malade? Je me rappelai que la veille je l'avais trouvé un peu pâle, mais je n'y avais pas pris garde.

Le matin je fus réveillé par le bruit des tasses qu'il préparait pour le thé. Je me levai aussitôt pour ne pas le faire attendre.

Il avait l'air d'un bonhomme en cire : pâle, jaune, les yeux creux, le regard abattu.

— Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je.

— Rien.

— Mais vous avez une figure de revenant, et vous ne vous êtes pas endormi avant quatre heures.

— Dites plutôt que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Mais vous êtes donc malade?

— Non, je ne peux jamais dormir quand j'ai quelqu'un chez moi.

Alors je compris tout.

Je lui pris la main et je la serrai affectueusement dans les miennes.

— Je vous remercie de tout mon cœur — lui dis-je — mais je ne veux pas vous causer tant de gêne, et, dès que cela sera possible, je m'en irai.

— Oh ! non, non ! pas encore ! pas encore ! Si j'avais supposé cela, je ne vous aurais rien dit. Restez donc, restez. Ça ne fait rien.

— Mais vous allez tomber malade!

— Ne le croyez pas. Je puis dormir le jour, ou, bien mieux encore, prendre quelque drogue.

Et en effet, je l'ai su depuis, dans des cas semblables, quand il n'en pouvait plus, il avalait du *chloral.*

Notre conversation en resta là.

Je le regardais avec un confus mélange d'étonnement et de profond respect.

Que cet homme était comique avec sa peur; mais comme il était grand avec son dévouement!

Je savais que sa maison était toujours ouverte à tous ceux qui se trouvaient dans ma position. Quelques-uns d'entre nous ont passé des semaines chez lui, entretenus par lui. Quelles souffrances devait endurer cet homme qui, par une cruauté de la nature, était privé de cette qualité toute physiologique : le courage!

Comme elle devait être grande, au contraire, sa force morale!

Quant le dvornik vint le lendemain pour prendre mon article, je lui dis que je ne voulais à aucun prix demeurer plus longtemps chez mon hôte, et je le priai de me trouver une autre cachette, le plus tôt possible.

A mon grand étonnement il y consentit sans trop de résistance.

— J'ai vu Seroff aujourd'hui — me dit-il — il m'a demandé de tes nouvelles. Je pourrai lui parler de ça; pour ce qui le concerne, il est actuellement dans une position excellente.

Je ne pouvais demander mieux. L'affaire fut vite conclue. Au bout de deux jours j'avais une réponse affirmative de Seroff.

Je combinai mon départ de façon à persuader

à mon hôte que j'allais pour affaires dans une ville de province, et, après l'avoir embrassé et remercié chaudement, je pris congé.

— Au revoir, au revoir! — répétait-il — bon voyage! Quand vous reviendrez, je vous attends. Toujours à votre disposition. Ne dites pas non.

La nuit commençait déjà à s'étendre sur la ville quand je sortis. J'étais seul, car je savais où retrouver Seroff, qui était mon ami depuis bien des années.

II

La chambre était inondée de lumière.

Autour d'une grande table sur laquelle chantait un samovar, étaient assises cinq ou six personnes, des hommes et des femmes. C'était la famille de Sereff et quelques-uns de leurs amis intimes.

L'hôte se leva avec une exclamation joyeuse et me tendit les mains.

Boris Sereff est un homme déjà âgé, son épaisse chevelure est presque blanche. Mais ce ne sont pas les années qui ont blanchi cette tête altière.

Il n'a que cinquante ans.

Il a été impliqué dans la première conspiration ourdie sous Alexandre II. Vers 1861, étant médecin de l'armée à Kasan, il a pris une part active à la conspiration militaire de Ivanizky et de ses compagnons.

Ce fut un des plus glorieux épisodes du mouvement révolutionnaire russe — trop tôt oublié par les générations présentes.

Seroff dut assister à la boucherie barbare de tous ses compagnons. Par miracle il ne fut pas sérieusement compromis, et, quelques années après, il vint s'établir à Pétersbourg.

A partir de ce moment il resta sous l'œil de la police, qui, presque chaque année, pratiquait chez lui une visite domiciliaire.

Dix ou douze fois il a été emprisonné; mais son incarcération ne dura jamais longtemps, car la police ne parvenait à découvrir aucune preuve contre lui. Il faut avouer qu'il ne prend plus une part active aux conspirations; tant d'années de lutte et d'échecs continuels ont tué en lui le germe de toute activité révolutionnaire : la foi. — Après l'enthousiasme de ses premières années, il en est venu à ce scepticisme découragé qui est en Russie la plaie des classes cultivées, et qui fait que dans nos régiments les hommes *mûrs* sont si rares.

On n'y trouve que des jeunes gens ou des vieillards.

Mais aucun scepticisme n'a pu déraciner de l'âme de Boris Seroff un amour et une espèce de culte pour ceux qui, plus fortunés ou plus jeunes que lui, ont pu rester dans les rangs des com-

battants. Cet amour, joint à un certain esprit chevaleresque et à un courage sans égal, en font un homme prêt à rendre aux révolutionnaires toutes sortes de services.

Une pratique de tant d'années lui a donné une grande habileté pour tout ce qui concerne la partie externes des conspirations. Il organise les correspondances, cache les livres, les journaux, les papiers secrets. Il récolte de l'argent par voie de souscriptions ou de cotisations mensuelles, etc.

Mais il est surtout incomparable dans la plus précieuse de ces fonctions accessoires, dans le métier de cacheur, qu'il exerce continuellement, si bien, qu'un jour il invita quelques amis à fêter le jubilé de sa dixième année d'heureux recelage.

Grâce à son courage à toute épreuve, il ne s'exagère jamais rien, il ne voit pas le péril là où il n'y a qu'un fantôme créé par l'imagination surexcitée. — Mais lorsqu'il est en face d'un vrai danger, il ne lui échappe pas. Il sait flairer les intentions de la police à longue distance; et il retrouve ses traces quand elle a passé quelque part.

C'est chez lui un instinct de chien de chasse.

A l'aspect plus ou moins martial du *gorodovoi* (sergent de ville), qui se tient à l'angle de la rue, il devine si l'homme a l'ordre de surveiller

sa maison. A certaines inflexions de voix du dvornik (le portier), à la façon dont il le salue à son passage, il devine si la police lui a parlé et en quel sens. A certaines ombres, à des rumeurs indistinctes, il devine qu'une perquisition est imminente.

Aussi quand cet homme prend quelqu'un sous sa protection, on peut dormir avec un oreiller sur la tête.

Pour donner une idée du grand cas que l'on fait de lui comme cacheur, il faut dire que Véra Zassulitch, après son absolution, lui fut confiée par ses admirateurs, pendant que l'on mettait la ville sens dessus dessous pour la retrouver, et que l'honneur de tout le parti était engagé à la bien cacher.

Sophie Perovskaia, une de ses grandes amies, avait coutume de dire : « Quand Boris Seroff arbore à sa porte cochère le signe de sécurité, j'y entre plus tranquillement que l'empereur dans son palais. »

Tel était l'homme dont je serrais la main.

Je me joignis à sa compagnie, assise autour de la table, et je passai très joyeusement cette soirée et les suivantes tant que je demeurai dans cette maison.

Seroff était le plus sûr et le plus aimable des cacheurs.

Il ne vous ennuyait jamais de ces précautions superflues qui sont si lourdes, et deviennent, à la longue, insupportables. — Pendant le jour, je travaillais dans une petite chambre, au fond de la maison, pour éviter les regards des visiteurs fortuits. Le soir, on me permettait de temps en temps de sortir. Mais, ordinairement, je passais la soirée à la maison, dans l'aimable compagnie de ses gracieuses filles, jeunes toutes les deux.

Je me liai bien vite avec elles de cette franche amitié, qui, en Russie, est si commune d'hommes à femmes.

Elle était bien naturelle dans notre position respective de protectrices et de protégé.

Malheureusement mon séjour dans cette famille ne dura environ qu'une semaine,

Un jour Seroff, à l'heure du déjeuner, se tourna vers moi et prononça en souriant sa phrase sacramentelle :

— On vous a flairé !

— Qui donc? qui donc? demanda la compagnie.

— Oh ! ce n'est rien encore, dit-il. Mais enfin on vous a flairé !

— Croyez-vous que le péril soit imminent? demandai-je.

— Non, je ne le crois pas — répondit Seroff,

pensif. Et on eût dit que tout en parlant il faisait mentalement ses réflexions.

— Je les attends ces jours-ci ; et, à tout hasard, il faut s'en aller.

Il n'y avait pas d'objection à opposer aux prévisions d'un tel homme.

Après le repas Seroff alla prévenir « les nôtres », et le soir même je pris, avec beaucoup de peine, congé de cette charmante famille.

Puis, en compagnie d'un ami, je recommençai mon pèlerinage.

Quelques jours après, j'appris que la police était descendue faire chez Seroff sa « visite sanitaire » ; c'est ainsi qu'il nommait lui-même ces perquisitions périodiques.

Naturellement elle ne trouva rien de suspect et s'en alla les mains vides.

III

Madame Ottilia d'Horn était une vieille femme, d'environ soixante ans.

Elle n'était pas Russe et parlait très mal notre langue. Elle ne prenait aucun intérêt à toutes les questions d'ordre interne ou extérieur qui nous passionnaient. C'était pourtant une nihiliste, ou mieux, une terroriste enragée.

L'histoire de sa conversion au nihilisme est si originale, qu'elle mérite d'être contée.

Madame Ottilia était Danoise.

Elle était arrivée avec son premier mari à Riga, et, étant devenue veuve peu après, elle avait épousé un Russe qui avait trouvé à Pétersbourg un petit emploi dans la police.

Elle aurait tranquillement achevé sa vie, sans penser au terrorisme, au nihisme, ni à rien de semblable, si, par la volonté du Destin, la prin-

cesse Dagmar n'eût pas épousé le prince héréditaire de Russie.

Ce fut cet événement qui jeta madame Ottilia dans les bras des nihilistes. On va voir comment.

Étant Danoise d'origine, et douée d'une imagination fantastique, elle conçut le plan ambitieux de procurer à son mari un des innombrables emplois de cour vacants près de la nouvelle archiduchesse.

Pour parvenir à ses fins, madame Ottila alla se présenter en personne à l'ambassadeur danois. Elle le pria de s'interposer en faveur de son époux, faisant valoir que son *premier* mari, un demi-siècle auparavant, avait eu une fourniture, ou un emploi — je ne me souviens plus au juste, — près de la cour de Copenhague.

Comme il fallait s'y attendre l'ambassadeur la renvoya.

Mais madame Ottilia, qui était très tenace en tous ses projets, étant revenue lui rompre la tête, il eut le mauvais goût de se permettre quelques plaisanteries.

De là naquit dans l'âme fougueuse de madame Ottilia une haine implacable contre l'ambassadeur.

Comment se venger?

Évidemment, il fallait dévorer sa rage en secret, sans espoir d'y jamais parvenir.

De cette façon passèrent des années et des années.

C'est alors que les nihilistes commencèrent leurs entreprises.

Un trait traversa l'âme de madame Ottilia :

— Eh ! eh ! voilà mon affaire, se dit-elle.

Et elle s'enflamma d'un enthousiasme incandescent pour les nihilistes. Peut-être espérait-elle qu'ayant commencé par Trépoff, Mesenzeff ou Krapotkine les nihilistes s'attaqueraient à l'ambassadeur danois, le plus scélérat de toute la bande. Peut-être sa haine contre un homme des classes supérieures, comprimée pendant tant d'années, s'était-elle généralisée, et enveloppait-elle maintenant la classe tout entière. — Personne n'a jamais su ce que couvait la conversion de madame Ottilia.

Et d'ailleurs qui pourrait deviner les pensées baroques écloses dans la cervelle d'une vieille dame fantasque de soixante ans ? — Un fait indéniable, absolument véritable, historique, c'est que madame Ottilia s'était senti au cœur une admiration débordante pour nous autres, les nihilistes.

Elle louait des chambres aux étudiants, qui sont tous plus ou moins nihilistes, et ceux-ci, après avoir ri dans les premiers temps de la passion politique, si tardive, de madame Ottilia, finirent par la prendre au sérieux.

Dans les perquisitions que presque tous les étudiants ont à subir, madame Ottilia faisait preuve d'un courage et d'une présence d'esprit peu communes.

Grâce à son âge, qui la mettait au-dessus de tout soupçon, elle avait réussi à soustraire des livres et des papiers compromettants des mains mêmes des gendarmes.

A toutes les questions du procureur elle répondait avec une finesse et une prudence dignes de louange.

Les étudiants la mirent en relation avec quelques membres du parti organisateur, et madame Ottilia commença sa carrière révolutionnaire, d'abord comme dépositaire de livres, puis de correspondances, puis enfin elle devint une excellente receleuse.

On pouvait se fier à elle absolument. Elle était très prudente, incorruptible. Elle l'avait prouvé maintes fois.

Voilà ce que me conta mon ami tandis que je traversais la ville, me dirigeant vers la petite maison que madame Ottilia possédait vers le Kamenostrovsky.

* * *

La dame m'attendait.

C'était une grande femme robuste, d'aspect

énergique, presque martial, qui semblait plutôt avoir cinquante ans que soixante.

Bien que je la visse pour la première fois, elle me reçut à bras ouverts, comme un parent attendu depuis longtemps.

Et aussitôt elle apporta le samovar, avec des tartines, du lait, des gâteaux ; puis, tout affairée, elle me montra la petite chambre qu'elle m'avait préparée, et où je trouvai ce luxe d'attentions, dont seules les femmes sont capables.

Madame Ottilia me demanda premièrement des nouvelles d'un tel et d'un tel, qui avaient dû passer quelques semaines chez elle. — Évidemment, après avoir fait connaissance avec ces terroristes qu'elle admirait de loin, elle avait fini par les aimer tendrement, comme des fils, d'autant plus qu'elle n'en avait pas, la brave femme.

Mais toutes ses préférences étaient concentrées sur ceux qu'elle avait eus sous sa protection.

Elle voulut à touteforce me présenter son mari.

Le vieux avait déjà une jambe dans le lit; mais elle lui ordonna impérieusement de se lever, et, quelques minutes après, il entra, roulé dans une vieille robe de chambre toute usée, traînant à ses pieds des pantoufles éculées.

Il me tendit la main avec un petit sourire enfantin, dodelinant de sa tête chauve.

Le bon vieux était entièrement soumis à sa fougueuse moitié.

— S'il le faut, dit madame Ottilia, avec un geste martial, je l'enverrai demain au bureau de police pour prendre des informations.

Et le petit vieux, souriant, baissait en signe d'acquiescement sa tête chauve.

Son énergique moitié l'avait fait, lui aussi, affilier au nihilisme !

* * *

C'est dans la maison de cette bonne dame que je passai tout le temps que souffla la bourrasque, et, tant que la police me chercha sur les traces des autres, je ne bougeai pas.

Puis je renaquis à la liberté et à la vie active, sous un autre nom et dans un autre quartier de la ville.

L'IMPRIMERIE CLANDESTINE

Fonder une typographie, donner cette arme puissante au libre penseur qui lutte contre le despotisme, sera toujours le désir le plus ardent, le plus impérieux de tous les organisateurs, lorsqu'ils se sentent en état d'entreprendre une action sérieuse.

Déjà, en 1860, quand se formèrent les premières sociétés secrètes qui avaient pour but la révolution agraire, — telles que la société appelée « Terre et Liberté, » et la « Jeune Russie », — on vit des tentatives d'installation d'imprimeries rudimentaires, qui ne durèrent que peu de semaines.

Il était évident que désormais l'imprimerie libre, qui existait déjà à l'extérieur, bien qu'elle eût à

sa tête un écrivain comme Herzen, ne répondait plus aux besoins du parti militant.

Dans les dix ou quinze dernières années, époque où le mouvement acquit une force et un développement jusque-là inconnus, l'insuffisance des imprimeries qui fonctionnaient à l'étranger, en Suisse ou à Londres devint encore plus manifeste, et la nécessité d'une presse locale, prompte à répondre aux questions actuelles, parut encore plus urgente.

C'est pour cela que toutes les organisations qui se sont dissoutes les unes après les autres, éparpillées dans les prisons, dans les forteresses et dans les mines de Sibérie, firent des tentatives pour fonder leurs imprimeries en Russie même.

Toutefois il semblait que la fortune eût maudit toutes les tentatives de ce genre : Toutes réussissaient à s'établir provisoirement et avaient une durée éphémère. A peine fondées, invariablement, elles étaient découvertes.

Le cercle des Karakosov eut sa typographie qui ne dura que quelques mois.

Le cercle des Netchaeff eut la sienne, mais dut la tenir souterraine, jusqu'à ce que l'organisation elle-même fut découverte.

Les Dolguchinzi eurent aussi la leur. A sa deuxième proclamation, elle fut saisie.

Le cercle des Tchaikovski fit de pareilles ten-

tatives pour en fonder une. On était déjà en possession des caractères et d'une excellente machine, mais elle n'eut jamais la fortune de fonctionner, et, pendant cinq ans consécutifs, la machine et les caractères restèrent enfoncés dans un trou, sans que l'organisation réussît à les faire servir.

Après tant d'épreuves, la difficulté de faire fonctionner une imprimerie secrète, dans un pays où tout est surveillé, parut une entreprise impossible, à cause de sa nature même.

On peut cacher des livres, des papiers, des hommes. Mais comment dissimuler une chose qui se trahit d'elle-même, une imprimerie, qui, outre un travail compliqué et toujours bruyant, réclame le concours de beaucoup d'ouvriers et une consommation considérable de papier, qu'on apporte et qu'on renvoie en forme d'imprimés.

Tant de tentatives et d'insuccès avaient démontré, non pas seulement la difficulté, mais l'impossibilité d'une imprimerie clandestine.

C'était un songe vain et une dilapidation certaine d'argent, un sacrifice inutile et insensé de vies d'hommes.

Les gens sérieux n'en parlaient plus et ne voulaient plus en entendre parler.

Ce fut donc un « songeur » qui osa aller contre l'opinion universelle. Il soutint, en dépit de tous, que l'on pouvait fonder une typographie clandes-

tine à Pétersbourg même, et que lui la fonderait, pourvu qu'on lui en fournît les moyens.

Ce songeur s'appelait Aronne Zundelevitch.

Il était natif de Vilna (Lithunanie) et fils d'un petit boutiquer israélite.

Dans l'organisation dont il faisait partie (celle qui prit plus tard la vieille devise, toujours jeune : « Terre et Liberté »), on commença par rire des fantaisies de Zundelevitch.

Mais il réussit à vaincre toutes les difficultés. On lui avança environ dix mille francs ; il alla à l'étranger, transporta tout son matériel à Pétersbourg, et, étant devenu maître dans l'art de la composition, il l'enseigna à quatre autres personnes, avec lesquelles il fonda, en 1877, la première imprimerie qui méritât vraiment ce nom, car elle pouvait fonctionner régulièrement et imprimer des ouvrages de longue haleine.

Les principes qui présidèrent à l'organisation de cette imprimerie furent si bien combinés, que, pendant quatre années consécutives, les recherches les plus enragées de la police n'aboutirent à rien. Il fallut que la trahison et le hasard vinssent à son aide.

Mais l'élan était donné. Cette typographie détruite une foule d'autres se fondèrent d'après les mêmes principes, et celles-là durèrent et fonctionnèrent sans interruption.

Et de temps en temps de ces souterrains inconnus sortit une voix grave, qui fit taire les hypocrites et les adulateurs, une voix qui, retentissant de la mer Glaciale à la mer du Nord, frappa de terreur le despotisme drapé dans sa pourpre sanglante. Elle lui montra un pouvoir au-dessus du sien, plus grand; la volonté du libre penseur, retranchée dans la générosité de son cœur et armée d'un bras désintéressé.

Ce libre penseur a appelé à son aide le fer et le feu. Il en a fait des armes terribles, et il a engagé la bataille enragée qui ne se terminera que par la destruction du despotisme.

Dans cette bataille, l'étendard glorieux autour duquel chauffait la mêlée, l'étendard vers lequel se levaient les regards des combattants, c'était l'imprimerie clandestine. Tant que les ennemis ne parvenaient pas à arracher cette bannière des mains de ses défenseurs, il ne fallait désespérer, malgré les plus effroyables pertes, ni de l'organisation, ni du parti.

Comment s'expliquait donc l'existence d'une imprimerie clandestine, fonctionnant journellement à la barbe de la police, dans un pays comme la Russie?

Ce fait, qui me semble un gage plus éclatant de la force de notre parti que ne le feraient des en-

treprises très brillantes, s'expliquait d'une façon assez simple.

C'était le résultat du dévouement sans bornes des imprimeurs et de la ponctualité minutieuse de leurs précautions.

Personne n'allait jamais les voir, personne, excepté ceux qui ne pouvaient faire autrement; encore ceux-là savaient-ils où et comment il fallait les voir.

Pour donner une idée de la sévérité de cette consigne, je dirai, que, non seulement les membres de l'organisation qui soutenaient la typographie, mais pas même les directeurs et les collaborateurs du journal, n'auraient pu dire où il était imprimé.

Un seul membre de la rédaction savait le secret, et il entretenait les communications avec le représentant de l'imprimerie.

Pour ma part, j'y allai une fois, et en voici la raison : j'étais un des rédacteurs du journal *Terre et Liberté*, organe du parti, avant qu'il ne fût divisé en deux groupes.

Les communications avaient toujours lieu dans des endroits neutres, et naturellement l'on choisissait les plus sûrs. J'apportais les manuscrits, j'emportais des épreuves, puis je fixais le lieu et l'heure précise du prochain rendez-vous. Dans le cas de quelque besogne imprévue, où si le fil

des communications venait à se rompre, j'envoyais une carte postale, pour fixer, par des phrases convenues, une nouvelle rencontre.

Pourtant, une fois, comme je l'ai dit, j'allai à l'imprimerie. C'était justement le 30 novembre, jour où devait paraître le premier numéro du journal. Le matin même, un de nos amis vint me visiter et me raconta que, s'étant trouvé dans la maison de Trosciansky, où la police avait fait une descente, il avait cru tomber dans ses mains. Pourtant il avait réussi à fuir, grâce à sa dextérité et à l'idée de crier tout en courant : *Au voleur ! à l'assassin ! arrêtez-le !* pendant que la police le poursuivait.

Je voulais insérer ce fait-divers dans le numéro qui allait paraître, afin de faire pièce à Zuroff (le préfet de police).

Ce fonctionnaire répandait le bruit que notre imprimerie ne pouvait pas être à Pétersbourg; car, autrement, il l'aurait infailliblement découverte.

Je profitai de cette occasion pour aller à l'imprimerie, qui m'intriguait beaucoup.

D'ailleurs, les typographes m'avaient vivement invité à leur faire visite.

L'imprimerie était installée dans une des rues centrales de la ville.

Après des précautions infinies j'atteignis la porte et je sonnai d'une façon convenue.

Ce fut Marie Kriloff qui m'ouvrit.

J'entrai tout ému, comme fait un croyant dans une église...

*
* *

Les personnes qui se partageaient la pénible besogne étaient quatre : deux femmes et deux hommes.

Marie Kriloff, qui jouait le rôle d'hôtesse, était une femme d'environ quarante-cinq ans. Elle passait pour une des plus anciennes adeptes de notre parti et pour une des plus méritantes. — N'avait-elle pas été déjà compromise dans la conspiration des Karakosoff?

Emprisonnée et condamnée à la déportation dans une des provinces septentrionales, elle réussit à s'enfuir. Depuis lors elle vivait « illégale ». Elle travailla de toutes manières, sans se lasser jamais, jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée, à son poste, comme un soldat sous les armes, en 1880, dans l'imprimerie du *Tcherni Perediel.*

Ainsi, pendant seize années consécutives, elle resta dans les rangs des conspirateurs, ne recherchant jamais que l'utilité de la cause, occupant les postes les plus périlleux.

Elle travaillait dans les imprimeries depuis leur origine. Lorsque sa santé s'y fut ruinée et qu'elle fut devenue presque aveugle, par myopie progressive, elle n'en continua pas moins à travailler et elle le fit avec tant de zèle, que, malgré son infirmité, elle valait comme compositeur, les meilleurs ouvriers.

Basile Buch, fils d'un général et neveu d'un sénateur, passait pour être le locataire de madame Kriloff.

Il avait un passeport d'employé à je ne sais quel ministère, et, grâce à ce titre, il sortait tous les jours, à heure fixe, emportant la copie du journal dans sa serviette d'employé.

C'était un homme de vingt ou vingt-deux ans, pâle, d'une élégance aristocratique, et tellement taciturne, que, parfois, il n'ouvrait pas la bouche de toute une journée.

Il servait de lien de communication entre l'imprimerie et le dehors.

Le troisième compositeur n'a pas laissé son nom à la postérité.

Il était depuis trois ans dans nos rangs, tous l'estimaient et l'aimaient.

Mais celui qui l'avait présenté au parti organisateur était mort, et personne que lui ne savait son nom. Il était connu sous le sobriquet de

« Ptiza » (l'oiseau), que lui avait attiré sa voix —, on ne l'appela jamais autrement.

Il se tua, lorsqu'après quatre heures de résistance désespérée, la typographie de *Narodnaia Volia*, prise d'assaut, tomba au pouvoir des soldats.

Anonyme il avait vécu.

Anonyme il est mort.

Son sort était des plus durs, car, par plus grande précaution, il vivait sans avoir son passeport inscrit sur les registres de population. Il savait bien que tout passeport présenté à la police fait toujours courir un certain risque. Mais, étant donnée cette situation, il devait vivre caché et demeurait des mois entiers sans sortir de la maison, pour ne pas se faire voir au portier.

En général tous ceux qui travaillaient dans les imprimeries rompaient presque entièrement avec le monde extérieur et menaient une vie claustrale. — Mais pour le pauvre « Oiseau » cette sujétion tournait en réclusion absolue, et il demeurait éternellement enfermé dans sa triste cage, au milieu de ses caractères typographiques.

C'était un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, grand, maigre, avec une figure fanée encadrée de longs cheveux d'un noir de corbeau, qui faisaient repoussoir à sa paleur cadavérique. C'était l'effet de la privation continuelle d'air pur et

de lumière, jointe à la manipulation du plomb qui imprégnait l'atmosphère d'exhalaisons vénéneuses.

Les yeux seuls étaient vivants, grands et noirs comme ceux d'une gazelle, brillants, pleins de bonté et d'insondable tristesse.

Il mourait de phthisie et le savait.

Mais il ne voulait pas abandonner son poste, parce qu'il avait une grande habileté de main, et que personne n'aurait pu le remplacer.

La quatrième personne était une jeune fille qui passait pour la femme de chambre de madame Kriloff.

Je n'ai jamais su son nom.

Elle avait dix-huit ou dix-neuf ans, blonde, des yeux bleus. Elle aurait paru très belle, sans l'expression de tension nerveuse qui contractait sa figure pâle, et produisait au milieu de cette jeunesse, une impression douloureuse.

Elle était la vivante image des efforts continuels que coûtait cette vie ; ou mieux, cette réclusion, dans un lieu terrible, but de la recherche enragée de tant de milliers de policiers.

*
* *

Après les saluts d'usage, j'expliquai le motif de ma visite, mon désir d'insérer dans le journal

la piquante anecdote du matin. Inutile de dire que l'on y consentit avec joie. Mais, comme le journal était déjà composé, il fallut enlever quelque chose pour faire place à l'*entrefilet*, qui n'exigeait que peu de lignes.

Je visitai la seconde chambre où se faisait le travail.

Le mécanisme était très simple.

Quelques casiers contenaient les divers caractères. Un petit cylindre était fraîchement enduit d'une pâte gélatineuse qui ressemblait beaucoup à de la colle de farine, mais était plus douce au goût. Un autre grand cylindre pesant et recouvert de drap faisait l'office de presse. Des brosses et des éponges noircissaient dans une casserole. Deux vases contenaient l'encre typographique.

Tout était disposé de façon à pouvoir être caché en un quart d'heure dans une grande armoire qui occupait l'angle de la pièce.

Ils m'expliquèrent le mécanisme du travail et me contèrent en riant quelques petits subterfuges qui servaient à dissiper tous les soupçons du portier.

Cet homme venait deux fois par jour; il montait l'eau, le bois, etc. On ne l'empêchait pas d'entrer, bien au contraire. On cachait tout ce qui pouvait être suspect, et l'on trouvait des pré-

textes pour lui faire visiter les chambres le plus souvent possible.

Quand on n'avait pas réussi, on cherchait autre chose. Ainsi, l'on ne pouvait découvrir une raison plausible pour le conduire dans la dernière chambre, lorsque madame Krilof imagina un jour de l'appeler pour y tuer un rat.

Le portier monta. Il ne trouva naturellement pas la bête. Mais le principal était fait : il avait vu tout l'appartement et pouvait rendre témoignage qu'il ne contenait absolument rien de suspect.

Une fois par mois on appelait régulièrement les frotteurs pour laver tout le parquet de l'appartement.

J'écoutais ces petits détails et je n'avais pas envie de rire.

Une profonde tristesse s'était emparée de moi à la vue de ces gens.

Involontairement je comparais leur vie terrible à la mienne, et j'avais honte de moi-même. Qu'était notre activité au grand jour, avec le mouvement des relations, les rumeurs de la vie et de la lutte, comparée à ces sacrifices continus d'existences qui se consumaient dans cette tombe?

Je les quittai.

Je descendis lentement l'escalier et je suivis les rues, agité par des sentiments divers.

Je pensais à ce que je venais de voir.

Je pensais à la lutte pour laquelle ils avaient offert leur vie en holocauste. Je pensais au parti.

Et alors cette idée me vint :

Ne sont-ils pas les vrais représentants de notre cause ? N'est-ce pas ces quatre âmes qui résument le mieux le caractère de notre lutte ?

Et un sentiment d'enthousiasme m'enflamma le cœur. Nous sommes invincibles, pensais-je, tant qu'on n'aura pas épuisé la source de tant d'héroïsmes anonymes, — invincibles, tant que le parti comptera de tels soldats.

UNE VISITE A PÉTERSBOURG

PROLOGUE

Des coups violents retentissant à ma porte me firent sauter du lit.

Qui était-ce?

En Russie j'aurais aussitôt pensé à la police.

Mais j'étais en Suisse et il n'y avait rien à craindre.

— *Qui est là?* demandai-je en français.

— C'est moi, — répondit en russe une voix bien connue. — Ouvrez vite.

Comme il faisait nuit, j'allumai la bougie et je me vêtis en hâte, oppressé malgré moi par un triste pressentiment.

Deux semaines auparavant, Basile, un des

nôtres, mon ami d'enfance, gravement compromis dans les dernières tentatives contre la vie de l'empereur, était parti pour la Russie, après avoir fait à l'étranger un séjour de quelques mois. Depuis plusieurs jours on attendait vainement la nouvelle de son passage à la frontière.

Un affreux soupçon, auquel je ne voulais pas m'arrêter, venait de me traverser l'esprit comme un trait... Vite, vite, je revêtis mes habits.

J'ouvris.

André entra brusquement dans ma chambre et, sans soulever son chapeau, sans me tendre la main.

— Basile est arrêté ! — dit-il.

Basile était son ami comme le mien ; aussi avait-il la voix pleine de larmes.

Je le regardai un moment, les yeux tout grands ouverts, comme si je n'avais pas compris. Ces trois mots funestes : « Basile est arrêté » vibrèrent en moi, répétés comme par un écho, et je les redis machinalement avec un sentiment d'inexprimable horreur.

Puis on se tut tous les deux.

Je ne sais quel froid terrible, s'engouffrant, comme si j'avais laissé la porte ouverte, remplit toute la chambre et pénétra jusqu'au fond de mon être, glaçant le cœur et la pensée.

Mais nous n'avions pas de temps à perdre en

inutile désespoir. Il fallait examiner si tout était irrémédiablement perdu, ou s'il y avait encore lieu d'agir.

Je demandai des détails.

Il avait été arrêté à la frontière, et, pour comble de malheur, quatre jours étaient déjà passés depuis, car le contrebandier, par avarice, au lieu de télégraphier, nous avait avertis par lettre.

— Où est cette lettre?

— C'est Jean qui l'a gardée. Il nous attend chez moi. Je suis venu vous chercher.

Nous descendîmes dans la rue.

Les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir l'orient des rues désertes. Nous marchions silencieux, la tête basse, absorbés dans nos douloureuses pensées.

Jean m'attendait. Nous étions amis et, depuis longtemps, on ne s'était pas vu. Mais notre abord fut triste.

Pas un mot d'amitié, pas une question, pas un sourire.

On se serra la main sans parler. On aurait dit des invités qui se reconnaissaient dans une chambre mortuaire!

Il relut la lettre du contrebandier.

Basile avait été arrêté à la frontière prussienne, dans les environs de Vergbolof, et incarcéré dans la prison de cette petite ville. Qu'était-il arrivé en-

suite, on n'en savait rien, car le contrebandier, effrayé, avait immédiatement repassé la frontière. Les informations ultérieures étaient très contradictoires. D'abord il semblait que Basile eût été arrêté comme un soldat en rupture de ban. Mais ensuite on avait donné à entendre que les « gendarmes » étaient intervenus, et par cela seul l'arrestation prenait un caractère politique.

Quant à l'arrestation même, un point était bien clair : le contrebandier n'avait rien à se reprocher. Il se justifiait, exprimait toutes sortes de regrets et réclamait son argent.

L'arrestation avait eu pour cause l'imprudence de Basile lui-même. Obligé de se tenir enfermé tout un jour dans un grenier, il s'était ennuyé et avait voulu sortir pour faire une petite promenade.

C'étaient une négligence, un enfantillage impardonnables.

Notre douleur, qui avait besoin de s'épancher, se tourna en rage.

— Quel petit garçon! — exclamai-je, en serrant les poings. — Faire le brave à un moment pareil! Se montrer dans un village de frontière où tous les yeux sont aux aguets! C'est un bambin de trente ans! Aller se faire prendre à la frontière, oui, à la frontière, que tout le monde passe tranquillement. On dirait qu'il l'a fait exprès !... Eh!

bien ! — ajoutai-je entre les dents, il a trouvé ce qu'il cher...

Je voulais dire : « ce qu'il cherchait, » mais la parole me manqua en route.

Car j'avais déjà sous les yeux le dernier tableau du drame : le plancher, la poutre, le nœud coulant...

Je détournai la tête et, pour ne pas éclater en sanglots, je me mordis durement les lèvres.

Et je continuai à marcher de long en large dans l'étroite petite chambre.

André, écrasé sous le poids trop lourd de sa douleur, était assis contre la table, sa tête dans les mains, en pleine prostration. Je regardais sa grande figure, qui, à la lueur mourante et rougeâtre de la chandelle, était tournée vers moi, désespérément.

Je m'arrêtai devant lui.

— Que faire ! — me demanda-t-il.

J'allais lui poser la même question.

Je me détournai de lui et je repris ma marche, me serrant le front dans la main, comme pour en faire jaillir une idée.

« Que faire ? » répétais-je en moi-même.

Oui, que faire dans une position si désespérée. Entre le voyage de Jean et l'arrestation de Basile se sont écoulés cinq jours. Il en faut cinq autres au moins pour joindre la frontière et la traverser.

En dix jours, les gendarmes ont eu cent fois le temps de découvrir quel prisonnier ils ont dans les mains et de l'envoyer à Pétersbourg, sous forte escorte.

Le cas est désespéré...

Mais peut-être est-il encore à Vergbolof ou dans la prison de quelque petite ville limitrophe... Il est si sottement tombé dans leurs mains, que peut-être ils le prendront pour un délinquant sans importance! Mais non — c'est impossible. Ne savons-nous pas par nos informations secrètes que les gendarmes guettaient quelqu'un à la frontière?... L'affaire est désespérée!... Pourtant on pourrait tenter...

— Il faut prévenir la Rina — dis-je avec un soupir. — S'il y a encore quelque chose à faire, elle le fera.

— C'est cela, avertissons la Rina — exclama André, et un rayon d'espoir ranima sa figure pâlie.

— La Rina! — répéta Jean — oui, oui. — S'il y a quelque chose à faire, elle le fera.

*
* *

La Rina était Polonaise.

Fille d'un des innombrables martyrs de ce noble pays, elle était née dans une petite ville

voisine de la frontière dont la contrebande est l'industrie principale — on peut dire, unique.

Appelée à Pétersbourg par ses études, la jeune fille s'était enflammée pour les idées socialistes. Elle avait joué, depuis dix ans, un rôle à part dans le mouvement révolutionnaire, celui de « garde-frontière ».

Elle organisait les communications entre la Russie et l'étranger où se publiaient, à cette époque, tous les livres révolutionnaires.

Son origine, cet instinct pratique si général chez les femmes polonaises, joints à une finesse et à une habileté bien personnelles, la rendaient très experte à embaucher les contrebandiers, parmi lesquels elle jouissait d'une vraie popularité.

Elle disait en plaisantant qu'elle était plus puissante à la frontière que le gouverneur lui-même ; — et c'était vrai, car tout y est vénal, à commencer par les soldats et les employés de la douane, pour finir par les magistrats de la ville.

Le point est de savoir les prendre.

Après l'ère de propagande, et pendant la sanguinaire période de terrorisme, Rina ne prit aucune part au mouvement.

Bien qu'elle fût très légèrement compromise, elle partit pour l'étranger. Elle vint étudier à Pa-

ris, et de là, pour des raisons de santé, elle passa en Suisse.

Ce fut chez cette femme que je me rendis directement.

André et Jean m'attendaient.

Je sonnai à la porte.

On m'ouvrit aussitôt, car le jour avait fini par se lever et l'on est matinal en Suisse.

— Mademoiselle dort — me dit la femme de chambre.

— Oui, je le sais, mais dites-lui qu'un de ses parents vient d'arriver qu'elle aura plaisir à voir de suite, répondis-je.

J'allai jusqu'à la porte de Rina, et, après avoir frappé fortement, je lui dis en russe :

— J'ai instamment besoin de vous parler. Venez.

— Tout de suite! tout de suite! me répondit la voix un peu effrayée de Rina.

Cinq minutes après, elle montra dans l'entrebâillement de la porte sa belle tête brune chargée de tresses un peu en désordre.

— Qu'y a-t-il? me demanda-t-elle à peine entrée dans la chambre en fixant sur moi, peureusement, ses grands yeux bleues.

Je lui racontai la chose en trois paroles.

Sous la matité de son teint, je vis que l'affreuse nouvelle la faisait pâlir.

Elle secouait la tête sans répondre, et sa jolie figure de fillette exprimait un chagrin extraordinaire.

Je ne voulais pas troubler sa méditation. J'attendais ce qu'elle allait dire.

— Si on l'avait su à temps ! — fit-elle à la fin, d'une voix lente, comme se parlant à elle-même. — Tout pouvait s'arranger... Mais maintenant...

— Qui sait ! — répondis-je. — Peut-être le tiennent-ils encore à la frontière.

Elle secoua la tête d'un air de doute sans répondre.

— Dans tous les cas, — dis-je, — il faut s'en assurer. Je suis venu exprès pour vous demander d'y aller.

Rina resta impassible, silencieuse comme si elle n'avait pas entendu ou pas compris. Les longs cils qui voilaient ses yeux et son regard restaient attachés à terre.

— Oh ! pour ce qui est de moi, je suis toute prête — dit-elle au bout d'un instant, à demi-voix. — Mais...

Elle secoua sa torpeur et se mit à traiter l'affaire au point de vue pratique.

Le cas était loin d'être rassurant, j'en convins moi-même. Néanmoins il fallait tenter quelque chose. Elle en demeurait d'accord.

En cinq minutes l'affaire fut combinée.

Et, peu d'instants après, la Rina, avec quelques centaines de francs récoltés en hâte, chez nos amis, roulait en train express vers la frontière russe. Elle emportait avec elle toutes nos espérances.

*
* *

La tentative échoua comme Rina l'avait prévu. Une fois à la frontière, elle perdit inutilement deux jours à chercher notre contrebandier pour avoir des informations précises. Cet homme se cachait, lui faisait perdre du temps, et finalement se sauva en Amérique emportant l'argent que nous lui avions envoyé par le télégraphe pour les dépenses éventuelles.

Assurée de son vol, Rina passa la frontière toute seule et s'exposa aux plus grands périls pour ne pas perdre une heure de plus.

Mais il y avait déjà longtemps que l'on ne gardait plus Basile à la frontière. Il avait été immédiatement reconnu, transféré dans un chef-lieu, et, de là, à Pétersbourg.

Rina s'y rendit.

Elle n'espérait guère pouvoir tenter quelque chose d'utile, mais elle voulait visiter la ville et revoir ses anciens amis, — puisqu'elle se trouvait si près d'eux.

Elle arriva à Pétersbourg une semaine environ avant le 13 mars, et resta deux autres semaines dans cette ville devenue une chaudière infernale après le meurtre d'Alexandre II. Puis, à la fin du mois, elle partit pour une des provinces intérieures de la Russie, où elle comptait trouver plus de sécurité.

Au moment où j'écrivais ces récits, j'eus la pensée qu'il serait peut-être intéressant de joindre les impressions de Rina à l'histoire de ces jours terribles.

Je lui écrivis une lettre à ce sujet.

Elle consentit, alléguant pourtant qu'elle n'avait pas participé au mouvement et qu'elle avait peu la pratique de l'art d'écrire. — « Mais ajouta-t-elle, je vous raconterai tout ce que j'ai vu. C'est à vous de faire le choix qui vous conviendra. »

Je lus ses lettres. Je les trouvai intéressantes presque d'un bout à l'autre. Le fait qu'elles avaient été écrites par une personne n'appartenant pas au parti militant augmentait leur prix, à mon avis, et leur donnait un caractère incontestable d'impartialité.

Pour ce qui est de la forme littéraire, je n'ai fait que les fondre toutes ensemble (car je demandai un grand nombre d'explications et de développements). J'ai dû y joindre — je l'avoue —

quelques amplifications, mais elles sont sans importance — en tout une cinquante de lignes —, et c'eût été pédanterie pure que de le mettre en note. Elles ont trait à des figures accessoires, à des particularités, qu'un étranger n'aurait pas comprises. J'ai cherché à conserver les expressions mêmes de l'auteur, jusque dans les considérations générales (V. chap. V. *Sur la Jeunesse russe*) afin de ne pas gâter ce document intéressant, et ensuite par respect de l'authenticité.

Quant aux scènes qui se rapportent à nos grands martyrs, je ne me suis pas permis de changer un mot. C'eût été un sacrilège.

Suivent les lettres de Rina.

I

Aussitôt arrivée à Pétersbourg, j'allai trouver ma compatriote et ma vieille amie madame Dubrovina.

Je savais que, sans prendre aucune part au mouvement, elle tenait pour ainsi dire un *salon* révolutionnaire, et qu'elle pourrait me donner toutes les informations nécessaires.

On me reçut à bras ouverts. On me dit qu'en effet quelques-uns des terroristes fréquentaient de temps en temps le *salon*. Mais on ne put me donner aucune indication au sujet de Betti, la femme du pauvre Basile, que je désirais voir aussitôt.

Comme je n'habitais plus Pétersbourg depuis des années, je m'imaginais que, dans les derniers temps, la vie devait être devenue terrible pour les nihilistes.

La Dubrovina me dit que non.

Après chaque nouvel attentat on avait bien quelques jours un peu rudes, mais, la bourrasque passée, on retombait dans la bonace. Actuellement, ajouta-t-elle, c'est le calme plat.

Je n'avais pas de passeport, ce qui me causait de grandes inquiétudes. La Dubrovina m'assura qu'il ne fallait rien craindre et que je m'en passerais fort bien.

Je voulais pourtant découvrir Betti.

C'était chose difficile, car les nihilistes cachent leur domicile avec le plus grand soin et sont presque introuvables.

On me raconta qu'un certain D..., pour trouver un de ses amis, qu'il savait à Pétersbourg comme lui, dut faire un voyage à Kieff, (il y a 48 heures de chemin de fer) afin d'obtenir son adresse, et qu'il revint ensuite à Pétersbourg.

Je commençai une série de courses interminable, allant de l'un à l'autre, chez tous ceux que je présumais en état de me donner quelque renseignement qui guidât mes recherches. Ce furent peines perdues.

Deux jours passèrent ainsi.

Je ne savais plus à quel saint me vouer. Mais madame Dubrovina, qui, évidemment, connaissait bien son monde, me conseilla de me mettre le cœur en paix et de m'abandonner au hasard.

Dans le monde nihiliste, les nouvelles, pour peu qu'elles soient intéressantes, se répandent avec une merveilleuse célérité. Elle pensait que le bruit d'une arrivée de Suisse se répandrait promptement, que Betti en aurait vent, devinerait qui j'étais, et viendrait me voir.

C'est ce qui arriva.

Le troisième jour, nous babillions joyeusement, la Dubrovina, deux de ses amies et moi, quand on annonça le Bonze (vous savez, celui qui, par amour des expériences, s'est empoisonné quatre fois avec des poisons différents), et il me dit d'un air mystérieux :

— Madame, j'aurai le plaisir de sortir bras dessus bras dessous avec vous.

Il dit cela avec tant de solennité, que, toutes, nous éclatâmes de rire. Lui, sérieux et impassible, boutonnait ses gants. Son grand visage desséché était rigide comme un échalas.

Je me mis à mon poste, et, au milieu des rires, je lui pris le bras, montrant comme je ferais « ma grande dame » dans la rue.

Le Bonze ne se déridait pas. Il tenait haute sa tête chauve, au front bronzé, sans sourcils, et sa figure maigre tenait le milieu entre le portrait classique de Don Quichotte et une idole indienne.

Ce ne fut qu'ensuite, une fois dehors, qu'il me dit où il me conduisait. Je l'avais bien deviné, il

était ami de Betti, et de Basile, qui l'aimait pour sa résolution, tout en le plaisantant de sa passion désordonnée pour les précautions.

Après avoir fait deux cents pas à pied, et « bras dessus bras dessous », comme il me l'avait proposé, le Bonze prit un fiacre pour Pesky, parce que c'était un quartier diamétralement opposé à notre but.

Le cheval trottait en dessous. Le trajet semblait interminable.

— Mais comme c'est loin ! — disai-je à mon compagnon.

— Jusqu'ici nous n'avons fait que nous *éloigner*, me dit-il mystérieusement.

Je me révoltai contre une telle profusion de précautions et je déclarai que je voulais aller directement chez Betti.

Mais le Bonze fut inexorable.

Arrivés à Pesky, après avoir fait deux cents autres mètres à pied, il prit un autre fiacre pour Polytechnique.

Le fiacre que nous venions de quitter fut arrêté par un officier, ce qui impressionna un peu mon compagnon.

Sur le marchepied de notre voiture montèrent deux petits mendiants, un garçon et une fillette de huit ou dix ans. Je m'arrêtai devant eux : ils étaiént si beaux !

— Madame, madame... un kopek! — criaient les enfants en tendant la main.

Je leur dis quelques mots et je leur donnai un kopek à chacun.

— Qu'est-ce que vous faites! — me dit la voix courroucée du Bonze, quand nous nous éloignâmes. — Vous ne savez donc pas que ce sont de petits espions! La police entretient une foule de petits mendiants, à condition qu'ils surveillent les gens.

Je ne pus m'empêcher de sourire devant tant de perspicacité et nous continuâmes notre va-et-vient, qui dura pour le moins une heure. Quand nous atteignîmes enfin la demeure où m'attendait Betti, le gaz s'allumait dans les rues.

L'état de la pauvre femme était pitoyable.

J'hésitais à la reconnaître tant elle était maigre, pâle, épuisée.

La chambre où nous causions commençait à se remplir de monde. Beaucoup venaient en *plaids* ou en *blouses* d'étudiants. Quelques instants après l'hôtesse entra — c'était une jeune femme brune, très belle. Ayant pris Betti à part, elle lui dit dans un coin que la salle était retenue ce soir-là pour une assemblée d'étudiants (1). Elle nous invita à y assister. Mais nous n'en avions pas envie.

(1) Voyez le chapitre sur Démétrius Lisogub.

Toutefois je ne pus m'empêcher d'exprimer mon étonnement et ma joie qu'après tants d'attentats on fût si libre à Saint-Pétersbourg.

— Oui oui, — répondit Betti, — et c'est très-mal. Mais c'est toujours ainsi. Car, comment cela finira-t-il ? Et elle cita le proverbe russe : « Tant que la foudre ne tombe pas, le paysan ne se signe pas. »

On nous proposa de descendre à un étage où un autre appartement serait à notre disposition.

Là nous passâmes le reste de la soirée à causer de notre affaire.

Je lui racontai toutes mes aventures sur la frontière : Le vol du contrebandier, le déplacement de Basile, tout.

Elle me dit ce qu'elle avait réussi à faire à Pétersbourg. C'était bien peu. Je croyais notre affaire irrévocablement perdue. Betti, elle, ne voulait pas s'avouer vaincue et s'obstinait à espérer.

II

Le lendemain, chez madame Dubrovina je vis pour la première fois de ma vie Hessa Helfmann.

Ce qui me frappa en elle ce fut une expression d'indicible douleur qui contractait sa bouche et ses yeux. A peine lui eus-je été présentée, qu'elle se mit à discourir avec animation sur « les affaires », ses programmes, le parti, la Croix Rouge, etc. etc.

Je la vis depuis, bien des fois. Elle m'a laissé l'impression d'une femme candide, simple, profondément modeste, d'un dévouement sans bornes, mais aussi sans initiative personnelle.

Son mari Kolotkevitch (1) avait été arrêté quelques jours avant mon arrivée. Malgré l'immense

(1) Condamné à mort dans le procès des 22 (Avril 1882).

tristesse qui l'accablait et que trahissaient malgré elle ses yeux, sa figure et sa voix, — elle était toujours en courses pour les affaires du parti et à la disposition de ceux qui voulaient la charger de quelque commission.

Dubrovina et tous ceux qui la connaissaient m'affirmèrent qu'elle était d'une bonté extraordinaire.

Il semblait qu'elle n'eût pas le temps ou plutôt qu'elle eût honte de s'occuper d'elle-même et de sa propre douleur.

Je me souviens qu'un jour elle apporta à Dubrovina un billet pour remettre à Skripatcheva, qui était en relation régulière avec les gendarmes, et qui transmettait secrètement les lettres aux détenus politiques enfermés dans la forteresse Pierre et Paul.

Oh! quelle douleur trahissait sa voix, qu'elle cherchait à affermir, tandis qu'elle priait la Dubrovina de faire tenir ces quelques lignes à son mari, détenu lui aussi dans la terrible forteresse.

Malheureusement les communications avec la prison se trouvaient rompues, et je vis la Dubrovina lui rendre son billet.

Helfmann venait souvent chez mon amie. Tout le monde l'aimait dans la maison, même la vieille grand'mère.

J'observai qu'elle était très timide.

Chaque fois qu'on l'invitait à dîner ou à manger quelque chose, invariablement elle refusait. De loin en loin elle prenait une tasse de thé, et pourtant je savais que bien souvent elle avait grand' faim ; occupée comme elle était, le temps lui manquait pour rentrer chez elle et prendre quelque nourriture.

Plus tard dans mes longues pérégrinations dans le monde des « noctambules » je dus visiter une foule d'intérieurs.

Partout on connaissait Hessa Helfmann et la jeunesse parlait d'elle avec le plus grand respect.

Les « étudiants » l'aimaient; ils l'estimaient beaucoup et étaient toujours heureux quand Hessa venait leur faire visite. Elle était toujours au courant des plus fraîches nouvelles du monde révolutionnaire. On sait combien cela intéresse la société et particulièrement la jeunesse. Ses poches et sa grande sacoche de cuir noir, dont elle ne se séparait jamais, étaient toujours pleines de proclamations du Comité, d'exemplaires de la *Narodnaia Volia* de billets de loteries, de concerts, de bals, de spectacles en faveur des exilés, des détenus, ou bien de l'imprimerie clandestine.

Elle savait par cœur une foule d'adresses et pouvait procurer un rendez-vous avec tous les principaux terroristes

Ce fut elle qui, un jour, me salua de la part de Sophie Perovskaia, que j'avais connue des années auparavant.

— Sophie, me dit-elle, serait venue vous vous voir, si elle n'avait été malade.

III

Quelques jours plus tard je vis Perovskaia chez Olenin, un vieil ami, employé dans un bureau. Elle était pâle comme de la cire et tenait à peine sur ses jambes. A peine entrée dans la chambre, elle se laissa tomber sur un divan.

Elle était venue chercher la collecte mensuelle que recueillait Olenin : c'était bien peu de chose, — une centaine de roubles au plus. Malheureusement l'argent n'était pas encore versé.

J'avais en poche cent roubles qui ne m'appartenaient pas. J'avais été chargée de les remettre à une personne qui allait arriver à Pétersbourg. Je proposai à Perovskaia de les lui prêter pour deux jours. Je savais bien que je n'avais pas le droit de le faire. Mais son aspect était si touchant, et puis je pensais que, sans un besoin urgent, personne ne serait venu demander de l'argent à une

heure aussi tardive, — il était déjà onze heures, — et dans un pareil état de santé.

Perovskaia n'accepta pas mon offre.

Elle n'était pas sûre, me dit-elle, de pouvoir me rendre si promptement ce que je lui prêtais. Cependant elle nous avoua qu'elle avait dépensé son dernier sou, car, poursuivie par un espion, elle avait dû fuir en changeant plusieurs fois de voiture.

Elle ajouta qu'elle n'était pas certaine de lui avoir fait perdre sa piste, et qu'à tout moment la police pourrait venir la prendre chez Olenin. Il fallait faire sortir Sophie le plus tôt possible.

Nous vîdames nos porte-monnaie dans le sien. Quant à Olenin, un vieux renard, sa maison était toujours « propre », c'est-à-dire qu'elle ne contenait rien de compromettant. Mais moi j'avais dans ma poche un paquet d'exemplaires de la *Narodnaia Volia.* Sophie les emporta pour ne pas les brûler, en disant, que si elle était arrêtée avec ce paquet, cela ne lui causerait ni chaud ni froid.

Elle sortit vivement, non sans m'avoir donné un rendez-vous pour le lendemain, si elle était encore « vivante », — c'est-à-dire libre.

On fixa le lieu et l'heure.

Mais elle ne vint pas, et je craignis terriblement qu'elle n'eût été arrêtée. Le lendemain, Hessa me tranquillisa; Sophie était libre, mais elle ne pou-

vait sortir de chez elle, étant gravement malade.

Tout cela se passait deux ou trois jours avant le 13 mars. J'ai su depuis que Geliaboff avait été arrêté le lendemain de notre rencontre chez Olenin...

La matinée du 13, — c'était un dimanche, — j'allai chez une de mes amies à Gatchina, qui, dans ce temps-là, n'était pas le lieu qu'on a vu depuis, mais l'endroit le plus pacifique de la Russie.

Nous eûmes vent de l'attentat le lundi matin, par la femme de chambre de Nadia.

Le curé, qui vint ensuite, bavarda et raconta ce qu'il avait entendu dire à des paysans arrivés de Pétersbourg. Mais nous restions sans nouvelles officielles.

Enfin, le soir, la sœur aînée de Nadia vint nous retrouver. Elle apportait les journaux...

Quelle heure nous passâmes, je n'ai pas besoin de le dire. Nadia en tomba malade.

Des jours terribles suivirent, jours de soupçon, de tourment, d'horreur. On eût dit la fin du monde. Chaque nouveau journal annonçait de nouvelles rigueurs contre les nihilistes, de nouvelles découvertes de la police.

Puis ce fut la terrible affaire de la Telegnaia, le suicide d'un inconnu... et puis des arrestations... des arrestations en masse, au hasard.

Comment entrer dans cette fournaise? comment

rester dehors? A la fin, n'y tenant plus, je résolus d'aller à Pétersbourg.

C'était le jeudi.

La ville, toute en deuil, avait un aspect funèbre.

Les réverbères, les maisons, les fenêtres, tout était tendu de lugubres banderolles noires et blanches.

J'allai directement chez la Dubrovina.

Toute la famille était réunie dans la maison. Une peur panique était peinte sur tous les visages. Dubrovina me reçut avec des exclamations de terreur. Les autres n'avaient pas un aspect plus rassurant.

— Quelle malchance vous amène? Pourquoi êtes-vous venue dans cet enfer? Ne savez-vous pas que la police a l'œil sur moi? Où diable voulez-vous que je vous cache dans un pareil moment? Pourquoi n'êtes-vous pas restée à Gatchina?

La Dubrovina me jetait toutes ces questions d'une voix excitée, marchant dans la chambre, puis s'arrêtant devant moi les bras croisés.

— « Pourquoi je ne suis pas restée à Gatchina? — Pourquoi suis-je venue dans cet enfer? murmurai-je entre mes dents. Je voudrais bien le savoir. »

Quelques jours après ma chère amie se radoucit et ce fut chez elle que je passai au moins le

quart de mes veillées. Je lui en aurai une reconnaissance éternelle, mais à ce moment-là elle se montra inexorable. Sa rage contre moi était au comble lorsqu'entra à l'improviste dans la chambre une dame inconnue, très bien mise, qui demanda à parler à la Dubrovina confidentiellement.

Tout le monde se tut.

On était inquiet et songeur, car la plus jeune sœur de la Dubrovina avait disparu depuis quelques heures, et on ne savait pas où elle était allée.

On prévoyait une catastrophe.

Mais bien vite la Dubrovina se retourna et, me prenant à part, me dit que cette dame venait me chercher de la part de Sophie Perovskaia.

En entendant ces paroles, je dus me retenir pour ne pas sauter de joie. Elle était donc vivante et voulait évidemment passer à l'étranger. Il ne me vint pas à l'idée qu'elle pût avoir besoin de moi pour un motif autre que ce passage de la frontière qui était ma spécialité.

C'est avec ces douces pensées que j'entrai dans la chambre où Sophie m'attendait.

Elle vint au-devant de moi. Je lui exprimai mon vif plaisir de la résolution que je lui supposais.

Elle ouvrit les yeux, comme si j'eusse dit la chose la plus invraisemblable du monde.

Je compris que je m'étais trompée et je me mis

à la prier, à la conjurer d'abandonner la capitale, où elle devait être recherchée.

Je ne soupçonnais pas alors le moins du monde sa participation à l'affaire du 13 mars, je ne l'appris que par les journaux.

Mais l'initiative qu'elle avait eue lors de l'attentat de Moscou, — initiative que Goldenberg avait révélée, et dont les journaux avaient parlé, — était, à mon avis, une raison plus que suffisante pour fuir Pétersbourg à un moment pareil.

Elle répondit à toutes mes instances par des refus sans réplique.

— Il est impossible — disait-elle — d'abandonner la capitale à une minute si importante, lorsqu'on a tant à faire, tant de gens à voir.

Elle était enthousiasmée de la victoire terrible remportée par le parti. Elle espérait dans l'avenir et voyait tout en beau.

Elle coupa court à mes prières, en m'expliquant pourquoi elle m'avait fait demander.

Elle voulait des renseignements sur le procès des czaricides. Elle me parla d'aller tout de suite chez une « Excellence », un personnage de la haute police, qui pourrait sans doute donner des détails sur le procès, bien que l'instruction fût conduite avec le plus grand secret.

Cet homme n'était pas en relations régulières avec les nihilistes. Mais, par hasard, je le connais-

sais personnellement depuis plusieurs années. C'est pour cela que Perovskaia avait pensé à moi. La chose lui tenait à cœur.

L'homme qu'elle aimait (Geliaboff) était au nombre des accusés. Bien que terriblement compromis, le hasard l'avait empêché de prendre une part directe à l'attentat du 13 mars.

Et Sophie espérait...

Je lui dis que j'irais volontiers non seulement chez mon « Excellence », mais même, si elle le jugeait opportun, chez mon « Gendarme », avec qui j'avais eu autrefois des relations pour établir la correspondance des détenus politiques.

Pour celui-là Sophie n'y consentit pas. Elle me dit que mon « Gendarme » avait rompu toutes ses relations avec les nihilistes et qu'il me remettrait infailliblement entre les mains de la police, ou bien, s'il craignait mes révélations, qu'il mettrait une bande d'espions à mes trousses.

Dans tous les cas il ne fallait pas s'y fier, d'autant plus que probablement lui-même ne saurait rien. Avec l'Excellence, au contraire, il n'y avait pas de risque à courir ; il était personnellement incapable d'une infamie et, au fond, il sympathisait, jusqu'à un certain point, avec les nihilistes.

Il fut convenu, que le lendemain j'irais chez mon Excellence à dix heures.

Sophie voulait avoir la réponse le plus tôt possible, mais, après avoir cherché dans sa tête, elle ne put me fixer de rendez-vous avant *six heures du soir*. Et, comme je ne pouvais dissimuler mon étonnement, elle me raconta l'emploi de son temps.

Elle avait pour le lendemain *sept rendez-vous*, et tous dans des quartiers opposés.

Notre conversation terminée, Sophie appela un jeune homme de la famille où nous avions notre entrevue, et lui demanda d'aller en ville à l'« adresni stol » (bureau des adresses), pour chercher l'adresse de mon Excellence. Une jeune fille amie de la maison fut chargée par Perovskaia de me trouver un gîte, car je lui dis que je n'en avais pas.

Quand nous fûmes seules, je me mis de nouveau à la conjurer de partir pour l'étranger. Je lui proposai, s'il lui paraissait impossible d'abandonner la Russie, de la conduire seulement à quelque petite ville de frontière, où nous pourrions passer ensemble deux ou trois semaines.

Elle ne voulut pas m'écouter et me plaisanta sur ma faiblesse, gentiment.

Puis elle changea la conversation. Elle me dit qui était le jeune homme tué par l'explosion de la bombe jetée aux pieds de l'empereur.

Elle ajouta que c'était Nicolas Sablin qui s'était

tué sur la Telegñaia. Je l'avais connu autrefois ; cette nouvelle me fit frissonner.

Quand la jeune fille qui me cherchait un gîte fut revenue, nous nous séparâmes. Sophie me demanda si j'avais besoin d'argent pour me vêtir élégamment avant de me présenter chez l'Excellence. Elle était riche, cette fois. Mais je lui dis que je possédais une toilette tout à fait convenable.

Le lendemain je me rendis chez l'Excellence. Il me reçut le plus courtoisement du monde, me donna des informations nombreuses, très précises.

Mais combien elles étaient douloureuses!

Le sort de Geliaboff, comme celui de tous ses camarades, était irrévocablement décidé. Le procès ne devait être que *pour la forme*, pour le public.

Ce furent là les nouvelles que j'apportai au rendez-vous, à six heures.

Perovskaia n'arriva qu'à neuf. Je poussai un profond soupir quand je la vis entrer. Nous n'avions bonne mine ni l'une ni l'autre : moi, par le tourment que me causait son retard, elle. parce que — comme elle le dit — elle était exténuée, ou, peut-être pour quelque autre raison.

On nous apporta le « samovar, » et on nous laissa seules.

Je lui communiquai sans préambule les nouvelles que je savais.

Je ne voyais pas sa figure, parce que je tenais les yeux baissés.

Quand je les levai, je m'aperçus que tout son corps tremblait. Puis elle saisit mes mains, baissa la tête et tomba en avant, la figure ensevelie entre mes genoux.

Elle resta ainsi quelques minutes.

Elle ne pleurait pas, mais elle tremblait.

Puis elle se rassit cherchant à se remettre, mais d'un brusque mouvement elle saisit mes mains en les serrant à me faire mal...

Je me souviens que je lui proposai d'aller à Odessa afin de prévenir quelques parents de Geliaboff, pour qu'on le visitât. Mais elle me répondit qu'elle ne savait pas leur adresse précise et que d'ailleurs il était trop tard pour les faire venir avant le débat.

L'Excellence s'était étonnée que Geliaboff se fût déclaré lui-même l'organisateur de l'attentat.

Quand je le dis à Perovskaia, elle me répondit exactement cette phrase :

— Cela ne pouvait être autrement. Le procès de Rissakoff tout seul eut été trop pâle.

L'Excellence m'avait communiqué des détails sur la fière et noble conduite de Geliaboff.

Quand je les contai à Sophie, j'observai que ses yeux s'illuminèrent et que le rouge remonta à ses joues.

Évidemment elle en recevait un grand soulagement.

L'Excellence m'avait dit que tous les accusés connaissaient déjà leur sort et qu'ils avaient reçu la nouvelle de la mort prochaine avec une tranquillité et un sang-froid admirables.

Sophie soupira en m'écoutant.

Elle souffrait immensément. Elle voulait pleurer, mais elle se contenait. Pourtant, un instant, ses yeux se mouillèrent de larmes.

Pendant plusieurs jours le bruit courut obstinément dans la ville que Rissakoff faisait des révélations. L'Excellence le nia, je ne sais pourquoi. Je me souviens que je fis observer cette contradiction à Sophie, pour conclure que peut-être l'Excellence lui-même ne savait pas tout. Je cherchais à la tranquilliser, mais elle me répondit :

— Non, je suis persuadée que tout est vrai, et, sur cepoint même, il a raison. Je connais Rissakoff, je crois qu'il ne dira rien. Micaïloff non plus.

Elle me dit qui était ce Micaïloff, que plusieurs hommes portaient ce nom dans le parti terroriste, et elle me chargea d'avertir un de mes amis qu'un d'entre eux avait fait des révélations sur son compte.

Nous demeurâmes ensemble jusqu'à minuit. Elle voulut sortir avant, mais elle était si lasse, qu'elle tenait à peine sur ses pieds.

Ce soir-là elle avait peu parlé, d'une voix sèche, à mots brefs.

Sophie me promit de venir le lendemain dans la même maison entre deux et trois heures de la journée. J'arrivai à deux heures et demie et ne la trouvai pas.

Elle était passée déjà, et n'avait pas eu le temps de m'attendre.

Je ne l'ai plus revue jamais.

Deux jours après elle fut arrêtée.

IV

Alors vinrent pour moi de tristes jours. Ma position équivoque — ni « légale » ni « illégale, — me causa des embarras infinis.

Comme j'étais absolument étrangère au mouvement, je ne voulais pas prendre un passeport faux.

Comme je n'avais pas de passeport, il me fallait toujours chercher des cachettes et des gîtes, et c'était une chose très difficile à cause de mon étrange position.

Je ne pouvais profiter des cachettes des terroristes, car, à ce moment-là, eux-mêmes en avaient un impérieux besoin.

Que faire? et à qui m'adresser? — Mes amis personnels, — les seuls qui eussent quelque souci de moi, — étaient comme Dubrovina des « gens suspects ». Je ne pouvais aller que bien rarement chez eux.

Que je le voulusse ou non, de quelque côté que je me tournasse, j'étais, pour ainsi dire, à la charité publique.

Dans ces circonstances je fus amenée à connaître, du moins en partie, la classe moyenne, celle que l'on pourrait appeler la classe neutre, soit parce qu'elle refuse d'entrer dans la lutte, soit parce que, sympathisant de toutes ses forces avec les révolutionnaires, elle n'a pas encore pris une part immédiate dans le mouvement.

Je veux parler de la classe des bourgeois pacifiques, qui vivent pour leur ventre, et de la jeunesse studieuse.

Je serai brève sur le compte de la première; c'est un sujet trop désagréable. J'ai fait cette observation : en Russie l'homme tremble d'autant plus qu'il a moins de raisons de trembler (1). Je ne raconterai qu'un seul fait.

(1) A propos de cette observation très juste, je veux citer une histoire de mon expérience personnelle.

Un certain P..., un homme dans la quarantaine, propriétaire d'un établissement commercial, homme du monde, et, si j'ai bonne mémoire, membre de quelque conseil administratif, un homme ayant en somme une excellente position sociale, voulut un jour faire don d'une somme d'argent au parti terroriste. Mais, comme il était très soupçonneux, il ne pouvait se résoudre à la transmettre par les mains d'une tierce personne et voulait la remettre lui-même à l'un des membres du parti. Après une foule d'hésitations, il se dé-

Un jour j'appris p r hasard que ma meilleure amie d'enfance, Emilia ***, pour qui j'avais été pendant tant d'années plus qu'une sœur, venait d'arriver à Pétersbourg.

Je voulus la voir immédiatement. Mais, comme elle était nouvelle venue, je ne trouvai pas son

cida à ouvrir son âme à un certain N..., son ami de vingt ans. Celui-ci loua beaucoup sa résolution. Il lui dit qu'il pourrait facilement combiner un rendez-vous avec moi, car N... et moi étions très bons amis. P... y consentit. La somme n'était pas très forte, mais pas à dédaigner non plus : 500 roubles (environ 1500 francs).

Au jour et à l'heure fixés je me rendis en compagnie de N... dans la maison de P... Il en était propriétaire.

P... avait eu la précaution de renvoyer de chez lui son portier et son domestique. Comme sa famille était pour lors aux bains sur quelque plage étrangère, il se trouvait chez lui absolument seul.

Au bruit de la sonnette, il descendit l'escalier quatre à quatre, une bougie à la main (il était déjà tard). Mais, à peine fûmes-nous entrés, qu'aussitôt il souffla sa bougie. Il fallut gravir l'escalier dans une obscurité complète : c'était *une précaution.*

On entra dans la chambre la plus reculée du second étage et là on ralluma la bougie.

Nous commencâmes à traiter l'affaire, ce qui se fit d'une façon très étrange. P... ne voulait pas du tout s'adresser à moi directement et répétait :

— Vous savez que je n'ai jamais vu personne ; personne excepté M. N... n'est entré dans ma maison.

Il se tournait toujours vers son ami, en causant, et parlait de moi à la troisième personne, comme si j'eusse été absent. Je répondais de la même façon

Après quelques préliminaires; quand on en vint à la ques-

domicile dans « l'adresni stol », et je dus recourir à un autre de mes compatriotes, le professeur Boiko, qui était ami de la maison.

Je passai à cette course une demi-journée au moins, en proie à une agitation presque fébrile.

Boiko me conseillait de ne pas y aller. « Emilia,

tion d'argent, une exigence, de P..., assurément bien étrange, me fit ouvrir de grands yeux. Il demandait (toujours à la troisième personne) de lui signer (non pas à mon nom bien entendu), une lettre de change pour la somme qu'il me donnait.

— Mais, dis-je, il n'y a pas de difficulté à accorder à l'honorable monsieur P... ce qu'il me demande. — Et je me tournais vers N... ; mais pourrait-on savoir son but ; je vous avoue que je ne le devine pas.

Alors j'entendis M. P... expliquer à N... que son but était bien clair : Si la police, instruite de son crime, venait faire une perquisition à son bureau et lui demandait ses comptes, elle trouverait dans sa caisse un vide inexplicable. C'est pour justifier de cette dépense qu'il demandait une lettre de change.

Ayant ouï l'explication, je me déclarai pleinement satisfait. Mais N... combattit l'ingénieux donateur en lui faisant observer que mon écriture pouvait être connue de la police et que, par conséquent, il ferait mieux de s'octroyer une lettre lui-même.

Je ne sais pas si P. suivit ce conseil ou non.

La question d'affaires terminée, P... s'enhardit à tel point, qu'il s'adressa à moi directement. Entre autres choses, il me dit, je m'en souviens bien, qu'il ne croyait pas à la possibilité d'une révolution en Russie. « Les Russes sont poltrons, — ajouta-t-il — je le sais bien, moi, car je suis Russe. » Mais il admirait le courage des révolutionnaires, aussi était-il ré-

disait-il, est de votre pays elle connaît votre situation « d'émigrée » ; votre visite ne lui fera pas plaisir. » Je ne l'écoutai pas ; ma foi en Emilia était trop grande.

Finalement j'atteignis en compagnie de Boiko la porte désirée. Je demandai au portier si c'était bien là.

Il me dit oui, et j'escaladai l'escalier le cœur plein de joie, suivie de loin par Boiko.

C'était dimanche. Les domestiques étaient sans

solu, « après y avoir mûrement réfléchi, » à leur faire ce don.

Il me dit qu'il se procurait de temps en temps nos proclamations, mais il les lisait *toujours au cabinet d'aisances*, petit à petit, « pour ne pas exciter de soupçons de son domestique en demeurant enfermé trop longtemps. » Il les tenait suspendus par un fil ataché de façon que, si quelqu'un venait à tourner le bouton sans prendre certaines précautions, le fil se romprait, et le périlleux paquet tomberait, là où, — P... l'espérait du moins, — les gendarmes ne feraient pas de perquisitions.

— Qu'en pensez-vous? — ajouta-t-il en se tournant vers moi.

Je fus un peu mortifié du peu de respect qu'il montrait pour nos proclamations ; néanmoins j'admirai sa finesse.

J'oubliais de dire que, durant ma visite, toutes les cinq minutes P. se levait de son siège et courait à la porte pour voir s'il n'y avait personne aux aguets. Il savait pourtant que sa maison était vide et bien fermée. Je recommande toute cette scène à l'attention de notre satyrique Scedrin. Elle est parfaitement authentique. N... pourrait l'attester; je n'y ai pas ajouté une ligne.

doute à la promenade et Émilia m'ouvrit en personne.

Je ne me flatte pas de pouvoir donner une idée de la scène qui suivit.

A ma vue, elle commença à trembler du haut en bas. Je m'avançai vers elle; elle se jeta en arrière... Il se passa quelques minutes avant que je réussisse à prendre dans mes bras cette femme toute pâle, et à l'embrasser comme je l'aimais.

Quand nous passâmes finalement de l'antichambre dans le salon, voici le tableau qui m'apparut. Le mari d'Émilia et son frère (mon ami d'enfance) étaient assis en face l'un de l'autre à une table. Ils jouaient aux cartes.

Ils ne bougèrent pas; ils ne m'adressèrent pas l'ombre d'un salut; ils demeurèrent comme pétrifiés.

Un silence embarrassant, qui pesait à tout le monde, dura pendant quelques minutes.

— Ils ne peuvent interrompre leur jeu! — dis-je à la fin pour tirer Émilia de sa torpeur.

Elle essaya de sourire; mais son sourire s'acheva en grimace.

Je commençai à parler de moi. Je dis que je n'avais pris aucune part à tous les événements qui s'étaient succédé depuis trois ans; que j'étais presque « légale » et que, si nous ne nous étions pas trouvés dans ce temps de malheur, j'aurais

cherché à me procurer un nouveau passeport.

En somme ils ne couraient aucun risque en me recevant; autrement je ne serais pas venue les voir.

Émilia savait bien que j'étais incapable de dire un mensonge.

Je pensais que mes paroles l'auraient tranquillisée. Elles ne produisirent aucune impression. C'était une de ces peurs paniques, instinctives, indiscutables, contre qui tous les raisonnements du monde ne valent pas.

Émilia, plus pâle qu'une morte, balbutiait qu'elle était épouvantée de me voir à un moment semblable.

Finalement les deux hommes se levèrent et vinrent me serrer la main. La paralysie dont ils avaient paru atteints semblait perdre son caractère aigu.

Je restai une vingtaine de minutes chez Émilia, épuisant tous les sujets pour obliger mes hôtes à desserrer les dents.

Quand je partis, Émilia me reconduisit à la porte et elle murmura entre ses dents, par manière d'excuse :

— J'ai si peur !

A peine dans la rue, Boiko commença à me plaisanter.

— Eh ! bien, ne vous avais-je pas conseillé de

n'y pas aller? mais vous : « Dépéchons-nous! dépéchons-nous! » et il contrefaisait ma voix.

Je lui répondis, non sans dépit, que cela ne faisait rien, que j'étais tout de même très contente de l'avoir vue, etc.

Mais alors se posa une question capitale : celle du gîte.

Il était beaucoup trop tard pour en trouver un, car c'est chose assez difficile. A peine levée, mon premier soin, d'ordinaire, était de m'assurer un gîte pour le soir; et, généralement, toute une journée se passait dans cette recherche.

Mais cette fois, à cause de ma visite à Émilia, je n'y avais pas songé.

— Eh! bien, dis-je, je passerai la nuit dans la rue.

Mais Boiko ne voulut pas y consentir. Il se mit à chercher où il pourrait me conduire. Il ne trouva rien.

C'était un homme, innocent en toutes matières politiques comme un enfant au maillot; tous ses amis étaient aussi innocents que lui et autrement peureux. Il se creusait la çervelle et ne pouvait trouver un endroit où me loger.

— Venez chez moi! — dit-il à la fin.

Je le connaissais depuis l'enfance, et je l'aimais comme un frère. Mais il me déplaisait de passer la nuit chez lui, d'autant plus que je ne lui savais

qu'une chambre. Je fis donc des objections, je parlais des portiers, de la bonne, de la maîtresse de la maison.

— Oh! ça ne fait rien! — répondit-il. — La patronne et la bonne ne le sauront que demain matin. Ça ne fait rien!

— Comment! ça ne fait rien? Cela ne fait rien, les portiers? S'ils nous laissent entrer et s'ils font ensuite aviser la police?

— Oh! ça ne fait rien! — répéta Boiko. — Le portier n'ira rien dire à la police; il croira seulement que...

Je lui dis de se taire et que le portier ne penserait rien de semblable.

Mais que faire?

Passer la nuit dans la rue n'était pas seulement désagréable, c'était dangereux. Il ne me restait pas d'autres ressource. J'acceptai.

Nous passâmes sans être inquiétés devant la loge des portiers, et même ils nous saluèrent, à ce qu'il me sembla, très courtoisement. La patronne et la bonne étaient couchées. Nous entrâmes sans être vus. Et je poussai un soupir de satisfaction.

— Nous avons heureusement franchi toutes les barrières — dis-je à mon hôte, — mais cela ne veut rien dire; les portiers vont prévenir la police.

Il me dit que non, et, pour me distraire il me conta qu'il avait travaillé plusieurs nuits avec un de ses amis, professeur comme lui, qu'il avait invité à veiller de compagnie. — Le matin, le maître portier était venu lui reprocher de recevoir des vagabonds sans passeport. — Oui, oui, — avait-il répondu — je n'en loge pas un, mais une bande, et je te serais bien reconnaissant de les empêcher de monter. Le portier ouvrait des yeux énormes. Je lui montrai tout un tas de *cancrelas*. — Les voilà, lui dis-je, mes vagabonds qui vivent sans passeport. Compte-les. Quant à mon ami, c'est un cancrelas qui a un passeport vérifié et enregistré. — Le portier rit, et la chose en resta là.

J'aurais volontiers passé toute la nuit à causer. Mais il fallait souffler la chandelle, car la fenêtre donnait sur la cour, et le portier aurait pu deviner à cette lumière quelque chose de révolutionnaire.

En ma qualité de femme, le lit me revint. Boiko s'étendit par terre, enveloppé dans son manteau. Pour moi, je me couchait toute vêtue, sans même enlever mes manchettes ni ma collerette, et, comme l'oreiller sentait le tabac, je dus m'envelopper la tête de mon fichu noir.

— Si la police venait la nuit, — pensais-je en moi-même — je ne me ferais pas attendre longtemps.

V

Je veux vous dire deux mots de l'autre face de la société russe que je me suis trouvée à même d'étudier.

Je veux parler de la jeunesse des Écoles qui n'est pas encore entrée dans l'armée des conspirateurs, — celle qui est déjà enrôlée, je ne la connais pas.

Si je n'avais pas eu le témoignage de mes propres yeux, j'hésiterais à croire que, à aussi peu de distance, dans une même cité, peuvent exister des contrastes aussi marqués entre une classe de bourgeois pacifiques et une jeunesse scolaire.

Je raconterai seulement ce que j'ai vu et entendu.

Le courage civil, dont sont tellement dépourvus les hommes mûrs en Russie, ne se trouve que chez les jeunes gens.

C'est étrange, et pourtant c'est vrai.

Voici un fait notoire qui a été pendant plusieurs jours dans toutes les bouches.

A l'Académie de médecine, un étudiant, un « gommeux », comme ils disent, eut l'idée de proposer une collecte dans le but d'acheter une couronne de fleurs pour la bière du czar défunt.

Cette proposition fut accueillie par un silence général. Le gommeux jeta cinq roubles dans son chapeau et se mit à quêter dans la foule.

Personne ne lui donna un kopek.

— Mais, messieurs, — demanda le gommeux, — Qu'allons-nous donc faire?

— Ecouter la leçon du professeur Mergeevski, — répondit une voix dans la foule.

Mais lui ne voulut pas s'avouer vaincu; il continua à quêter, et à rompre la tête à tout le monde. A la fin il réussit à trouver un homme de sa trempe qui jeta deux autres roubles dans son chapeau.

Quand la leçon du professeur Mergeevski fut terminée, le gommeux recommença à quêter en insistant.

Cette fois on ne lui donna plus rien.

— Mais que voulez-vous donc, messieurs? — cria-t-il désespéré.

— La leçon du professeur X.... — (Je ne me rappelle plus le nom).

Et l'on écouta cette seconde leçon, comme la première.

Alors le gommeux, résolu à pousser ses camarades au pied du mur, jeta l'argent sur la table et cria :

— Que faut-il donc faire de cet argent ?

— Le donner pour les détenus, lui répondit dans la foule une voix avec laquelle tous firent chorus.

Le gommeux et son compagnon sortirent furieux.

Alors un des étudiants se leva, prit l'argent resté sur la table, et personne ne douta que les fameux sept roubles ne fussent remis à leur adresse.

Le même jour les étudiants de l'académie firent une collecte de 50 roubles en faveur « des détenus ».

Ce fait se passa quelques jours après l'attentat, quand toute la société était affolée de terreur.

Dans les autres écoles supérieures, la conduite des étudiants fut semblable sans être identique. Il faut en effet avoir habité la Russie à cette époque pour comprendre de quel rare courage ont fait preuve les étudiants de l'académie de médecine.

C'est une belle marque du mépris souverain de la jeunesse des Écoles russes tout entière pour

les questions d'intérêt personnel, — questions de carrière et d'avenir, et même pour tous les plaisirs qui sont sensés « embellir l'aurore de la vie ».

Il semble que la jeunesse russe ne vive que de passions intellectuelles.

Sa sympathie pour la révolution est immense, universelle, presque unanime.

Tous donnent jusqu'à leur dernier sou pour la *Narodnaia Volia*, pour la Croix-Rouge (c'est-à-dire pour les détenus et les exilés). Tous prennent une part active à l'organisation des concerts, des bals, qui ont pour but de rapporter quelques roubles à la révolution. Beaucoup endurent la faim et le froid, afin de porter leur obole à la « cause ». Je connais des *communautés* (1) entières qui ne mangent que du pain et de la soupe pour donner toutes leurs économies à la révolution.

La révolution ! voilà le souci principal et absorbant de cette jeunesse. Aussi, en temps de procès, d'arrestations et d'exécutions, elle perd la faculté de continuer ses études. Dans leurs chambres ils se réunissent en petits groupes, et, là, autour d'un samovar, ils causent, discutent, se commu-

(1) On nomme ainsi des espèces de confréries, où un certain nombre de jeunes gens vivent en communauté de tout.

niquant leurs idées, leurs dépits, leurs horreurs, leurs admirations.

Ce sont des foyers où se retrempe leur foi révolutionnaire, et où elle s'exalte. Il faut les voir alors : ils sont préoccupés, sérieux, graves comme des vieillards.

Ils se jettent avec avidité sur toutes les nouvelles, sur tous les bruits qui leur viennent du monde révolutionnaire.

La rapidité avec laquelle ces bruits se répandent dans toute la ville est extraordinaire. Le télégraphe qui est dans les mains du gouvernement ne peut gagner de vitesse les jambes des nihilistes :

Un tel est arrêté ?

Le lendemain la triste nouvelle se répand dans tout Pétersbourg. Un tel est arrivé. Un tel a fait des révélations. Un tel, au contraire, a résisté aux gendarmes avec une fermeté exemplaire.

Tout cela se sait immédiatement.

Avec de semblables dispositions, il est inutile de le dire, cette jeunesse est toujours disposée à rendre toute espèce de services aux révolutionnaires, sans jamais considérer le péril encouru. Il faut voir avec quel amour et quelle sollicitude ils se dévouent.

Mais je termine. Je n'ai pas la prétention de faire un portrait de la jeunesse russe. Ce serait une tâche bien au-dessus de mes efforts.

Je reviens donc à mes pérégrinations.

Ce fut parmi ces jeunes gens que je trouvai des gîtes, quand la bonne Dubrovina et mes autres amis durent renoncer à me cacher dans leurs maisons.

Et, en passant, voici un petit fait que je ne veux pas omettre.

Un jour que j'avais reçu une invitation, je m'y rendis, et, bien qu'on ne me demandât rien sur mes faits et gestes, — c'est la règle de l'hospitalité nihiliste, — je répétai mon éternel refrain, à savoir que je n'avais pris aucune part à la conspiration, que je n'étais même pas « illégale », mais tout simplement une « vagabonde », parce que, n'ayant pas de passeport, je ne voulais pas en prendre un faux. Je disais cela pour tranquilliser mes hôtes, pour ne pas me parer des plumes d'autrui, et aussi, je le confesse, un peu parce j'espérais que l'on m'inviterait une seconde fois.

A mon grand étonnement, mon petit discours ne produisait jamais l'effet désiré.

Malgré ma myopie, je m'aperçus que mes hôtes étaient un peu déconfits et qu'ils semblaient se dire : « Comment ! voilà tout? »

Et l'on ne m'invita plus à revenir. D'abord j'en eus un peu de dépit, puis je m'en amusai et je m'habituai à mon sort, c'est-à-dire à passer mes journées en quête d'un gîte.

J'observai qu'en général, plus un révolutionnaire était compromis et poursuivi par la police, plus volontiers on l'accueillait, on le cachait, on faisait tout pour lui.

C'est que, d'abord, l'homme qui appartient à l'organisation raconte toujours quelque chose d'intéressant. Et puis le cacheur a plus de satisfactions : aider un homme important, c'est presque de l' « activité » révolutionnaire. En plus il y a l'honneur. Et ce n'est pas peu de chose. Un jeune homme appartenant à une riche famille bourgeoisie me dit un jour :

— Savez-vous que nous avons un canapé, un fauteuil et un siège, sur lesquels se sont assis Geliaboff et Perovskaia ? Nous ne nous en séparerons jamais — ajouta-t-il. — Ce sont des meubles « historiques ».

VI

Retournons de ces régions pacifiques à la terre de feu de la révolution.

C'était un mardi, je m'en souviens. A quatre heures précises, malgré un temps affreux, j'étais allée à la station du chemin de fer, à la rencontre de Varia, qui venait tout exprès pour voir Tania Lebedeva (1).

Vous me demanderez peut-être pourquoi j'allais l'attendre ?

Voici : quant on arrive à Pétersbourg, le point le plus dangereux, c'est de savoir où se rendre. Quels sont les amis arrêtés et les amis libres ? Chez qui peut-on aller sans peur de tomber dans une souricière ? Voilà pourquoi il est toujours utile et rassurant d'être attendu à la station.

(1) Compromise dans l'attentat du chemin de fer d'Odessa. Elle fut une des deux femmes condamnées à mort dans le dernier procès, dit des 22.

Je voulais faire ce plaisir à Varia; mais, malheureusement, elle ne vint pas. Dans ce cas il était résolu que j'irais à sa place au rendez-vous de Tania.

J'avais à lui remettre deux cents roubles qui étaient déposés chez la Dubrovina. J'allai les chercher. Je vins au rendez-vous, espérant que, avec cette somme, Tania pourrait partir pour la province ou pour l'étranger.

Quand j'entrai dans la chambre où étaient Tania et son hôtesse, elles crièrent ensemble.

— Eh! bien! Et Varia?

La nouvelle qu'elle n'était pas venue attrista beaucoup Tania. Elle pâlit et pendant un instant ne put dire une parole.

Je m'empressai de lui remettre les 200 roubles, mais elle me dit qu'il lui en fallait encore 80, autrement elle ne partirait pas. Elle destinait ces 200 roubles à un autre usage.

Le jour même Michel avait été arrêté, non pas dans sa maison, mais à un rendez-vous. J'ai su depuis qu'elle voulait avec cet argent faire venir du Caucase la mère de Michel.

Je lui dis qu'on pouvait s'arranger. Dubrovina avait toujours de côté de petites sommes d'argent récoltées pour la révolution; elle pourrait m'en donner.

— Oui, dit-elle, — c'est nécessaire. Mais il vaut

mieux que Slobadina fasse la course, j'ai quelque chose à vous communiquer. Dites-nous seulement si vous avez été suivie jusqu'ici.

Et elles me demandèrent toutes deux si je n'avais rien vu de suspect dans la rue, à la porte, dans l'escalier, etc.

Je dis que non, mais, comme je suis myope, j'ajoutai qu'il ne fallait pas trop se fier à mes observations.

— Parions qu'il y a quelque chose et que vous n'avez rien vu! — exclama Tania avec un geste d'impatience.

Et voici ce qu'elle me raconta.

— A peine sortie de chez moi, j'ai vu un espion qui me suivait. Un « likhac » (1) passait, je l'ai pris. L'espion a été obligé de prendre un simple fiacre et, pour un moment, m'a perdue de vue; mais, à l'angle de la Basseinaia, le tramway nous ayant barré la rue et l'espion ayant la voie libre, j'ai été rattrapée. Quand mon « likhac » s'est remis en route, l'espion a donné un coup de sifflet et un autre individu a sauté dans sa voiture. J'ai ordonné au « likhac » d'aller à Ligovka, puis à Pesky, puis à Michel-Archange, en un mot je l'ai fait tourner pendant une heure. Étant assurée qu'il m'avait perdue de vue, je me

(1) Le *likhac* est une voiture de luxe bien attelée.

suis fait arrêter pour acheter un paquet de cigarettes et changer un billet de banque. Quand je suis sortie de la boutique, le « likhac » était seul, la rue déserte. Alors je l'ai congédié et je suis venue ici à pied. Pourtant je ne suis pas certaine de n'avoir pas été suivie.

Puis elle me raconta ce qu'elle savait de l'arrestation de Michel.

Comme ils vivaient ensemble dans le même appartement, c'était presque un miracle que la police ne fût pas encore venue l'arrêter elle-même.

Ayant entendu tout cela et connaissant ses antécédents, je me mis à la prier de quitter immédiatement Pétersbourg.

— Ce n'est pas possible, — me répondit Tania, pensive et comme se parlant à elle-même.

— Il faut « déménager », (1) l'appartement.

— Ne pourrais-je opérer le déménagement, demandai-je.

Elle secoua la tête sans me répondre.

Je dis alors que, si elle ne voulait pas m'abandonner son déménagement par manque de confiance en ma discrétion, elle avait tort. Je l'assurai que je ne lirais ni ne regarderais rien. — Je me

(1) « Déménager », c'est, pour un nihiliste, détruire ou emporter tous les papiers, tous les objets compromettants.

souviens que notre discussion avait pris insensiblement le caractère d'une dispute.

A dire vrai j'avais une peur affreuse de pénétrer dans leurs terribles tanières; mais j'avais encore plus peur d'y laisser aller Tania, qui avait la corde au cou.

Cette crainte me donna du cœur et je renouvelai mes instances (1).

— Peut-être pourrions-nous aller ensemble — dis-je. — A deux nous débarrasserons l'appartement plus vite et nous reviendrons tranquillement.

— C'est impossible. Il faut que j'y passe la nuit.

En entendant ces paroles mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Je la priai, je la conjurai de n'en rien faire. J'étais certaine qu'elle serait infailliblement arrêtée. Il me semblait qu'elle se précipitait volontairement à sa perte, par désespoir.

Un moment je crus qu'elle allait me donner raison.

Elle resta pensive... je commençai à espérer.

— Non, c'est impossible, — dit-elle à la fin. — Si je ne couche pas à la maison, le portier, qui

(1) Je conserve ce passage tel qu'il m'a été communiqué, j'en demande pardon, non pas au lecteur, mais à ma correspondante.

vient tous les matins monter l'eau vers sept heures, ne trouvera personne, et, immédiatement il ira aviser la police. On apostera des espions à toutes les stations et je serai infailliblement arrêtée. Je ne puis pas partir sans avoir vu « les nôtres ». Il faut que je couche chez moi.

Je ne puis donner une idée de mon désespoir.

Je lui proposai d'aller passer la nuit à sa place. Le lendemain, quand le portier serait venu, je lui aurais ouvert, je lui aurais dit que madame était malade et que j'étais venue pour la soigner. Il n'entrerait certainement pas dans la chambre pour regarder.

Mais Tania refusa ma proposition. Je ne sais pour quelle raison. Elle m'accorda pourtant de l'aider à déménager le lendemain.

Nous combinâmes tout, minutieusement. Le rendez-vous était fixé pour dix heures précises à Moghilevskaia.

Elle voulait aller à Moscou et, comme on ne pouvait prévenir les amis que nous avions dans cette ville, elle descendrait à l'auberge.

Il fallait donc une valise, quelques provisions de bouche, un peu de linge, etc., afin de ne pas exciter de soupçon dans l'auberge qu'elle habiterait. Je devais lui acheter tout cela le lendemain matin et l'apporter chez Slobodina.

Tania me recommanda de dépenser le moins

possible, elle ne voulait pas de gants frais ni de chapeau, bien que le sien fût très vieux. Un voile de mousseline noire, — signe de deuil, — suffirait à couvrir le tout.

Tous ces détails fixés, on se demanda dans quel ordre il convenait de sortir de la maison.

Tania dit qu'il lui semblait opportun de nous montrer toutes les deux dans la rue. On ne cherchait qu'une femme. Deux les embrouilleraient. Nous sortîmes. Nous avions à peine fait quelques pas, qu'un fiacre s'approcha de nous bruyamment et nous proposa ses services.

Tania me dit à voix basse :

— C'est un espion ; je le connais, tâchons de nous en débarrasser.

Et, en effet, pendant dix minutes, il nous persécuta sans vouloir nous abandonner.

Après de nombreux détours nous trouvâmes dans une ruelle un fiacre qui dormait. Tania le prit et partit.

Il était déjà tard quand on se quitta ; il me fallait regagner mon gîte, car on ne peut se permettre d'arriver trop tard.

Je pris un fiacre et j'allai droit à la maison indiquée. Je la reconnus à la description qu'on m'en avait faite. Naturellement, le portier était assis devant la porte. Je ne me permis de lui rien demander, pas même de regarder le numéro de la

maison. C'est la règle. J'entrai dans le corridor sans être bien persuadée, toujours à cause de ma myopie, que ce fût ma véritable adresse. Au second étage je trouvai trois portes. L'obscurité était si profonde, que je ne pouvais les distinguer l'une de l'autre, aussi tirai-je une sonnette au hasard, le cœur tremblant.

Grande fut ma joie quand à la demande d'usage : Est-ce ici madame une telle? je vis paraître derrière la fille de chambre une très belle femme qui me dit :

— Oui, c'est moi. Soyez la bienvenue.

Le lendemain matin, à l'heure fixée, j'entrai dans la Moghilevskaia. Je n'avais pas encore eu le temps de me ranger sur le trottoir que l'on m'avait indiqué, quand je vis apparaître Tania. Elle portait à la main un panier de légumes et avait la tête enveloppée d'un mouchoir noir comme en portent les ménagères qui vont au marché.

Je me dirigeai vers sa maison. Elle me donna ses clefs et me dit de monter avant elle pour que le portier ne nous vît pas entrer ensemble.

J'obéis.

L'appartement était composé de deux chambres et d'une cuisine. J'admirai l'ordre extraordinaire qui régnait partout. Les meubles, la petite salle, la table à écrire du mari, tout était charmant à

voir. Rien ne manquait. On eût dit un vrai nid de paix et de bonheur.

Tania entra quelques instants après.

Elle apportait le déjeuner et alluma son fourneau. Elle faisait tout cela uniquement pour l'apparence — pour le portier. Puis elle prépara le paquet qu'elle devait emporter.

Elle emportait seulement quelques objets dont la disparition ne pourrait pas être remarquée, afin de ne pas donner de soupçons au portier dans le cas où, en son absence, il entrerait chez elle à l'aide des doubles clefs que ces gens-là possèdent souvent (1).

Avant de me laisser sortir, elle regarda dans le couloir, pour voir ce que faisaient les portiers.

Ils fendaient du bois.

Tania m'expliqua que je pouvais passer par le couloir sans être vue, tandis qu'ils monteraient le bois au locataire d'au-dessus.

Je fis ce qu'elle m'avait dit et je sortis sans encombre, avec un assez gros paquet que je portai en fiacre chez la Slobodina.

(1) Les portiers ou dvorinki qui doivent faire jour et nuit sentinelle à la porte des maisons et surveiller tout sont une classe nombreuse de parasites imposés aux propriétaires. Cette race est la terreur de tous les habitants pacifiques et même des propriétaires, car ils sont soutenus par l'autorité. Leur despotisme est si grand, qu'à Moscou dernièrement les portiers d'une maison ont *battu leur propre propriétaire*.

Ensuite je courus à la station.

Je devais prendre le billet, consigner le bagage et tout faire afin que Tania se montrât le moins possible. Elle ne devait me rejoindre que dix minutes avant le départ du train pour monter directement en wagon.

Malheureusement le train était plein de voyageurs. Il fallut attendre que l'on ajoutât une voiture. Nous passâmes sur l'embarcadère cinq minutes qui me semblèrent autant de siècles.

Finalement la voiture fut attachée. Tania prit sa place, et son compartiment se remplit de monde.

Mais tout ceci est peu intéressant. Tania m'exprima son regret de n'avoir rien emporté pour lire. Je lui donnai un journal que j'avais dans ma poche et je lui dis qu'à la première station elle pourrait acheter un livre. Je lui montrai que j'avais mis dans son sac des oranges, qu'elle aimait beaucoup, et je lui recommandai tout bas de ne pas fumer pendant le trajet.

Elle sourit, me remercia de mes oranges et me dit :

— Pour ce qui est de fumèr, je n'ose rien vous promettre.

Quand je sortis, à l'appel du conducteur, je lui criai, je ne sais pourquoi, quelques mots sans suite :

— Saluez les vôtres, embrassez les enfants, etc.

Le train partit et je poussai un soupir de soulagement.

Elle arriva sans encombre à Moscou et y demeura quelque temps.

On reçut plusieurs lettres d'elle datées de cette ville. J'ai eu l'occasion d'en lire une. Elle y disait qu'il n'y avait pour elle rien à faire à Moscou et elle manifestait son ardent désir de retourner à Pétersbourg.

Elle y revint en effet mais je n'y étais plus.

Invitée par une de mes amies qui avait une propriété dans la province du Volga, je l'y avais suivie. Avec quelle joie, je n'ai pas besoin de le dire.

J'y passai les quatre mois qui suivirent ce terrible 13 mars.

Quand le calme fut un peu rétabli, le mari de mon amie réussit à me procurer un passeport régulier.

Ce fut la fin de mon odyssée.

CONCLUSION

I

J'ai raconté succinctement l'histoire du mouvement révolutionnaire russe. Je me suis attaché surtout à dépeindre sa physionomie, dont les étrangers n'ont pas une idée juste.

Maintenant, avant de me séparer du lecteur, je voudrais jeter sur l'ensemble du mouvement, dont je n'ai décrit que les particularités, un regard rétrospectif.

Ce qui rend le parti révolutionnaire russe, absolument différent de tous ceux qui, à diverses époques, ont lutté contre l'oppression, ce ne sont pas les moyens qu'il a employés; — tous les partis, en cas de besoin, pourraient y recourir — c'est sa position en face du gouvernement et du

pays, position absolument unique, et sans précédent dans l'histoire des peuples.

Le mouvement révolutionnaire russe est une révolution *sui generis*.

Elle n'est pas faite par les classes populaires ni par les classes instruites qui en éprouvent le besoin, mais par une sorte de délégation sortie du sein de ces classes et aussi du peuple.

On n'a jamais calculé, et je crois qu'on ne pourrait pas le faire avec une certitude suffisante, les forces numériques du parti révolutionnaire; je parle ici de tous ceux qui partagent ses convictions et ses aspirations. On peut dire seulement que ce parti est très nombreux. A l'heure actuelle il compte des centaines de mille, peut-être des millions d'hommes disséminés de toutes parts. Cette foule, que l'on pourrait appeler « le pays révolutionnaire », ne prend pas à la lutte une part immédiate. Elle confie ses intérêts, son honneur, ses haines et ses vengeances à ceux qui font de la révolution leur occupation unique, exclusive. Voici pourquoi : dans les conditions actuelles de la Russie, il est impossible de rester dans la foule des simples citoyens et de s'occuper en même temps de socialisme et de révolution.

C'est dans cette classe de *chevaliers de la révolution* que se recrute le véritable parti révolutionnaire, ou mieux l'organisation militante.

Cette organisation est peu nombreuse.

Je dirai plus : il en a toujours été ainsi et il en sera de même tant que dureront les conditions actuelles. Cet aveu, qui ne me coûte pas à faire, peut être considéré par le lecteur comme une preuve de ma sincérité.

En Russie, la lutte s'effectue uniquement, exclusivement, par le moyen des conspirations. Or Machiavel a raison quand il dit, à propos des sociétés secrètes : « Le grand nombre les gâte » (1). Quant aux conditions mêmes de la conspiration, une chose est évidente : plus le nombre des affiliés s'accroît, plus grandit le péril de la découverte. C'est une loi qui, bien que n'étant pas soumise à une formule numérique précise, est pourtant aussi incontestable qu'une loi mécanique. Tous ceux qui ont participé à une conspiration le savent, je n'ai donc pas besoin d'insister là-dessus.

Mais, en Russie, des conditions spéciales rendent cette loi encore plus impérieuse. Je veux parler des difficultés matérielles et des dépenses immenses que coûte le maintien actif de l'organisation militante.

Les sommes qu'ont englouties les différentes tentatives terroristes, bien que modestes en propor-

« (1) I molti le guastano. » Mach. *Le Prince.*

tion de l'œuvre accomplie, ont cependant atteint des chiffres considérables.

Eh bien! ce n'est rien à côté de l'argent que l'organisation dépense quotidiennement pour se maintenir sur pied.

Avec la vie si agitée des révolutionnaires russes, avec ces changements perpétuels d'habits, de ville, d'appartements où l'on est souvent obligé d'abandonner tout le mobilier et les acquisitions, pour aller meubler un autre lieu, qui sera abandonné de même, peut-être une semaine après; dans ces conditions les dépenses de la lutte doivent évidemment atteindre des proportions effrayantes.

Voilà pourquoi « le pays révolutionnaire » ne peut maintenir sur pied qu'une organisation militante restreinte en nombre.

Cette limitation n'est pas un fait de propos délibéré. La chose s'accomplit d'elle-même, d'une façon assez simple, mais très cruelle, par le meurtre de ceux qui sont de trop.

C'est naturellement le gouvernement qui joue le rôle du bourreau.

Par suite d'une tendance inhérente à toute société politique secrète, l'organisation révolutionnaire cherche à s'élargir, à attirer à elle un nombre toujours plus considérable d'adeptes, à étendre ses rameaux plus loin.

La conséquence, c'est une négligence inévitable des mesures de sûreté, jointe à un certain relâchement de discipline conspiratrice (qui correspond toujours à l'extension superflue d'une société secrète).

Le résultat inévitable de cet état de choses, c'est un « sinistre », une « trombe », une saignée pratiquée par le gouvernement.

Comme preuve que la révolution suit à peu près cette marche fatale, je n'ai qu'à rappeler des faits.

Toutes ces « trombes », nous ont frappés *aux moments de la plus grande prospérité de l'organisation.* Tous les Russes qui ont pris part aux événements reconnaîtront cette vérité.

Sans doute les arrestations ne se bornent jamais à supprimer ce que l'on pourrait appeler l'excédent de l'organisation. Elles dépassent toujours cet équilibre : car elles sont de la même nature que les crises : l'une entraîne l'autre.

Voici encore un fait très caractéristique. Si considérable que soit la déconfiture partielle infligée à l'organisation, le gouvernement n'a jamais réussi à la déraciner tout à fait.

Un groupe reste toujours debout qui conserve les traditions, renoue les correspondances.

Ainsi, deux mois après la plus terrible « trombe », l'organisation fonctionne comme de-

vant ; de nouveaux champions occupent la place des morts ; l'équilibre est rétabli entre le nombre et les ressources matérielles, la discipline renaît, et, pour un peu de temps, l'organisation fonctionne sans blessures, jusqu'à ce que, — par une tendance contre laquelle une société active ne peut réagir, — chargée d'un nouvel excédent, elle soit victime d'une autre « trombe », d'une autre saignée.

Ainsi l'organisation, tout en grandissant à mesure que s'accroissent les forces du parti — ce que l'on ne saurait nier, — demeure toujours très modeste quant au nombre.

II

En parlant des sociétés secrètes, Machiavel, après avoir dit que « trop de gens les gâte », ajoute que « trop peu les annihile (1). »

Je n'ai pas besoin de prouver que, en Russie du moins, le petit nombre n'a pas été un obstacle à l'accomplissement de terribles choses.

Comment s'explique ce fait extraordinaire.

On a parlé de dévotion, de hauteur morale, de l'énergie de ces lutteurs héroïques dont j'ai donné une idée dans mon livre.

Cela ne suffit pas encore, penseront quelques-uns, pour soutenir pendant tant d'années une lutte aussi redoutable. On parle de miracles d'héroïsme, mais les miracles ne sont pas de notre temps, personne n'y croit plus. Il doit y avoir quelque autre cause.

(1) « I pochi non bastano » Id., id.

Cette cause, c'est l'isolement presque absolu du gouvernement russe.

L'autocratie, à la fin du dix-neuvième siècle, dans un pays qui vit en relations continuelles avec l'Europe, où toutes les classes cultivées reçoivent une éducation parfaitement européenne — l'autocratie dans un semblable pays est une monstruosité telle, que, en dehors du peuple intéressé à la voir disparaître, personne assurément ne la défendrait de bonne foi.

De là provient contre le gouvernement une opposition sourde, presque universelle, de toutes les classes de la société, pourvu qu'elles soient un peu instruites.

Cette opposition, malgré les rigueurs de la censure et l'arbitraire de l'administration, se manifeste d'une façon si claire, si tangible, qu'il faut s'aveugler à dessein, comme le fait le gouvernement, pour ne pas la sentir.

Elle éclate dans les adresses des assemblées provinciales (Zemstvo), dans les journaux russes qui, depuis quelques années, nous montrent la société réclamant de toute sa force certains droits politiques, tels que la liberté de la parole et de la presse, l'inviolabilité de la personne et du domicile, la réprésentation nationale, en somme, un ensemble de vouloirs qui peuvent se résumer d'un mot assurément modeste : une *Constitution.*

Depuis cinq ans, comme je le disais dans ma préface, un changement important s'est produit dans les programmes des socialistes russes.

Ils avaient commencé par soutenir l'extrême gauche de l'*Internationale* et croyaient, avec elle, que les socialistes doivent se tenir en dehors de toute lutte politique.

La logique inexorable de la vie leur a enseigné, à leurs dépens, que non seulement la liberté politique est utile, mais qu'elle est indispensable aux socialistes comme à tous ceux qui ont une conviction à produire, une idée à propager dans le monde.

Ils ont dû reconnaître, que sans ces éléments naturels, le socialisme ne sortira jamais des limites étroites des sociétés secrètes, et qu'il ne pourra pas avoir une influence décisive sur les convictions des masses populaires.

Comme il n'y avait en Russie aucun parti capable d'entreprendre la lutte contre le despotisme, les socialistes s'en sont chargés.

Or, je l'ai démontré dans mon introduction, la lutte insurrectionnelle, à la manière européenne, est absolument impossible. Voilà pourquoi les socialistes ont choisi le terrorisme. C'est un duel avec l'autocrate en personne. Il s'agit de faire de sa vie un tourment, un effroi, de rendre sa position intolérable, honteuse, ridicule, de l'amener

à composition, afin qu'il renonce à son pouvoir illimité et se résolve à céder aux aspirations légitimes et modestes de la nation tout entière.

Sur ce point les aspirations des socialistes et de la société russe tout entière se rencontrent.

Les terroristes n'ont fait que proclamer tout haut, au milieu de tous, à la flamme de leurs explosions, ce que l'on pensait tout bas, ce que l'on bégayait d'une voix peureuse, en termes noyés d'adulations et de réticences obligatoires.

Le résultat de cette situation était facile à prévoir.

Les révolutionnaires ont acquis un avantage moralement inestimable : l'appui de l'opinion publique. Chez les plus courageux, cet appui ne se borne pas à de seules paroles.

Mais ceux-là mêmes qui leur sont contraires, parce qu'ils redoutent leurs doctrines subversives, ne voudraient d'aucune façon venir en aide au gouvernement, qui s'est pourtant adressé à eux et d'une façon suppliante.

La réponse que la société russe, après chaque nouvel attentat, a adressée par le moyen des assemblées provinciales et de la presse au gouvernement qui la suppliait, a toujours été identique : « Nous sommes tous prêts à faire la chasse aux socialistes avec vous; mais, pour cela, donnez-nous les moyens nécessaires ; — la liberté de la

parole et la représentation nationale. Alors nous remplirons volontiers le rôle que vous nous proposez. — Jusque-là nous sommes dans l'impuissance de rien faire pour vous. »

Je confesse que cette réponse ne suppose pas beaucoup de noblesse, mais je la rapporte telle qu'elle a été formulée.

Le gouvernement n'écouta pas ces désirs, et fit savoir que l'aide qu'il demandait à la société était, seulement une fonction d'espionnage.

Cette fois la société refusa.

Voilà comment le gouvernement est demeuré parfaitement isolé et comment la lutte avec les terroristes, bien que terriblement inégale, ne l'est pourtant pas autant qu'on pourrait l'imaginer à distance.

Voilà le secret qui explique tout naturellement le miracle de la résistance des terroristes.

Si le gouvernement n'était pas en aussi flagrant désaccord avec la société, une lutte semblable serait absolument impossible : la société, en effet, ne pourrait pas rester indifférente, elle prendrait parti tout entière contre les perturbateurs de son repos, elle aurait tôt fait de les anéantir.

Tout ceci est clair comme le jour.

Où vivent les terroristes, sinon, au milieu de la société? Avec qui sont-ils en relations quotidiennes sinon avec ses membres ?

S'il étaient de simples délinquants, perturbateurs de l'ordre public, la société les livrerait pieds et poings liés aux représentants du pouvoir.

Que si la société avait des scrupules sur un pareil acte, elle posséderait un autre moyen bien simple de les annihiler : elle leur refuserait simplement son aide. Car enfin, de qui les terroristes tiennent-ils leurs moyens d'action ?

Où se cachent-ils ?

Où trouvent-ils des renforts ? — Je ne parle pas du poids de la réprobation universelle, résolue, sincère, qui serait décisive dans une question qui met en jeu les intérêts les plus immédiats de la société elle-même.

Car, enfin, on ne peut dire d'elle comme du peuple : elle ne sait ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait.

Je me demande au contraire pourquoi la société aiderait un gouvernement objet de la haine de tous.

Elle n'en fait rien, et, malgré ses protestations obligatoires de dévouement, elle demeure les pouces à la ceinture, et regarde faire les terroristes. Bien mieux elle se frotte les mains en cachette, et non seulement elle ne dénonce pas les socialistes, mais elle les aide volontiers, quand

l'effroi ne la paralyse pas. Et cela, dans la pensée qu'on travaille pour elle.

L'isolement du gouvernement russe ne peut être comparé qu'à celui d'un étranger haï en terre conquise. La preuve, c'est, comme je l'ai déjà dit, son impuissance à vaincre les terroristes.

Je citerai en exemple quelques faits de la vie révolutionnaire.

Il faut avouer tout d'abord, que, sauf de rares exceptions, les Russes sont de mauvais *conspirateurs*.

Le caractère russe est ouvert, distrait, indiscipliné. Son amour de l'expansion, l'habitude de tout faire « en commun », le rendent peu apte à suivre la règle des conspirations, c'est comme on sait, de ne confier une chose que lorsqu'il est *nécessaire* de la dire; de la taire en tout autre cas, même quand il n'y a *pas de danger*.

Des types comme Perovskaia sont très rares en Russie. C'est pour cela que, d'ordinaire, les secrets de la révolution sont mal gardés.

A peine sortis du cercle de l'organisation, ils se répandent avec une promptitude incroyable par tout le monde nihiliste ; et il n'est pas rare qu'ils passent d'une ville à l'autre.

Néanmoins, le gouvernement n'en sait jamais rien.

Ainsi, avant que l'on publiât le journal « Zemlia

Volia », dirigé par des gens « illégaux », on imprimait à Pétersbourg un journal révolutionnaire clandestin et socialiste, le « Natchialo ». Ce n'était pas la feuille de l'organisation, mais bien l'organe d'un cercle isolé. Il avait pour directeurs quatre ou cinq hommes « légaux ».

Tout Pétersbourg le connaissait et en parlait. Mais la police, bien qu'elle se rompît jambes à suivre les traces de ce journal, ne découvrit jamais rien, et ceux de ses directeurs qui ne se compromirent pas dans d'autres affaires ne furent jamais inquiétés.

La vente du plus terrible journal terroriste, la « Narodnia Volia » se pratique à Pétersbourg de la façon la plus simple du monde.

Dans toutes les écoles supérieures, dans toutes les réunions fréquentées par les nihilistes, de même que dans les principales villes de province, des hommes connus de tous sont chargés de cette distribution.

Ils reçoivent un certain nombre d'exemplaires du journal et vendent le numéro à qui en demande, pour vingt-cinq kopeks à Pétersbourg, et pour trente-cinq en province.

Voici un autre fait plus étrange encore et pourtant rigoureusement vrai :

L'immense conspiration dynamitique organisée par le comité exécutif, en 1879, pendant le

voyage, aller et retour, de l'empereur, qui se transportait de Pétersboug en Crimée — entreprise peut-être unique dans l'histoire des sociétés secrètes — cette conspiration, dis-je, était trop vaste pour ne pas dépasser les forces de l'organisation isolée.

On avait dû enrôler des gens du dehors, pris dans cette classe nombreuse qui est toujours disposée à lui prêter toute espèce de services. — Il n'est donc pas étonnant que, devenu la propriété de tant de gens, le secret d'un attentat en préparation transpirât et se répandît promptement dans *toute la Russie.*

Certainement on ne savait pas les endroits précis; mais tous les étudiants, les avocats, les gens de lettres, tout le monde enfin, excepté les policiers et leurs amis, savaient *que le train impérial sauterait pendant le trajet de Crimée à Pétersbourg.*

On en parlait ouvertement.

Dans une ville on fit à cet effet *une souscription* presque publique. Elle rapporta environ 1,500 roubles qui furent intégralement versés dans la caisse du comité exécutif.

Eh bien! la police ne savait rien. Des six attentats qui se préparaient alors, un seul fut découvert, et encore par pur hasard, — l'attentat de Logovenco.

L'arrestation de Goldenberg arriva, elle aussi, par malchance. Il fut trouvé porteur d'une cartouche de dynamite à la station d'Elisabetgrad. Ce fait fit soupçonner qu'il se préparait quelque chose ; et l'on apporta des précautions dans la disposition des trains.

Ces faits et d'autres semblables que je pourrais multiplier à l'infini me semblent donner une idée précise de la position respective du gouvernement et des révolutionnaires.

Les terroristes ne sont pas placés en face d'un gouvernement dans le sens européen de ce mot. — Alors l'inégalité trop grande des forces rendrait la lutte impossible. — Ce qu'ils combattent, c'est une association, une secte isolée, qui ne représente que ses propres intérêts, qui ne s'appuie sur aucune classe sociale.

C'est ainsi que la lutte, bien que difficile, devient possible et qu'elle peut durer des années et des années.

III

Comment cela finira-t-il ?

Cela dépendra de la ligne de conduite du gouvernement.

Une chose est claire, évidente : si la révolution russe abandonne jamais le terrorisme ce ne sera pas à cause des représailles.

C'est précisément parce qu'ils sont peu nombreux que les terroristes sont invincibles. Une victoire remportée sur une révolution comme la Commune de Paris donne au vainqueur dix à quinze ans de paix. Cent mille victimes épuisent une nation, et elle reste abattue jusqu'à ce qu'une nouvelle génération se lève pour venger les pères qu'on a tués.

Mais que peut faire, dans un pays comme la Russie, la disparition de ces poignées d'hommes que le gouvernement arrête de temps à autre et qu'il enlève au comité d'organisation?

Les autres continueront la lutte avec une ardeur accrue par le désir de la vengeance. Le mécontentement universel leur fournira des subsides. La jeunesse, surexcitée par l'exemple de tant de héros, est là comme un réservoir immense, inépuisable de nouvelles recrues — et la lutte continuera encore plus féroce.

Mais, si les terroristes ne peuvent être vaincus, comment pourront-ils vaincre le gouvernement?

Une victoire immédiate, splendide et décisive comme celles que procurent les insurrections, est absolument impossible à obtenir par le moyen du terrorisme.

Mais une autre victoire est plus probable : une victoire des faibles sur les forts, dans le genre du triomphe de ces « gueux de Hollandais » sur les Espagnols.

Dans une lutte contre un ennemi invisible, impalpable, présent partout, le fort est vaincu, non par les armes de son adversaire, mais par la continuelle tension de son propre effort, qui l'épuise plus que ne feraient des défaites.

Telle est, à peu près, en Russie, la situation des deux parties belligérantes.

Les terroristes ne peuvent abattre le gouvernement; ils ne peuvent le chasser de Pétersbourg, de la Russie. Mais, en l'obligeant pendant des an-

nées de suite à ne s'occuper que d'eux, et en continuant encore des années la même politique, ils rendront sa situation insoutenable.

Déjà le prestige impérial a reçu un coup dont il ne se relèvera pas.

Un empereur qui s'emprisonne lui-même par crainte des terroristes n'est certainement pas un personnage capable d'inspirer l'admiration. — Je pourrais citer, au sujet de cette conduite, bien des jugements, qui, déjà, courent le peuple et l'armée.

Que ne dira-t-on pas si l'incarcération de l'empereur dure encore un ou deux ans? Et comment pourra-t-il y mettre un terme, s'il persévère dans sa politique?

Mais le point de vue moral n'est pas seul défavorable au gouvernement.

Dans cette lutte entre le despotisme et la liberté, les révolutionnaires ont, il faut l'avouer, un avantage immense; — ils ont le *temps*.

Chaque mois, chaque nouvelle semaine d'hésitation, d'irrésolution, de tension énervante, compromet plus la position de leur adversaire et avantage la leur. — Et pendant ce temps des forces aveugles, inconscientes et puissantes comme celles de la nature minent les bases de l'édifice impérial : c'est la situation économique du peuple,

la question financière, et, par-dessus tout, la corruption administrative, fatale comme le reste.

On dira que le nouvel empereur songe à améliorer le sort du peuple; qu'il veut purger l'administration de tous les escrocs et de tous les concussionnaires.

Tentatives vaines, tentatives ridicules, et, on peut le dire, hypocrites !

Est-ce que ces réformes n'ont pas été le songe doré de tous les empereurs, à commencer par Pierre le Grand? N'ont-ils pas tous lancé contre les concussionnaires les mêmes ukases, formulés presque dans les mêmes termes?

Pourquoi n'ont-ils pas réussi?

Parce qu'ils voulaient faire tout par eux-mêmes, c'est-à-dire par le moyen de la bureaucratie, de peur de céder quelque chose de leur pouvoir autocratique.

Le peuple, rendu l'arbitre de ses destins, peut seul améliorer son propre sort. La société, armée de la liberté de la presse, peut seule veiller sur les abus de l'administration et les redresser.

Ce sont-là des vérités enfantines.

Si aucun des précédents empereurs, dans des temps meilleurs que le nôtre, n'a pu réussir, comment Alexandre III serait-il plus heureux dans les conditions actuelles?

Et cependant l'État ne veut plus attendre. Le

mécontentement croît; le sort du peuple empire; le désordre financier et administratif augmente. La seule présence des terroristes, la façon dont ils manifestent de temps en temps leur existence, paralysent les derniers efforts du gouvernement.

On n'a pas pu oublier quelles terribles victoires ils remportent.

Ainsi la position n'est pas tenable. Le plus tôt le gouvernement le reconnaîtra, le mieux pour lui.

En cédant aux demandes légitimes de la nation, en accordant les droits les plus élémentaires que le siècle, que la civilisation réclament, on ferait tout rentrer dans les voies pacifiques et régulières.

Les terroristes seront les premiers à abandonner leurs armes, qui sentent le moyen âge, pour en prendre d'autres plus humaines et autrement puissantes : la parole libre adressée aux hommes libres.

Ils en ont fait plusieurs fois la *déclaration solennelle* (1).

Et, quand ils ne voudraient pas renoncer aux moyens qu'ils ont jusqu'ici employés, ils y seraient

(1) Voyez, à la note, la lettre du comité exécutif adressée à Alexandre III. Je la recommande spécialement à l'attention des lecteurs.

contraints, sous peine de ne pas exister un jour de plus dans un pays libre.

Telle serait la meilleure conclusion de la crise russe.

Reste à savoir si le gouvernement aura assez d'intelligence et de courage moral pour se ranger à ce parti.

Sinon, qu'arrivera-t-il?

Il est difficile de le prévoir, car la révolution, et spécialement la révolution russe, est un monstre terriblement fantasque. On ne peut deviner où elle s'arrêtera, jusqu'où la portera son élan, si on la pousse à bout.

Une seule chose ne fait pas de doute.

Le mouvement ne peut plus s'arrêter.

Il a pris un développement trop grandiose pour finir à crever comme une bulle de savon. Ses forces, que représentent, non pas l'organisation militante qui n'en est que la manifestation extérieure et momentanée, — mais la surexcitation d'esprit de tant de milliers d'hommes; — mais le désir ardent, universel, de sortir d'un état humiliant, honteux créé par le despotisme; — mais la haine, — mais la vengeance; — mais l'enthousiasme révolutionnaire que le gouvernement, par ses exécution et ses représailles a su allumer au cœur de la meilleure partie de la nation, qui est la jeunesse, — toutes ces forces, dis-je,

ont besoin de passer de la puissance à l'acte : c'est une nécessité encore plus mécanique que philosophique.

Or, on trouvera toujours des hommes assez capables et assez audacieux pour diriger un pareil mouvement et se mettre à sa tête.

Cela finira par un coup de force, si la révolution perd patience et espoir de réussir par le plus inoffensif des moyens qu'elle ait à sa disposition : par le terrorisme politique actuel.

De quelle nature sera cette tentative?

Il est impossible de le prévoir.

Ému d'un sentiment purement humanitaire, je veux indiquer quelques éventualités que je crois probables, étant donnés les faits antérieurs et les dispositions actuelles du parti.

Je voudrais seulement éclairer l'opinion publique afin d'empêcher, s'il est possible, la réalisation d'une éventualité douloureuse.

La première hypothèse est celle d'une *terreur administrative*, qui viserait en masse les employés du gouvernement.

Jusqu'ici le parti n'a presque rien tenté contre eux, ou bien c'était une action passagère, ayant plutôt le caractère d'une démonstration politique. Il ne s'agissait pas d'une terreur dirigée spécialement contre l'administration impériale de façon

a réduire le gouvernement à l'impuissance (1). La tentative réussisait infailliblement, comme réussirait infailliblement le coup de faux dans les jambes du cheval d'un cavalier moyen âge, qui, tout seul, ne pouvait se mouvoir.

En 1878, le parti était trop faible pour tenter une lutte aussi générale.

Maintenant qu'il s'est grossi de recrues formidables, il pourrait tenter le coup. On verrait la Russie entière se couvrir de cadavres, car tous les gouverneurs, tous les gendarmes, tous les procureurs, tous les juges, ne peuvent avoir leur « Gatchina. »

Ce serait une catastrophe terrible et douloureuse; je ne veux pas insister.

Mais il y a une autre éventualité plus redoutable encore : la terreur agraire.

La classe agricole — la plus malheureuse, la seule nombreuse en Russie, — est comme un volcan assoupi et mystérieux sur lequel festoient nonchalamment ses oppresseurs. Par suite d'une erreur historique, elle est restée attachée non plus à l'empereur, mais à un fantôme impérial, qui n'a rien à voir avec la réalité et ne signifie rien au point de vue pratique.

(1) Déjà à Kief, comme je l'ai indiqué, on avait atteint ce résultat. Voyez « Deux Fuites ».

Ce même campagnard, en effet, nourrit une haine profonde, implacable, contre tout fonctionnaire de l'Etat, — qui n'est que l'émanation du pouvoir de ce même empereur, — contre la bureaucratie, contre les possesseurs de la terre, contre les prêtres, qui ont juré fidélité au gouvernement, contre tous les « messieurs », c'est-à-dire ceux qui portent « un habit tudesque » ou européen ; — en somme contre tous ceux qui lui ont causé tant de souffrances séculaires.

Ce peuple est si désespérément malheureux et misérable, qu'il suffirait peut-être d'une étincelle pour changer ses haines latentes en un immense incendie, où périrait l'Etat tout entier, l'ordre économique moderne, et, pêle-mêle, tout ce qui porte une empreinte de civilisation.

Ce serait un cataclysme universel, un naufrage affreux, mais préférable, en somme, à la mort lente sous le talon du despotisme.

Quant à ceux qui luttent contre l'autocratie pour conquérir la liberté politique, — je le rappelle — ils sont tous socialistes.

Ils n'ont jamais cessé de faire clandestinement de la propagande socialiste dans les milieux ouvriers des villes. La preuve que leurs efforts ne sont pas restés sans résultat, c'est le rôle considérable joué par les ouvriers inculpés et con-

damnés dans les procès terroristes de ces trois dernières années.

Ces ouvriers et leurs compagnons des classes plus cultivées se sont contentés jusqu'ici d'une lutte exclusivement politique contre le gouvernement impérial. Ils espéraient ainsi arriver plus tôt à la régénération sociale de la patrie par des moyens pacifiques et humanitaires.

Déjà la terrorisme actuel a beaucoup fait pour accélérer la révolution. Mais qu'arrivera-t-il si ces troupes d'hommes, résolus à tout, se répandent dans les campagnes, armés de la science meurtrière des nihilistes?

Qui pourrait prévoir, ou plutôt ne pas prévoir, ces conséquences?

Les conjurations de palais et les coups d'Etat accomplis par des commandants militaires.

C'est une troisième éventualité, aussi imminente que les deux autres, et qui, peut-être, les précédera.

Elle n'est pas absolument liée avec le terrorisme, mais c'est pourtant sa conséquence naturelle. Déjà le gouvernement impérial n'est qu'un jouet, un fantoche dans les mains des factions de cour. Dans quelques années, peut-être, on verra à Saint-Pétersbourg ce qui s'est passé dans la Rome antique, à Byzance, et dans toutes les monarchies despotiques en décadence : des

rangs des courtisans et des généraux d'armée surgiront de nouveaux Séjans dont l'ambition voudra se repaître.

Plus tôt que ne croit l'Europe, renaîtront à Pétersbourg les vieux soulèvements de prétoriens. En Russie ce sont les Strelizzi qu'ils s'appelent.

De quel genre seront ces émeutes ?

On ne peut le prévoir ; mais il faut s'attendre à tout. Alliées au nihilisme, elles peuvent donner la liberté au pays. Instrument de la « sainte alliance » et de son chef, le grand-duc Vladimir, — déjà soupçonné de vouloir détrôner son frère, — elles n'amèneront qu'un changement de despotes.

En tous cas, il est bien probable que, après les précédents sanguinaires créés par les terroristes, ces révolutions seront tout autres qu'humanitaires, — moins européennes qu'orientales.

Tel est le triste avenir que l'obstination insensée de l'empereur Alexandre III crée à la Russie et à sa propre famille.

Le jour est proche où il ne pourra plus rien conjurer.

NOTE

Comme preuve irréfutable des aspirations actuelles du parti socialiste-révolutionnaire russe, je citerai l'important document publié par le Comité Exécutif le 10 (23) mars 1881, c'est-à-dire dix jours après le meurtre du czar Alexandre II.

Il n'a été reproduit que par un petit nombre de journaux et maintenant il est à moitié oublié.

Le lecteur verra combien sont modérées les conditions que proposèrent au gouvernement ces hommes dits sanguinaires, non pas pour la cessation de la lutte, — c'eût été une hypocrisie, car aucun parti démocratique, si modéré fût-il, ne peut voir dans la liberté politique une panacée universelle contre les maux de la classe ouvrière — mais du moins pour l'abandon absolu de *tous les moyens violents et sanguinaires* auxquels

le parti a été contraint de recourir, uniquement parce que le gouvernement lui a interdit la pratique des voies pacifiques, qui auraient pu amener l'émancipation de la classe d'hommes la plus nombreuse et la plus infortunée.

Le Comité Exécutif à Alexandre III, Empereur.

« Majesté,

» Le comité exécutif comprend parfaitement la prostration d'âme où vous vous trouvez à cette heure. Il ne croit pas devoir différer par sentiment de délicatesse les déclarations suivantes. Il y a quelque chose de plus haut que les sentiments même justes d'un homme, c'est le devoir envers la patrie, à qui tout citoyen doit se sacrifier lui-même, lui, ses sentiments, et même ceux des autres. Poussés par cet imprescriptible devoir, nous nous tournons vers Vous, sans différer plus que le procès historique qui menace de compromettre et d'ensanglanter l'avenir.

» La tragédie sanglante qui vient de se dénouer au bord du canal Catherine n'est pas un coup de hasard, et ne doit surprendre personne. Cette issue apparaît comme inévitable à quiconque a suivi tout ce qui l'a préparée depuis dix ans; mais elle a une signification profonde qui doit

être bien comprise par celui que le destin a placé à la tête d'un État.

» Caractériser de tels événements du nom de délit de quelques-uns, dire que c'est le coup d'une « bande », ce serait-là le jugement d'un homme incapable de comprendre la vie intime des peuples. Dans un espace de dix années, nous avons vu que le mouvement révolutionnaire — accablé par les plus violentes persécutions, poursuivi par le gouvernement du défunt czar, décimé par toutes les mesures exterminatoires, que le mouvement révolutionnaire n'a fait que grandir. La fleur des forces, les Russes les plus énergiques, les plus prompts au sacrifice, se sont fait ses prôneurs. Et voici déjà trois ans que dure la lutte désespérée, la guerre entre le gouvernement et lui.

» Votre Majesté voudra bien convenir, qu'on ne peut accuser le gouvernement du défunt empereur d'avoir manqué d'énergie.

» Les coupables ont été pendus comme les innocents : les prisons et les plus lointaines provinces ont regorgé de condamnés. Et c'est à la douzaine que l'on a pris et pendu ceux que l'on appelait nos chefs.

» Ils sont morts tranquillement, avec la sérénité des martyrs. Mais pour cela le mouvement ne s'est pas apaisé. Au contraire, il a cru, il a vu tous les jours grandir sa force. Un mouvement révolu-

tionnaire, Majesté, n'est pas l'œuvre de quelques hommes. C'est le procès d'un organisme social, et, les potences dressées pour les plus énergiques des combattants sont aussi impuissantes que le fut la croix du Nazaréen pour sauver le paganisme pourri de l'éclatant triomphe du christianisme réformateur.

» Le gouvernement peut, s'il le veut, continuer à arrêter et à pendre, s'efforcer d'étouffer tous les groupes révolutionnaires.

» Nous voulons admettre avec vous qu'il arriverait à détruire l'organisation essentielle de la révolution.

» Cela ne changerait rien à l'état des choses.

» Les révolutionnaires ont été crées par les événements, par le mécontentement du peuple entier, par la tendance de la Russie vers une nouvelle forme sociale.

» On n'anéantit pas tout un peuple; et moins encore on diminue le mécontentement de tout un peuple en employant des mesures de rigueur. Par là on ne fera que grandir l'amertume, l'énergie, et les efforts. Grâce à de profitables expériences les derniers venus s'organiseront mieux que les premiers : croyez-le, l'organisation révolutionnaire va croître avec le temps, et s'épurer. C'a été précisément notre cas.

» Quel profit le gouvernement a-t-il tiré de la destruction de tant de groupes, les Dolguchinzi les Tchaikovzi, les propagandistes de 1874?

» A leur place se sont levés d'autres combattants, plus résolus.

» Après 1878-79 les rigueurs du gouvernement ont donné la vie au terrorisme. C'est inutilement que le gouvernement a tué les Kovalsky, les Dubrovin, les Ossinsky et les Lisogub. Inutilement qu'il a détruit et étranglé à la douzaine les groupes révolutionnaires. De cette organisation incomplète on s'est élevé par une espèce de « sélection naturelle » à des groupes mieux constitués, plus forts. Enfin est apparû le *comité exécutif* contre lequel le gouvernement encore aujourd'hui lutte sans résultat.

» Si l'on veut jeter un coup d'œil impartial sur la triste décade qui vient de finir, on peut aisément prévoir l'avenir du mouvement révolutionnaire, dans le cas où le gouvernement ne changerait pas de politique.

» Il croîtra, il se développera. Les actes de terrorisme deviendront plus épouvantables. L'organisation révolutionnaire réussira à se faire plus parfaite, plus forte. D'autre part le mécontement public additionnera tous les jours de nouveaux griefs, la foi du peuple dans le gouvernement diminuera tous les jours. L'idée de la révolution,

possible, inévitable prendra une extension tous les jours plus considérable.

» Un terrible effrondement, une révolution sanglante, une secousse spasmodique de toute la Russie complétera la destruction de l'ancien ordre de choses.

» Majesté, c'est une triste et épouvantable perspective. Oui, triste et épouvantable. Ne croyez pas que ce soit ici de la déclamation. Nous souffrons plus que qui que ce soit de la perte de tant de talents, de tant d'énergies vouées à une œuvre de destruction et de besognes sanglantes, lorsque, sous l'empire d'autres circonstances, ces mêmes efforts auraient pu engendrer des travaux féconds, développer l'esprit populaire, servir les citoyens.

» Mais d'où vient la nécessité de cette lutte sanglante ?

» D'où elle vient, Majesté ! De ce qu'un gouvernement de justice, un gouvernement au sens vrai du mot n'existe pas chez nous. Un gouvernement doit, s'il est conforme au principe même de son existence, être l'expression des aspirations du peuple, n'effectuer que la volonté du peuple. Eh bien! chez nous — pardonnez-nous cette franchise — le gouvernement est proprement une *camarilla* que l'on a le droit de traiter de « bande d'usurpateurs ».

» Quelque soient encore les intentions de l'empereur, les actes du gouvernement n'ont rien de commun avec les aspirations et le bien du peuple.

» Le gouvernement impérial a déjà enlevé au peuple la liberté individuelle, il en a fait l'esclave de la noblesse (1). Maintenant il a créé la classe exécrable des spéculateurs et des usuriers. Toutes les réformes n'ont abouti qu'à augmenter la misère du peuple. Le gouvernement russe a réduit les masses populaires à une telle pauvreté et à une telle misère, qu'elles ne sont plus libres même en ce qui concerne leur commune et que leurs foyers domestiques ne sont pas à l'abri des plus déshonorantes inspections.

» Il n'y a que les oppresseurs qui bénéficient de la protection du gouvernement et des lois. Leurs honteuses concussions demeurent impunies.

» Combien est épouvantable, au contraire, le sort d'un homme juste qui travaille pour le bien commun ! Vous-même, Majesté, vous le savez : ce ne sont pas les socialistes seuls que l'on poursuit et que l'on déporte.

» Alors, quel nom voulez-vous donner à ce gouvernement, et à celui qui conserve une telle

(1) Allusion au décret du tzar Boris et Alexis (XVI-XVII) que le tzar Alexandre II abolit *en partie*.

espèce d'« ordre ? » N'est-ce pas réellement une bande d'usurpateurs ?

» Voilà les raisons pour lesquelles, en Russie, le gouvernement n'a aucune influence morale sur le peuple ; voilà pourquoi la Russie produit tant de révolutionnaires, voilà pourquoi un acte comme le meurtre du czar a excité tant de joie dans la nation. N'écoutez pas les adulateurs, Majesté.

» Le régicide est populaire en Russie.

» Il n'y a que deux moyens de sortir d'une pareille situation : — par une révolution, que vous n'éviterez, ni n'enrayerez en multipliant les condamnations à mort, — ou par l'appel spontané du peuple au pouvoir suprême, au gouvernement.

» Dans l'intérêt de la patrie, pour éviter une perte inutile de talents et d'énergies, pour conjurer ces terribles fléaux dont une révolution est toujours accompagnée — le comité exécutif s'adresse à vous, Majesté, et vous conseille de choisir le second de ces moyens.

» Soyez-en sûre : le jour même où le pouvoir suprême cessera d'être arbitraire, le jour où vous paraîtrez fermement décidée à exécuter tout ce que vous prescriront la volonté et la conscience du peuple — vous pourrez débarrasser les rues de vos espions, qui deshonorent le gouvernement, laisser vos escortes dans leurs casernes, et déra-

ciner vos potences qui démoralisent le peuple.

» Alors le comité exécutif susprendra spontanément son activité et les efforts de l'organisation s'appliqueront à un travail fécond de civilisation, à la culture et au bien-être du peuple.

» Une lutte pacifique d'idées remplacera les violences qui nous sont bien plus antipathique qu'à vos propres serviteurs, violences auxquelles la seule nécessité nous a actuellement réduits.

» Nous nous adressons à vous, Majesté, avec un oubli complet de toutes les injures, de toutes les défiances que pourrait suggérer le passé. Nous ne nous souvenons plus que vous êtes le représentant du pouvoir qui a trompé le peuple et qui lui a fait tant de mal. Nous nous adressons à vous, comme à un citoyen et à un honnête homme.

» Nous espérons que le ressentiment personnel ne tuera pas en vous le sentiment du devoir et le désir d'entendre la vérité.

» Des ressentiments, nous aurions — nous aussi — le droit d'en avoir. Vous avez perdu votre père. Nous, nous avons perdu non seulement nos pères, mais nos frères, mais nos femmes, nos fils et nos meilleurs amis. Pourtant nous sommes prêts à imposer silence à toute rancune personnelle, si le bien de la Russie l'exige. Nous n'attendons pas moins de vous.

» Nous ne dictons pas des conditions. Ne vous offensez pas de nos propositions. Les conditions nécessaires pour que le mouvement révolutionnaire se change en une rénovation pacifique, n'ont pas été créées par nous, mais par l'histoire. Nous ne faisons que vous les rappeler.

» Ces conditions, selon nous, ont deux objets principaux :

» 1° Amnistie générale de toutes les condamnations politiques antérieures. Elles ont frappé des hommes qui n'avaient commis aucun délit, mais qui avaient accompli leur devoir de citoyens.

» 2° Convocation des représentants de tout le peuple pour l'examen des meilleures formes de vie sociale et politique, en conformité avec les besoins et les désirs du peuple.

» Nous croyons toutefois nécessaire de noter qu'une légalisation du pouvoir par la représentation populaire n'aura de valeur qu'autant que la liberté des élections aura été scrupuleusement respectée. Pour cela les élections devront avoir lieu dans les conditions suivantes :

» 1° Les députés seront choisis dans toutes les classes et dans toutes les conditions sociales, sans distinction, en proportion avec le nombre d'habitants.

» 2° Electeurs et députés ne subiront de limitations d'aucune sorte.

» 3° Les élections et les luttes électorales seront parfaitement libres. Pour cela le gouvernement, jusqu'à la convocation définitive des comices populaires, accordera temporairement :

a) Liberté complète de la presse.
b) — — de la parole.
c) — — de la réunion.
d) — — de programmes électoraux.

» C'est le seul moyen de faire entrer la Russie dans une voie pacifique et de régler son développement. Nous déclarons solennellement à la face de la patrie et du monde entier que notre parti se soumettra sans conditions à l'assemblée nationale réunie dans le respect des formes indiquées plus haut, et qu'il ne se permettra pas de mettre opposition au gouvernement que l'assemblée nationale voudra sanctionner.

» Et maintenant, Majesté, décidez. Le choix dépend de vous. Pour nous, nous ne pouvons que faire des vœux pour que votre esprit et votre conscience vous suggèrent la seule décision qui soit d'accord avec le bien de la Russie, votre propre dignité et vos devoirs envers la patrie.

» Le comité exécutif ».

10 (23) mars 1881.

Imprimerie de la « Norodnaia Volia », 12 (25) Mars 1881.

Telles sont les propositions qui furent présentées au gouvernement par le parti révolutionnaire et qui depuis ont été plusieurs fois rappelées, comme le prouve le dernier numéro de la *Narodnaia Volia* (mars 1882.)

Le gouvernement y répondit par de nouveaux emprisonnements, de nouveaux exils, par milliers, en Sibérie, de nouvelles rigueurs contre la presse, à la plus légère velléité libérale.

Le lecteur impartial jugera donc où sont les partisans de la justice, de la modération, de l'ordre, et quels sont les vrais « perturbateurs du repos public! »

APPENDICE

APPENDICE

LE PARTI RÉVOLUTIONNAIRE MODERNE

Trois années à peine se sont écoulées depuis la publication de ce volume.

Trois années, un moment dans l'histoire, une époque dans la vie du parti révolutionnaire russe.

C'est une transformation féerique des hommes et des moyens d'action. Un profond silence a succédé aux éclats des explosions. De loin en loin, une détonation de revolver, — une balle vient frapper un des agents les plus exécrés du czar.

Mais ces actes isolés, rares, font plus vivement ressortir le contraste d'aujourd'hui d'avec hier.

Des solennités de cour, des comédies diplomatiques, ont obligé l'empereur de toutes les Russies à sortir de sa prison de Gatchine, — et le public s'attendait à voir apparaître comme le

Deus ex machina, au dernier acte du drame, le terroriste éclairé par les flammes de la dynamite.

C'est au moment où cette attente était le plus fiévreuse, quelques jours avant le couronnement d'Alexandre III, le 24 mai 1883, que j'adressai au *Pall Mall Gazette* de Londres la lettre qu'on va lire. J'en reproduis les passages qui ont conservé leur actualité.

» Jusqu'ici, le public européen a considéré le terrorisme comme la dernière incarnation du nihilisme russe.

C'était vrai il y a trois ans. Aujourd'hui, cette opinion est absolument erronée.

En si peu de temps, par suite de cette promptitude d'évolution qui est propre aux mouvements révolutionnaires, s'est opérée une transformation radicale, qui ouvre au parti des horizons inexplorés.

Le terrorisme, tel qu'il a régné de 1878 à 1881, était une guerre corps à corps entre les révolutionnaires et le gouvernement, attaqué, d'abord, dans la personne de ses employés, puis dans la personne de l'empereur lui-même. Par cette tactique on ne pouvait espérer abattre directement le pouvoir; mais on l'épuisait par l'effort de soutenir toutes ses forces sur pied, comme il a été réduit à le faire, plusieurs années, avec des pertes incroyables.

Le terrorisme était donc une guerilla, une campagne d'escarmouche, seul mode d'action qui convînt aux forces du parti.

Mais,

Tempora mutantur et nos mutamur in illis.

s'il ne s'agit pas encore d'une révolution ouverte, on voit apparaître l'idée des assauts donnés à l'improviste à la citadelle ennemie. Le système d'attentats terroristes a fait place à l'idée de coups d'État, à des tentatives d'insurrection qui, d'efforts variables, sont dirigées vers un but unique : le renversement provisoire, qui confiera au peuple le pouvoir souverain de régler ses destinées.

Voilà un changement grave. C'est la conséquence naturelle des progrès de l'idée révolutionnaire pendant ces dernières années.

Le 13 mars un Alexandre est tué, un autre Alexandre monte sur le trône. Ces deux circonstances ont contribué à accroître les forces du parti révolutionnaire.

La première, comme toute victoire, impressionna fortement la société russe; excita les enthousiasmes et amena au parti une multitude d'adhérents, attirés, ainsi qu'il arrive en tous lieux et toujours, par la fascination irrésistible de la force.

De fait, la foule des aspirants qui assiégeaient le Comité et les Cercles de leurs offres de services fut si considérable, que l'on dut en refuser le plus grand nombre. On craignait d'affaiblir l'organisation par l'intrusion d'éléments mal sûrs.

L'autre événement, — l'élévation d'Alexandre III, — apporta à la révolution une aide encore plus décisive.

Si l'on eût voulu créer à dessein un empereur qui achevât de discréditer l'idée monarchique, on eût fait choix d'Alexandre III.

En Russie, où tout dépend du bon plaisir impérial, chaque changement de règne fait naître de nouvelles espérances. Or, si nous voulions comparer la situation de l'État sous Alexandre II à celle qui lui a été faite par son fils, nous pourrions constater de notables différences.

A la base des revendications de l'opposition, si ardente en 1860, on retrouve trop souvent l'idée monarchiste. Il n'y a même pas d'exception à faire pour le grand publiciste Herzen.

Tout le monde voulait des réformes libérales; mais on les attendait du tzar et, si on lui adressait des reproches ou des avertissements, c'est qu'il semblait un tzar trop peu démoratique. Ces arrière-pensées monarchistes firent avorter le mouvement libéral de 1860, et Alexandre II put habilement l'enrayer.

Mais, quand le libéralisme se réveilla à côté du mouvement révolutionnaire, il avait changé d'allures. On ne croyait plus à cette chimère : le tzar bienfaiteur du peuple, il ne s'agissait plus avec l'aide de son autorité de corriger les abus du système social, mais d'abolir l'autocratie elle-même.

Le réveil des tendances constitutionnelles date de l'année 1878.

Au lendemain de l'assassinat du général Mesentzeff, le gouvernement fit appel à la société, réclamant son appui contre les terroristes. Les zemstvo de Tchernigov, de Poltava, de Charkof, de Tver, de Samara, répondirent, en termes plus ou moins clairs ou serviles, que l'unique moyen de pacifier la patrie était d'accorder la représentation nationale, c'est-à-dire une constitution.

Le gouvernement fit la sourde oreille.

Mais les terroristes ne s'endormaient pas et, laissant là les fonctionnaires, ils s'attaquèrent à la personne sacrée du tzar.

C'était à prévoir.

En 1879 eut lieu l'attentat de Solovieff, et la Russie tout entière fut divisée en cinq satrapies ; l'une, celle de Charkov, comprenant les trois provinces qui avaient envoyé des adresses particulièrement libérales, fut placée entre les mains de Loris-Melikov.

C'est là qu'il fit l'expérience de ses « velléités de libéralisme et de concession ».

Le 5 février 1880, l'explosion du palais d'Hiver, amena un remaniement des divisions de l'État. On crut indispensable de jouer un peu le comédie du libéralisme et Loris-Melikov fut nommé dictateur. C'est alors que commença vraiment l'ère des « velléités » ; elles n'aboutirent à rien, mais elles entretinrent toute la nation dans l'agitation et dans l'attente.

Une des premières mesures fut de réunir les zemstvo pour demander leur avis touchant la réforme de l'impôt.

Presque tous les zemstvo répondirent, en élargissant la question, qu'il fallait réformer, non seulement les impôts, mais toute l'ordonnance de l'État.

Ils demandaient qu'on réunît les représentants de tous les zemstvo pour discuter ce qu'il y avait à faire. Mais déjà Loris-Melikov avait terminé sa carrière, et son successeur, le comte Ignatieff, une espèce de sir Falstaff, venait d'être appelé à la tête du gouvernement.

Celui-là voulut contenter tout le monde d'un coup : les zemstvo, la société, et le tzar.

Au lieu des représentants demandées, il convoqua des experts choisis par le gouvernement lui-même dans le sein de quelques zemstvo.

Les nouveaux notables se réunirent à Pétersbourg et discutèrent sur les trois chefs ridicules que le ministre voulut bien leur soumettre, savoir :

1° Sur la consommation et l'imposition de l'eau-de-vie.

2° sur l'émigration.

3° sur la diminution du droit de rachat pour les terres des paysans.

Les experts bavardèrent à loisir, puis retournèrent chez eux au milieu des plaisanteries universelles, car tout le monde eut le sentiment de la bouffonnerie qu'on venait de jouer.

Celle de leurs résolutions qui répondait à la troisième question devait être adressée à tous les Zemstvos, la répartition des impôts ne pouvant être affectuées sans eux. A l'unanimité ils déclarèrent que le travail de l'assemblée des experts n'avait pas de signification, et, dans leurs adresses, ils demandèrent la convocation de véritables représentants choisis par les Zemstvo, non par le gouvernement, qui règleraient les affaires de l'État. Toute les adresses ne sont pas encore parvenues ; mais, tous les mois, on en voit arriver de nouvelles.

Nous nous limiterons à ces exemples. Ils témoignent que tous les prétextes servent à manifester des désirs universels. En feuilletant tous

ces cahiers de demandes, en lisant tous ces protocoles de séances des différents corps de l'État, un observateur qui ne jugerait que par l'apparente tranquillité, ou plutôt que par l'abattement universel, causé par la réaction effrénée qui règne à la surface, serait stupéfait de reconnaître que jamais auparavant, même aux époques les plus agitées, on n'a eu d'aussi nombreuses manifestations du désir général d'en finir, une fois pour toutes, avec cette barbarie, cet anachronisme, l'autocratie. — Le gouvernement, qui, dans le principe, s'abandonnait à tous les emportements, qui punissait et exilait, en présence du nombre des délinquants, a fini par demeurer en repos.

Cette croissance de l'opposition ouverte n'était évidemment qu'un signe affaibli des progrès souterrains.

En même temps un courant, moins large, mais autrement violent, est venu vigoureusement renforcer les précédents. Il a pris sa source dans le sein de l'armée.

Le mouvement purement socialiste de 1873-76 a laissé presque indifférente cette classe importante de citoyens.

Pour tout dire, vaste comme il était, il avait bien englobé une douzaine d'officiers, mais c'étaient là des cas isolés, et ces officiers, en petit nombre, avaient abandonné le service pour aller

prêcher la nouvelle doctrine, comme c'était l'unique pensée de ce temps-là.

La situation demeura telle jusqu'à la fin de l'année 1877 qui vit éclater la guerre avec la Turquie. L'influence de cette campagne fut décisive. D'abord elle fit toucher du doigt les lézardes du colosse aux pieds d'argile, ensuite elle mit nos officiers, campés hors de la frontière, en contact avec les idées nouvelles. Ils purent rassassier leur curiosité en lisant les livres défendus en Russie, provenant de Genève et de Londres qu'ils trouvaient exposés à toutes les vitrines des libraires. Toutefois il faut noter que les publications les plus recherchées ne furent pas les ouvrages purement socialistes, mais plutôt ceux qui demandaient par-dessus tout la liberté politique, la constitution, la convocation de l'assemblée nationale, etc.

Les officiers n'étaient évidemment ni aussi jeunes ni aussi inflammables que les étudiants des universités, qui forment le gros contingent des lecteurs des livres prohibés. Pourtant les officiers sentaient depuis longtemps ce que le parti révolutionnaire a reconnu plus tard : l'impossibilité de faire un pas dans la voie des revendications sociales du peuple avant d'avoir acquis la liberté politique.

Cette considération explique un fait qui, à son

heure, nous a vivement attristés, nous autres les révolutionnaires.

Au premier abord, on eût dit que la guerre n'avait produit aucun changement notable. Les officiers se montraient aussi éloignés qu'avant de faire cause commune avec les révolutionnaires partisans du socialisme agraire. Mais des événements d'une telle importance ne passent point sans laisser de traces, et l'influence de cette guerre demeura latente, attendant son heure pour éclater.

En effet, à mesure que l'élément politique prit plus de place dans les programmes des socialistes, on vit s'accroître le nombre des adhésions militaires.

Les premiers cercles d'officiers au cœur de la garnison de Pétersbourg et de la flotte de Kronstadt s'ouvrirent sous le règne même d'Alexandre II.

On en a eu la preuve à la suite du procès de Soukanoff.

Après l'avènement d'Alexandre III, ces tendances engendrèrent un mouvement considérable.

La poltronnerie enfantine du nouvel empereur le fit mépriser par ces soldats, qui tiennent le courage personnel pour la vertu première de

l'homme. De plus, on les blessa au cœur par des témoignages avérés de défiance.

Faut-il dire que les officiers de garde, avant d'entrer dans le palais, étaient fouillés par les policiers, comme des voleurs de grand chemin, dans la crainte qu'ils ne cachassent une arme ou une bombe homicide?

L'empereur ne recula pas devant des subterfuges indignes, pour tromper ses « fils féaux », comme on appelle la garde.

Un jour, après la grande revue de mai, comme tous les officiers attendaient à la porte du palais la sortie de leur tzar pour l'acclamer, il sortit secrètement pas une autre issue, dans un autre carrosse, et les officiers, après une heure de vaine attente, reçurent par l'entremise d'un camérier l'avis que Sa Majesté était déjà à deux kilomètres de là.

Il est facile d'imaginer le ressentiment que devait provoquer une pareille conduite.

Le mécontentement général, la pitié pour la patrie oppressée par une camarilla ignorante, avide, stupide, s'unissait au sentiment de dégoût qu'inspirait un gouvernement honteux.

Tout cela poussait les officiers à s'unir en masse avec le parti révolutionnaire.

Il les fascinait par son courage admirable, et, de plus il était le seul, depuis depuis tant d'an-

nées, qui eut vaillamment soutenu la campagne contre l'autocratie.

Je ne commettrai pas d'indiscrétions.

Je dirai seulement que l'organisation militaire de la révolution composée exclusivement d'officiers a, naturellement son siège principal dans les garnisons des capitales. Les ramifications s'étendent à la marine et à quelques-unes des villes principales de la province. Elle est composée d'officiers de *tous* les grades, qui commandent à des corps nombreux et indépendants. Toutefois, à cette heure, les officiers subalternes, jusqu'aux galons de capitaine, sont en grande majorité.

L'organisation est parfaitement indépendante quant à ses dispositions intérieures, mais, individuellement et dans l'ensemble, elle s'est engagée par un serment solennel à secourir le comité exécutif, au jour et au lieu convenus pour l'insurrection générale ; elle sera suivie de tous les soldats qui auront pactisé avec elle.

Les derniers procès politiques, les nombreuses arrestations opérées dans les divers régiments, ont déjà attiré l'attention du gouvernement et du public sur les progrès évidents de l'idée révolutionnaire dans l'armée.

C'est la participation à l'action, de cet élément nouveau, qui a déterminé l'importante transformation dont je parlais au début.

Lorsqu'on a en main des leviers aussi puissants que le concours de l'armée et le mécontentement universel, il serait mesquin de se limiter à des actes de terrorisme. Aussi le voyons-nous reculer pas à pas, pour faire place à l'idée purement insurrectionnelle.

Je ne la suivai pas dans son développement graduel.

Je dirai seulement que, à l'heure présente, la pensée de l'insurrection absorbe tous les efforts.

Le dernier programme du comité exécutif dit que le but immédiatement visé par le parti est « une insurrection politique, qui se propose de transmettre le pouvoir au peuple (chap. III 1). »

« La Nardonaia Volia » est plus explicite encore. Dans son numéro du 5 février 1882, intitulé « Les résultats du 13 mars », elle conclut ainsi : « Aujourd'hui notre but immédiat est l'organisation d'une conspiration qui abattra le pouvoir existant. Le labeur actuel du parti de la Narodnaia Volia, c'est, avant tout la réunion en faisceau de tous les éléments d'opposition, liés par une organisation centrale assez forte pour prendre, à l'instant opportun, l'initiative de l'insurrection. »

Dans un document intitulé : « Travaux préliminaires du parti », publié en tête de l'almanach de la Narodnaia Volia, on peut lire dans tous ses détails une exposition des opérations dirigées vers ce but.

II

Quelle a été la marche de la révolution depuis?

A dater du couronnement, on le sait, la réaction dirigée par Pobedonostzev et Tolstoi à fait des pas de géant.

Aujourd'hui elle en est venue à des excès qui, la veille, eussent paru impossibles. Toutes les ébauches de réformes échappées à une réaction de quinze années et à la terreur blanche des dernières années d'Alexandre II, sont détruites. On parle même de la prochaine abolition du jury pour les crimes de droit commun.

(Les crimes politiques relèvent depuis longtemps des tribunaux militaires).

L'instruction populaire, base de tout progrès national, est confiée au clergé, mesure qui équivaut à sa destruction. Les dernières libertés de l'instruction universitaire sont anéanties, et les

professeurs se trouvent réduits à l'état de bureaucrates ministériels.

La presse est définitivement écrasée : La moitié des revues politiques et des grands journaux est suspendue. Le fanatisme ignorant ne limite par sa colère au présent :

Tout récemment, un grand nombre de livres publiés pendant ces vingt-sept dernières années viennent d'être mis à l'index. On s'attaque aux tombeaux glorieux; on voudrait brûler sur les bûchers les idées même du droit et de la raison.

Toutes ces mesures ne sont pas pour réconcilier les esprits avec le régime actuel, ni pour faire espérer dans l'avenir un rapprochement.

Au contraire, — symptôme des progrès envahissants de l'idée subversive, — les années 1882-1883 nous montrent le développement inouï du mouvement militaire.

Arrestations et condamnations, voilà la seule mesure des forces d'un mouvement de conspiration; mesure indirecte et imparfaite, il faut en convenir, car elle ne tient compte que des tentatives avortées, des mines éclatées avant l'heure de leur explosion. Pourtant le nombre des martyrs donne une idée des forces souterraines. Or, d'après les informations complètes de la *Narodnaia Volia* pendant les trois premières années du règne d'Alexandre III, on a compté dans les

différents corps d'armée répartis entre les quatorze villes principales de l'empire : 38 descentes de policiers suivies de l'arrestation d'environ 200 à 250 officiers ; 21 de ces descentes ont été suivies de l'arrestation isolée d'un ou deux officiers, 17 de l'arrestation de groupes entiers (parfois 9, 12 officiers, ou davantage).

Dans six cas, les arrestations ne se sont point bornées à une arme, à une garnison ; elles ont eu un contre-coup dans d'autres armes, dans d'autres garnisons.

Un tiers de ces 38 razias a été opéré dans la capitale et dans son port, Kronstadt.

Après Pétersbourg, la garnison d'Odessa a été la plus éprouvée, puis les villes du Sud en général : le Kaukaz, le port militaire Nikolaiëff, les villes de Saratoff et de Pensa (limites à la périphérie orientale), de Kieff (péripherie occidentale). Les provinces centrales sont demeurées relativement indemnes.

Voici maintenant dans quelle proportion les armes ont été éprouvées : l'infanterie, puis l'artillerie, fournissent le plus fort contingent de conspirateurs. La marine ne vient qu'en troisième rang.

Sur les 83 officiers arrêtés dont la *Narodnaia Volia* indique les armes, il y a : 41 officiers d'in-

fanterie, 28 officiers d'artillerie, 14 officiers de marine.

Bien que, presque toujours, les grades soient omis, on peut relever dans la liste d'exception : 2 colonels, 1 major, 3 capitaines, 13 lieutenants-capitaines, 14 lieutenants.

Voilà ce qu'on peut dire de la participation des officiers au mouvement révolutionnaire. Si l'on veut se faire une idée des qualités de cet élément nouveau, il suffit de passer en revue les inculpés du dernier procès militaire; aussi bien est-ce le seul que le gouvernement russe ait osé juger à *huis clos*.

Jusqu'à ce jour les officiers accusés de conspiration avaient été jugés et condamnés *administrativement*, c'est-à-dire en sourdine, sans aucune procédure.

Ils sont six — six héros — leur mérite a été reconnu, même par le tribunal servile qui les a condamnés à la mort dite « infamante ».

D'abord, le lieutenant-colonel Michel Yurievitch Achenbrenner.

Voici un extrait de ses états de service :

« M. J. A. entra au service militaire en 1860 avec le grade de lieutenant, pour avoir terminé, avec distinction; ses études aux cours des Cadets.

» Le 8 mai 1866 — pour s'être distingué dans la

bataille contre les Boucharieus — il est promu au grade de capitaine.

» Le 24 juillet 1867 — pour s'être distingué à l'assaut de la forteresse Kodjent — il est décoré de la croix de Sainte-Anne, avec inscription « pour courage ».

» Le 7 juillet 1869 — pour s'être distingué dans la bataille contre les Boucharieus — il est promu au grade de major et décoré de la croix de Saint-Anne « avec glaives et rubans ».

» Le 24 novembre 1869 — pour avoir fait preuve d'un courage héroïque à l'assaut de la ville de Samarkand — il est décoré de la croix de Saint-Stanislas du 2e ordre « Avec glaives ».

» Le 9 juillet 1870 — pour services excellents — il est décoré de la croix de Saint-Stanislas de 3e ordre ».

» Le 23 juillet 1876 — il est décoré de la croix de Sainte-Anne du 2e ordre.

» Guerre de 1877-78 — décoré d'une médaille de bronze. »

Voilà l'historique des vingt-trois années de service du principal accusé. Je passe à un autre plus jeune.

Capitaine Nicolas Danilovitch Pokitonoff, capitaine d'artillerie, académicien.

Élève du gymnase militaire de Kieff, il était entré au service en 1874, après avoir terminé

avec une distinction de premier ordre le cours de l'académie d'artillerie.

« Le 27 août 1874 — pour s'être distingué à l'assaut de la forteresse de Nicopolis — il est promu au grade de lieutenant-capitaine.

» Le 3 juillet 1877, il est décoré de la croix de Saint-Stanislas de 4e ordre, avec inscription, « pour courage ».

» Pour s'être distingué à la bataille des 7, 8 et 9 juillet sous Plevna, il est décoré de la croix de Saint-Stanislas « avec glaives et rubans ».

» Pour s'être distingué à la bataille du 30 août 1877 sous Plevna, il est décoré de la croix de Sainte-Anne « avec glaives et rubans ».

» Pour s'être distingué dans les batailles contre les Turcs, à l'investissement de Plévna et à la prise de cette ville, il est décoré de la croix de Saint-Sanislas de 2e ordre.

» Pour s'être distingué dans les bataites contre les Turcs, au passage des monts Balcans — en décembre 1877 — il est décoré de la croix de Saint-Vladimir (*une des plus recherchées de Russie*), « avec glaives et rubans ».

Il possédait, en outre la « croix de fer de Roumanie », que lui avait conféré le prince Charles, allié des Russes, par reconnaissance pour ses exploits.

On le voit, si cette carrière est plus courte que la précédente, à chaque pas elle est illustrée par un fait d'armes.

Les autres accusés valaient ces deux hommes.

Le baron Stromberg, officier de marine, commandant sur le Pacifique les vieux navires pourris qu'on appelle pompeusement « la flotte impériale », avait trouvé, lui aussi, l'occasion de se distinguer.

Le jeune lieutenant Tichonoff lui-même s'était signalé par son courage dans la bataille du 30 novembre 1877 contre les Turcs. Quant au lieutenant-capitaine Rogatcheff, cet homme puissant qui fait involontairement songer aux héros de nos légendes populaires, il s'était distingué dans les rangs de la conspiration, où sa courte carrière fut aussi une série ininterrompue d'exploits.

Il avait abandonné l'armée pour servir la révolution et il avait parcouru la Russie d'un bout à l'autre, organisant des cercles militaires dans le Caucase, à Nicolaïeff, à Odessa, à Moscou...

Voilà les hommes qui se lèvent contre le gouvernement du tzar Alexandre III, voilà les hommes que chez nous on étrangle dans les prisons, à l'ombre, — car on n'oserait pas les tuer en présence du peuple et des soldats qu'ils ont tant de fois conduits à la victoire.

Tous ils meurent en proclamant à haute voix leur foi révolutionnaire, comme un défi au gouvernement qui les tue, et un cri de ralliement jeté à ceux qui leur survivent et qui les imiteront.

Une comparaison s'impose d'elle-même. Il y a soixante ans, par une froide matinée de décembre, la capitale des tzars entendit, pour la première fois, le cri de la liberté.

Il était poussé par une poignée de soldats, la tête de l'armée et de l'aristocratie russe, les célèbres *décembristes* qui se soulevèrent contre le despotisme de Nicolas Ier.

Deux générations passent, et, après tant de changements et de péripéties, nous voici revenus au point de départ : l'armée, outil d'oppression, tend à redevenir un instrument de liberté.

Je l'avoue, le mouvement militaire actuel, au point de vue de son extension, ne peut être égalé à celui qui aboutit à l'insurrection du 14 décembre. Il faudra bien du temps, sans doute, bien des tentatives infructueuses, pour que la révolution réunisse sous ses drapeaux un état-major aussi brillant qu'étaient les décembristes.

Il ne faut pas pourtant hâter la conclusion.

L'extension n'est pas la seule mesure de la force.

Le mouvement libérateur de 1820-1825 était exclusivement militaire. Il ne fut pas le résultat du

développement intérieur du pays, mais un mouvement d'importation. Il eut pour point de départ les grandes campagnes du commencement de ce siècle, qui mirent l'armée russe en contact prolongé avec l'Europe occidentale.

On sait la part active que prit la Russie à la guerre dite de « libération » qui, en 1812, suivit la défaite de la Grande Armée.

La garde impériale russe faisait partie du corps d'occupation. Les officiers qui la composaient — comme toute la bonne société à cette époque — étaient élevés à la française. Ils demeurèrent plusieurs années en France.

Ce séjour prolongé eut les résultats qu'on pouvait prévoir.

Les officiers ne purent s'empêcher de comparer les institutions du pays où les avait conduits le hasard de la guerre avec le régime de leur propre patrie et, quand ils retournèrent en Russie, triomphateurs fêtés, ils sentirent plus amèrement que jamais l'opprobre de leur esclavage.

De là une fermentation de révolte qui, éclose dans l'armée, aboutit à la tentative des décembristes. — L'élément civil demeura étranger à cette insurrection. Les conspirateurs étaient des officiers, presque tous au service, quelques-uns en retraite. Ils avaient des intelligences avec les

soldats, surtout dans l'armée du Sud ; nul appui dans la société.

Aussi, lorsque cette généreuse tentative échoua, le gouvernement découvrit sans peine toutes les fibres de la conspiration, et les extirpa jusqu'aux moelles. Ce fut proprement la vieille histoire de la plante, apportée d'une terre exotique, grandie dans le vase qui l'a d'abord reçue, et qui finit par y mourir sans percer les parois ni prendre racine dans le sol.

Notre mouvement libérateur actuel est, lui aussi, une importation étrangère.

Il vient toujours d'Europe. Mais, cette fois, la Russie a pris chez ses voisins la semence même de la liberté ; la culture, la science européennes sont enfin acclimatées sous notre ciel gris.

Les idées libérales sont le fruit de cette sémination. Elles arrivent au jour, comme il fallait s'y attendre, dans les régions sociales qui ressentent le plus directement l'influence de l'Europe. Mais elles finissent par mûrir partout, même dans les classes où leur développement naturel réclamait le plus d'efforts.

La tendance actuelle de l'armée en est un exemple probant.

Les idées libérales ne pouvaient rencontrer un milieu plus défavorable que l'armée, dont la vie est à part, qui ne souffre pas directement d'un

mauvais régime politique, qui est mauvais juge du despotisme, puisque la discipline militaire, semblable dans tous les États modernes, dépasse infiniment tout despotisme politique.

Au contraire, l'intérêt et l'ambition s'unissent à la sévérité du code militaire pour maintenir la force armée dans la fidélité à ses drapeaux. La preuve, c'est que, dans tout pays où le gouvernement est acceptable, soutenu par un parti possible, l'armée se range toujours du côté du pouvoir.

Le jour où elle l'abandonne pour marcher avec l'opposition, c'est un signe que toute la nation y est déjà passée, et que l'officier s'est vu placer dans l'alternative d'être bourreau de son pays ou de se révolter contre le gouvernement.

L'histoire moderne ne nous offre qu'un exemple de la désertion en masse de l'armée française avant la grande révolution. Un événement semblable se prépare en Russie. Symptôme sinistre pour ceux qui sont en haut.

Par là on apprécie les différences des mouvements militaires des deux époques. On voit qu'elles ne sont pas de tous points désavantageuses au présent.

Le mouvement ne sort plus du sein de l'armée, il y rentre par l'effort réagissant de la nation où l'armée vit. De là la force du mouvement actuel,

d'apparences moins *brillantes* que l'ancien, mais plus sûres.

A cette heure, aucunes découvertes prématurées ne peuvent l'enrayer. Il grandira, en dépit des rigueurs, parallèle au mécontentement universel.

Ayant supporté les dangers de la conspiration, à quoi ne peut aspirer l'insurrection, quand viendra le moment glorieux d'agir?

Le gouvernement est si détesté, que la foule de ses propres fonctionnaires ne le sert plus que par contrainte. Toute la jeunesse pensante et honnête lui est ennemie. Les écoles supérieures l'attaquent en masse. Les ouvriers des grands centres ont ouvert les livres. Ceux de la capitale sont aussi enflammés par la propagande que la jeunesse instruite. Et, derrière cette avant-garde, houlent des millions de paysans faméliques, qui attendent « le partage des terres ».

Que ne peut espérer l'insurrection dans un pareil pays?

Ce ne sont pas là des visions d'illuminé.

Qu'on imagine la tentative des décembristes renaissant dans ces conditions, des mesures énergiques paralysant un instant l'administration civile, le désarroi jeté dans les commandements militaires, la position conquise un seul jour!

Nous ne sommes plus au temps où une foule compacte, les mains croisées, regardait les in-

surgés envahir la place, et ne comprenait pas.

Aujourd'hui le cri magique de « Révolution! » lancé dans les rues, dans les usines, dans les cercles, réveillerait les âmes comme le clairon du jugement. On verrait une armée entière surgir du pavé.

Et quelle armée! Une armée ayant pour piquet d'honneur ces hommes ardents qui montent sans peur l'escalier de l'échafaud, et à qui la mort, les armes en main, sur les barricades apparaît comme un rêve de gloire, un éblouissement d'apothéose.

Voilà pourquoi le parti de la *Narodnaia Volia* a bien mérité de la patrie, quand il a proclamé, soutenu, propagé l'idée d'une agression directe, quand il en a préparé les premiers moyens pratiques d'exécution.

Mais, pour que ces tentatives aient tout le succès qu'il faut, pour qu'elles nouent le faisceau des forces, il faut préparer le terrain, accorder les éléments de l'effort, il faut surtout éclaircir les intentions suprêmes, pour que nulle équivoque ne vienne au moment décisif obscurcir la clarté du but.

C'est sur ce point que le parti révolutionnaire devra s'entendre et se modifier.

Comment?

III

Le programme actuel du parti révolutionnaire représenté par la *Narodnaia Volia* peut être formulé ainsi :

« Nous sommes socialistes et démocrates. Nous sommes socialistes, car nous voulons l'organisation du travail, la terre aux paysans, les fabriques aux ouvriers.

» Nous sommes démocrates, car nous voulons les droits, les libertés civiles et politiques, tels qu'ils sont formulés par les partis avancés de tous les peuples libres.

» Mais cela, c'est leur programme *privé*, celui auquel ils veulent gagner des adhérents par la parole *et rien que par la parole* — pendant la révolution, et après.

» Cependant le parti ne se limite pas à l'exercice

pacifique de la parole. Il agit, il lutte. Il se prépare à descendre dans la rue et à lever le drapeau de l'insurrection. »

Quel est donc le programme de ses *actes*? Il se réduit à ce paragraphe unique.

« Renverser l'autocratie, se substituer provisoirement à elle et convoquer une assemblée constituante qui refonde nos institutions et nos lois; les révolutionnaires se soumettront à elle, sans condition. »

Ce schème est donc identique à celui que le parti adressait à l'empereur Alexandre III (1). Les deux documents demandent la même assemblée, les mêmes garanties pour les élections : ils donnent les mêmes promesses pour l'avenir. Le schème du programme ne diffère du schème de la lettre qu'en un point :

Dans le programme, les révolutionnaires se réservent le rôle que, dans la lettre, ils proposent au tzar,

Malheureusement ce n'est pas dans la réalité des faits, mais seulement en algèbre, que la généralité d'une formule permet de substituer à l'x inconnu toutes les grandeurs proposées.

Une assemblée nationale, fût-elle élue par le suffrage universel, ne signifie pas nécessairement :

(1) On trouvera cette lettre en note.

liberté politique. — L'expérience de l'Europe l'a prouvé plus d'une fois.

Et ce serait pousser à l'extrême l'optimisme des « espérances paysannes » que de s'imaginer nos campagnards, tels que nous les connaissons, appelés à nommer les députés d'une Constituante et envoyant siéger l'idéal d'une Chambre progressiste.

Mais si la représentation nationale n'est pas la liberté, c'est la mère de toutes les libertés. Le régime représentatif appuyé sur le suffrage universel, maintenu pendant une durée suffisante, mène à la liberté complète.

Les révolutionnaires russes pouvaient donc — comme les démocrates-socialistes allemands — ne pas recourir à la violence tant qu'ils espéraient faire valoir leurs droits par voie de votation populaire, et se réserver de mettre à profit, pour le succès de leurs idées, les libertés accordées un instant pendant les périodes électorales.

En soumettant à l'empereur leurs conditions de paix (c'est-à-dire : cessation du terrorisme, mais non pas de la propagande pacifique), les révolutionnaires ont fait le maximun des concessions.

Leur sagesse politique éclate dans cette modération. Tous les torts de la guerre rallumée tournent à l'accablement de l'adversaire.

Voilà pourquoi cette lettre fit époque et pro-

duisit en faveur des nihilistes un revirement de l'opinion européenne.

Mais ce qui était à sa place dans une proposition adressée au pouvoir existant, est illusoire dans un programme d'insurrection.

L'idée d'une Constituante procédant à la réorganisation du pays, c'est la réforme de haut en bas, de la loi au fait, du principe à l'application.

Ce progrès-là ne peut être tenté que sous les auspices d'un gouvernement solidement établi, ayant en main les forces réelles du pays, ne redoutant au milieu de ses travaux aucune attaque hostile.

Or, le gouvernement insurrectionnel — c'est un intrus.

Son premier souci est de se faire fort aux dépens de l'adversaire, de s'installer promptement à sa place.

Il procède de bas en haut, du fait au principe. Il agit, et ce n'est qu'ensuite qu'il légitime son action.

Pour tenir tête, pour agir comme un gouvernement établi, l'insurrection doit avoir des forces qui lui permettent de se substituer simplement au régime qu'elle détrône. Il faut qu'elle détache du gouvernement existant, sinon la majorité de ses forces, du moins une fraction considérable; disons cent, deux cent mille soldats, qui, au pre-

mier coup de tocsin, accourraient, eux et leurs officiers, sous les drapeaux de la révolution.

Faisons aussi belle qu'on voudra la part du courage et de l'habileté des révolutionnaires; ce n'est qu'à la tête de forces semblables qu'ils pourront s'établir en pouvoir régent, et surveiller les élections pendant les quatre ou six mois nécessaires à la convocation d'une Constituante, à la discussion des cahiers électoraux, etc.

Ne dirait-on pas que, en Russie, toute idée, avant d'arriver à une expression pratique, doit traverser sa période de chimère.

Autrefois, ce fut avec la propagande socialiste, maintenant c'est le tour de l'insurrection.

Dans l'organe étranger de la *Narodnaia Volia* — « Le Messager », publié à Genève, — nous voyons une tentative d'explication du programme.

L'article : « Que devons-nous attendre de la Révolution ? » signé par un des rédacteurs, M. Tchomirov, affirme que l'insurrection s'appuiera, non pas sur ses propres forces, mais sur les forces du peuple, sur les masses de paysans qu'elle soulèverait au nom de l'expropriation des terres, exécutée à leur profit.

Ce serait la révolution agraire.

Personne ne nie que la révolution agraire soit possible en Russie. C'est pour ainsi dire notre

révolution nationale, les plus sceptiques ne refusent par d'y croire.

Une masse de *soixante-huit millions de paysans*, une fois ébranlée, pourrait renverser un État, soutenu par un million de baïonnettes.

Il est encore vrai que l'idée de la transmission des terres aux communes rurales est populaire dans les campagnes. Sous certaines influences, ces velléités pourraient devenir l'étincelle qui incendierait tout. — En un mot, il est certain que les campagnes russes sont un immense dépôt de forces révolutionnaires en puissance.

Mais comment comprendre qu'une insurrection, telle que nous pouvons la réaliser, utiliserait cette force à son profit?

Le gain des batailles ne dépend pas seulement des forces en elles-mêmes, mais de leur prompte disponibilité.

Or, quelle serait la physionomie d'une révolution agraire?

Les paysans pourraient-ils se réunir en grandes masses et marcher immédiatement au secours des villes. — Non sans doute. Quand la géographie du pays ne s'opposerait pas à une action de ce genre, des considérations tactiques l'empêcheraient : En rase campagne, dix mille insurgés paysans fuiraient devant un bataillon régulier, en bon état.

La révolution agaire ne sera pas, ou ce sera une guerre de partisans.

Des bandes envelopperont les corps de troupes, comme des tourbillons d'oiseaux, elles écraseront les petits détachements, elles fuiront devant les grands, jusqu'au jour où l'armée régulière, épuisée, démoralisée, laissera les paysans se lancer sur les grandes villes.

En un mot, pour lutter contre l'art militaire, la révolution agraire a le nombre et l'espace.

Elle vaincra, si le *temps* est son allié.

La tactique de l'insurrection des villes est tout opposée.

Là, ni retraite, ni cachette, ni fuite. Le salut est dans la vigueur et la promptitude du premier élan. Le temps devient le plus redoutable allié de l'ennemi. Il faut, en une seconde, pousser en avant toutes ses forces ; ne pas laisser au gouvernement le loisir de se remettre et de rallier la panique.

Dans cette occurrence, de quelle façon cette insurrection commencée par les villes pourrait-elle trouver appui et salut dans une insurrection paysanne ?

A supposer qu'elle eût dans les campagnes un retentissement immédiat, rien n'aurait bougé, qu'elle serait vingt fois écrasée.

Et cette supposition même est gratuite. Le mouvement révolutionnaire ne franchit pas l'enceinte

des villes. La classe agricole a échappé à toutes les influences de la propagande socialiste et, selon toute probabilité, lui échappera jusqu'au changement du régime actuel. Car, étant données les conditions de la vie paysanne, la majorité apprendrait l'insurrection de la capitale des semaines après sa répression, et il faudrait encore se féliciter si elle n'arrivait pas aux paysans sous la forme d'une légende absurde.

Il résulte de tout cela que les masses agricoles ne bougeront pas avant que la révolution ait insurgé les principaux centres, et soutenu quelque temps la résistance.

Née dans les villes, c'est dans les villes mêmes que la révolution doit trouver des forces suffisantes pour soutenir le premier choc.

Mais ces forces, quelles sont-elles ?

D'abord les ouvriers des grands centres, surtout ceux de la capitale.

Une foule d'entre eux, par leur amour de la liberté et leur développement intellectuel, ne sont pas inférieurs à leurs camarades des autres capitales européennes. Extrêmement lente dans les campagnes, la propagande a eu les plus rapides succès dans les milieux ouvriers. Le bon tiers des inculpés, dans les derniers procès politiques, (sauf les procès militaires) sont des ouvriers — mais les ouvriers, qui forment une masse considé-

rable à Pétersbourg et à Moscou, sont peu nombreux dans les autres grandes villes.

Car les villes, qui en France représentent 30 0/0 de la population totale, ne représentent que 1 0/0 chez nous, et encore sont-elles isolées par des espaces énormes. Or, les artisans étant la principale force civile des révolutions, une insurrection des villes est une tentative difficile en Russie, il faudrait dire une tentative impossible, si la révolution n'avait pas un autre auxiliaire : toute la classe instruite.

Nécessairement peu nombreuse, cette classe prend dans tous les pays une importance qui dépasse son nombre.

Elle est l'esprit, l'intelligence directrice de la nation.

Dans les pays despotiques, comme dans les États libres, elle est à la tête de toutes les affaires publiques; la science, l'industrie, la presse lui appartiennent.

C'est dans cette classe que, bon gré mal gré, le gouvernement est obligé de prendre ses fonctionnaires.

C'est elle qui endosse l'uniforme et commande aux soldats.

En Russie, à commencer par les étudiants, les professeurs, les gens de lettres, pour finir par les plus hauts fonctionnaires de l'empire, elle devient

tous les jours plus hostile à un gouvernement qui la blesse par son existence même.

C'est cette classe qui décidera chez nous du sort de la révolution des villes.

Si elle intervient, elle peut la répandre en deux jours sur toute la surface de l'empire.

Si elle s'abstient, elle la voue à une répression inévitable.

C'est donc le concours de ces éléments que la révolution doit songer à s'assurer. Et comment l'obtiendra-t-elle sinon en donnant libre cours à l'initiative particulière.

Or, ces éléments étant *libéraux*, le premier cri d'une insurrection de ville, qui voudra se faire entendre d'un bout à l'autre de la Russie, devra être un appel à une révolution que nous appellerons *libérale*.

Comprenant presque la totalité des hommes instruits, le parti libéral présente plus qu'aucun autre des nuances variées. Les plus ardents sont en communauté d'aspirations avec certaines fractions du parti révolutionnaire et socialiste.

Les plus tièdes rêvent le libéralisme vaporeux des Tchinovnick du tzar, de ces généreux civils et militaires. Seul le parti, extrême, ou mieux la série des partis extrêmes et intransigeants du libéralisme, peut répondre à l'appel de l'insurrection.

Tous ces partis tiennent pour l'autonomie des provinces. Ils sont las de la centralisation bureaucratique qui est l'expression pratique du despotisme impérial. Unis aux révolutionnaires ou seuls, ces éléments auraient plus de chance que les révolutionnaires eux-mêmes de s'établir en gouvernement provisoire dans leurs provinces respectives. Là ils pourraient, à leur gré, paralyser la révolution ou, au contraire, lui gagner l'administration, l'armée, dont les commandants et les chefs sont leurs frères, leurs gendres, leurs compères, leurs amis, leurs commensaux.

Quelle force d'action et de résistance ne fourniraient-ils point à la révolution transportée dans les provinces et jusqu'à la périphérie de l'empire!

Parmi les provinces conquises ou annexées, l'insurrection de la capitale trouvera un sûr appui dans la revendication des nationalités. Ce serait le cas du Caucaze, de la Finlande, de la Pologne. Le mouvement serait probablement suivi par les provinces Ukrainiennes, dont le parti radical et autonomiste devrait être, à notre avis, particulièrement encouragé par les révolutionnaires russes. Elle offre tous les avantages d'un appui immédiat et ne présente pas l'inconvénient du séparatisme, jusqu'à un certain point nuisible aux intérêts communs.

Il faut reconnaître que ces éléments n'ont pas été négligés par les révolutionnaires. Mais ils leur disaient : « Venez à nous. Remettez-nous tous les pouvoirs. Nous jurons de les restituer plus tard à vos représentants. »

Ce n'est pas là le langage qu'il convient de tenir. Il faut dire : « Marchez tous sur l'ennemi commun; prenez tout ce que vous pourrez prendre, et gardez. Nous sommes prêts à vous aider tous. »

On dira que ces initiatives conduisent au démembrement de l'empire, à la destruction de l'État, qui doit être maintenu pour la défense des frontières.

Certainement; mais faut-il le regretter?

N'est-il pas évident, pour tout observateur, fût-il étranger, — que, par l'immensité de son étendue. (sans parler de la diversité des nationalités), la Russie ne peut exister, comme pays libre, que sous la forme d'une vaste fédération d'États, parfaitement autonomes, semblables à ceux de la grande république américaine?

Maintenant ce démembrement ne serait-il pas poussé au delà de l'utilité et de la raison dans une révolution autonomiste par principe?

Nous ne le savons pas, et nous ne nous en soucions guère.

A chaque jour suffit sa peine. Les révolution-

naires doivent organiser la victoire : les triomphateurs feront le reste. Une chose est certaine : la victoire ne peut être obtenue sans le concours des éléments indiqués. Plus l'intervention sera franche, plus le succès est sûr. Plus tard une Constituante élue par la Russie libre saura bien corriger les inconvénients et les abus.

Mais n'est-ce pas trahir la cause du peuple que de le placer ainsi sous la dépendance des éléments bourgeois? Ne fait-on pas de la révolution un marchepied pour les capitalistes, dont l oppression pourrait remplacer le despotisme?

C'est là un préjugé accrédité en Russie par l'application trop littérale des conceptions du socialisme européen.

Chez nous, l'élément d'opposition, pour user du terme socialiste, n'est pas l'éléments *bourgeois.*

C'est l'élément instruit.

Les propriétaires fonciers, les classes aisées, les industriels, entrent dans l'opposition comme élément intelligent, désireux de liberté, et non comme élément capitaliste aspirant à l'exploitation des travailleurs.

Le véritable type de l'exploiteur s'est développé en Russie sous sa forme la plus répugnante : c'est l'usurier-fermier ou cabaretier. Ignorante et rapace, cette catégorie de personnages n'a rien à attendre d'une révolution. Elle est pour le *statu*

quo, le régime actuel lui promettant, par le moyen des pots-de-vin, de tourner l'arbitraire du gouvernement à son profit.

Mais pour ce qui est de nos classes libérales ou instruites, la sincérité de leurs sentiments démocratiques ne peut être contestée. Elles sont démocrates par culture, par éducation, par toutes les traditions de notre vie intellectuelle. Dans un pays où les paysans forment les 9/10ᵉ de la population, le démocratisme s'impose. Aucune révolution ne sera *assez forte* pour se passer des paysans. Pour résister aux partis hostiles à la révolution, elle devra les intéresser à sa fortune. Et, quel que soit l'élément révolutionnaire dont la crise assure le triomphe, il ne se maintiendra que par de larges concessions démocratiques et agraires.

Jusqu'où faudra-t-il pousser les concessions? Il est impossible de le prévoir. Cela dépendra de la position respective des partis en jeu.

A titre de renseignement nous exprimerons une opinion qui étonnera peut-être nos lecteurs français, mais non pas nos lecteurs russes.

Dans l'état particulier de notre agriculture, ces concessions pourront aller, et iront probablement, jusqu'à la transmission aux paysans de toutes ou de presque toutes les terres arables, contre une indemnité normale payée par l'État.

Ce n'est pas le radicalisme, c'est la science économique qui impose cette solution. Dans un pays où tous les paysans sont de petits propriétaires, où le prolétariat agricole fournissant des ouvriers de ferme aux propriétaires fonciers n'existe presque pas, la culture seigneuriale ne peut être entretenue qu'au détriment de la culture paysanne.

C'est ce qui arrive.

Toute pitoyable qu'elle soit aujourd'hui, elle ne demeure possible que grâce à la misère du peuple, qu'elle entretient pour subsister (1). C'est un fait que constate toute notre littérature économique moderne.

La nationalisation des terres au profit des paysans est donc une mesure imposée à tous les pro-

(1) Sans vouloir offenser MM. les propriétaires fonciers, et pour préciser ma pensée, je me permettrai de dire que leur position en Russie fait songer à l'animal domestique, que le proverbe nous montre vautré sur le foin. Pour convaincre ceux qui en doutent je pourrais citer une foule de documents et de monographies émanant de nos économistes les plus distingués et publiés dans nos Revues, Slovo, Otech Zopieski, d'autres encore. Je me contente de renvoyer mes lecteurs russes au livre de M. Enghelhardt (Du Village) puisque toute la Russie (même réactionnaire), lui reconnait une grande autorité dans les questions agraires. Le savant agronome se prononce pour la transmission de toute la terre aux communes paysannes. Il estime que c'est l'unique moyen de ne pas laisser dépérir les richesses nationales.

grammes qui prétendent au titre de scientifiques.

Si ce n'est par la révolution, ce sera le premier parlement sérieux qui prendra cette mesure.

Tel est, à notre avis, le développement organique de la révolution.

Etant données les forces de la Russie actuelle, et les corrélations de ces forces, la révolution russe ne peut pas être une révolution politique, appuyée d'une *révolution agraire*, mais une révolution politique, secondée par une *réforme agraire.*

C'est un fait.

Il faut que les révolutionnaires l'acceptent. Quelque soit leur cercle d'action, ils ne peuvent que déchaîner l'effort des oppositions spontanées. Les révolutionnaires russes en conviennent aisément lorsqu'il s'agit du peuple; il faut qu'ils en conviennent par rapport à « la société », s'ils veulent s'épargner des désillusions amères.

Certes ce ne serait pas une abdication des convictions révolutionnaires, un abandon de la propagande socialiste dans les milieux où elle réussit aujourd'hui.

Seule l'idée du bonheur humain, entier, ineffable, peut enflammer les âmes, jusqu'à devenir une religion.

A notre époque, cette foi gît dans le socialisme.

Il ne s'agit que de faire à l'avance et en principe

une distinction qu'imposeront les événements.

D'une part il y a la *révolution politique*. C'est une entreprise relativement aisée qui correspond à une catégorie secondaire de fonctions sociales. Elle pourra et devra être opérée par un petit nombre d'individus, au profit de tous.

D'autre part il y a la *révolution sociale*. Celle-là vise le travail de l'homme, les fonctions vitales dirigeantes, de l'individu aussi bien que de la société. C'est une œuvre compliquée, ardue; elle sera le fruit d'une vaste évolution d'esprit, ce qui, par essence, la rend pacifique. Car l'élément de violence (s'il vient à entrer en compte) se réduit à rien, lorsque l'agresseur joint au droit la force du nombre.

Il nous faut un programme clair, résumé en deux mots, une devise nationale répondant aux vœux ardents, unanimes du peuple. *Terre et Liberté!* Terre pour les paysans, liberté pour tous.

Voilà le programme que l'on doit substituer à l'idée abstraite, exotique, d'une Constituante.

Voilà le cri qui trouvera un écho dans l'âme des paysans, travaillés par la propagande, dans l'âme des ouvriers de fabrique, pour la plupart paysans que la misère a chassés de leurs campagnes, dans l'âme du soldat qui, lui aussi, est un paysan arraché à la charrue, dont la famille achève de se ruiner sur quelque terre lointaine.

Ce n'est qu'en acceptant, comme but immédiat de la révolution, l'idée nette du fédéralisme et de la transformation de l'empire en fédération d'États autonomes que le parti révolutionnaire pourra prendre la tête du mouvement national (1).

Il ne s'agit pas d'une direction matérielle. Nous n'avons pas d'illusions à cet égard.

Aucun programme ne réunira jamais sous les drapeaux des révolutionnaires socialistes le gros de l'armée libérale. Sauf exceptions individuelles, il y a pour cela trop de différence dans les *habitus* des deux partis.

Et d'ailleurs cette agglomération de forces serait nuisible : la conspiration ne peut jamais prendre une extension trop large sous peine d'être condamnée aux préparatifs éternels, aux prisons. sans levées de glaives.

Il ne nous faut qu'une union morale entre les divers éléments de l'opposition. Après cela, que chaque parti marche par les voies les meilleures vers le seul but pratique, et qu'on oublie les nuances d'opinion pour s'aider, au moment décisif, dans un effort suprême.

(1) C'est au parti de la *Narodnaia Volia* de réformer. C'est à nos compagnons de ce parti que nous nous adressons particulièrement dans cette édition française dont l'idiome est accessible à nos compatriotes.

Nous autres socialistes, nous ne prétendons qu'à la première part du sacrifice et du danger.

Les socialistes russes ont déjà rendu de grands services à leur pays. Au prix de leur sang le plus pur, ils ont porté des coups formidables à l'autocratie et détruit son prestige moral. Le plus haut titre de Perovskaia de Geliaboff, de Kibaltchit et de tant d'autres à la gratitude de la prospérité, c'est d'avoir trouvé dans leur amour désintéressé la force de mourir en héros, non pas pour leur idéal, mais pour ce peu qu'on pouvait alors pour la patrie.

L'histoire leur réserve une place plus glorieuse. Ils ont été les initiateurs du rêve splendide qui se réalise pour la Russie, de cet avenir où toutes les forces du génie slave atteindront leur développement complet. Car — cela est évident — le parti socialiste sera l'ouvrier habile et hardi de la révolution.

Autrement le renversement de l'autocratie serait la suite des horreurs sanglantes d'une guerre extérieure, ou d'une décomposition intérieure plus douloureuse encore.

IV

En résumé :

Nous avons autrefois dépeint le parti révolutionnaire comme un corps franc qui, ayant entrepris pour son propre compte la lutte avec l'autocratie, en avait fait par nécessité une sorte de guerilla dirigée contre l'autocrate et son entourage.

Aujourd'hui l'obstination inouïe du gouvernement à maintenir un régime impossible a jeté de nouvelles classes sociales dans le parti de la révolution.

La guerilla est devenue la guerre.

La révolution s'apprête à descendre dans la rue... Le parti révolutionnaire, autrefois exclusivement socialiste, est en passe de devenir le parti de toutes les intransigeances.

De même en Italie, avant 1860, quand le parti patriotique luttait contre les tyrans étrangers ou nationaux, on a vu des républicains, des monarchistes, des extrêmes et des modérés, groupés autour d'un parti qui voulait plus que l'œuvre à accomplir.

La révolution russe était au début révolution *sui generis*.

Elle est en train de devenir une révolution tout court.

Londres, décembre 1884.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface de P. Lavroff 1
Avant-Propos 15
La Propagande 30
Le Terrorisme 53

PROFILS RÉVOLUTIONNAIRES

Profils révolutionnaires. 63
Jacob Stéfanovitch. 75
Démétrius Clémens 94
Valérian Ossinsky 109
Pierre Krapotkine. 127
Démétrius Lisogub. 141
Hessa Helfman 151
Vera Zassulitch 157
Sophia Perovskaia. 169

ESQUISSES RÉVOLUTIONNAIRES

L'attentat de Moscou. — I. Une compagnie d'ermites. — II. La Mine 191

Évasion de Krapotkine et Bokanovsky. 206
Les « Ukrivateli » (les Receleurs). 229
L'imprimerie clandestine. 255
Une visite à Pétersbourg. 267
Conclusion. 333

NOTE

Lettre du Comité exécutif à Alexandre III 362

APPENDICE

Le parti révolutionnaire moderne. 373

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.